Rés Pf XIX. 362/2

ESSAI

SUR

LA LANGUE GRECQUE.

Cet Ouvrage se trouve à Paris ,

Chez { Auguste DELALAIN, Imprimeur-Libraire ;
Alexis EYMERY, Libraire ;
LECOINTE et DUREY, Libraires.

ESSAI

SUR

LA LANGUE GRECQUE,

OU

PRÉCIS

DE SA FORMATION, DE SA GRAMMAIRE ET DE SA PROSODIE ;

AVEC

DES NOTES CONTENANT SURTOUT DES APPLICATIONS AU LATIN :

PAR M. GRESSET,

Professeur de Rhétorique au Collége Royal, et Membre de l'Académie des Sciences de Toulouse.

TOULOUSE,

DE L'IMPRIMERIE DE FRANÇOIS VIEUSSEUX, LIBRAIRE,
rue Saint-Rome, N° 46.

1825.

A

M. de Ferrand-Puginier,

Chevalier de Saint-Louis,

Recteur de l'Académie de Toulouse,

Hommage

Offert par l'estime & la reconnaissance.

Avant-Propos

Depuis quelques années la France aspire à remonter, pour les études philologiques, au rang qu'elle a long-temps occupé avec distinction. L'enseignement du Grec se propage dans tous les établissemens publics : on sent que placer l'édifice littéraire sur une autre base c'est l'exposer à crouler bientôt. L'impulsion donnée par l'homme de talent dont l'université chérit la mémoire, après avoir long-temps respecté son autorité, est devenue, loin de se ralentir, plus vive encore, grâce aux lumières du prélat, orateur éloquent et ministre habile, qui a recueilli l'héritage de M. de Fontanes (1). Mais le mouvement, quoique général, n'a cependant ni l'ensemble ni la rapidité que l'on pourrait désirer : c'est l'effet inévitable d'un siècle d'interruption dans une branche d'instruction si florissante sous Louis XIV et depuis si négligée.

Les élèves de nos colléges arrivent dans les classes supérieures avec des notions qui ont besoin d'être complétées. En leur donnant de vive voix les explications nécessaires, on ne produit qu'une impression fugitive : en leur dictant des notes, on n'obtient que des rédactions sans justesse et sans uniformité. Que faire donc ? J'ai pensé qu'un petit ouvrage, où quelques consi-

(1) Un arrêté récent prescrit l'usage des thêmes grecs dans les colléges royaux de Paris.

dérations littéraires et philosophiques viendraient déguiser la sécheresse des détails techniques, pourrait conduire au but, et s'employer soit comme résumé à étudier en particulier, soit comme texte à développer dans un enseignement public.

Je ne pouvais avoir un autre dessein. Honoré de la bienveillance d'un de nos savans les plus recommandables, de l'helléniste distingué qui professe à la faculté de Toulouse la littérature grecque, et qui a puissamment contribué à en répandre le goût dans le midi de la France, je devais savoir que, depuis plus de vingt ans, il existe une grammaire complète, comprise toutefois dans un seul tableau. Je veux parler du Panhellénisme de M. Fleury Lécluse, ouvrage plein de vues neuves, fort quoique élémentaire, original quoique vrai. Il présente, outre les principes de la langue, la nomenclature tout entière. Ce précieux tableau, que M. Taillefer voudrait voir dans nos classes à côté des tables historiques et des cartes de géographie, va être redonné au public sous la forme et le titre de Grammaire.

Fautes à corriger avant la lecture de l'Ouvrage.

Page 1, ligne 13, *lisez* en allant de haut en bas.
Page 8, ligne 28, *lisez* nom 1 (3).
Page 21, ligne 21, *au lieu d'*α, *lisez* ες.
Page 37, 3.e pied trissyllabe, *lisez* ⏑ – ⏑, amphibraque.
5.e pied tétrasyllabe, *lisez* – ⏑ ⏑ ⏑, péon 1.er
11e pied tétrasyllabe, *lisez* – ⏑ – ⏑, ditrochée.
Page 38, ligne 22, *lisez* (Hor.).
Page 40, ligne 24, *après* ou l'anapeste, *ajoutez* ou le spondée.
Page 52, ligne 5, *au lieu d'*aigu, *lisez* grave.
Page 95, ligne 15, *au lieu de* nombre, *lisez* genre.
Page 96, ligne 28, *au lieu de* C, *lisez* D.
Page 98, ligne 13, *effacez* Vocis (βοὸς).
Page 107, ligne 9, *lisez* θεῶν τε.

Avis au Relieur.

Cet *Erratum* doit être placé après la page viij.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

LETTRES GRECQUES.

VOYELLES α, ε, η, ι, ο, υ, ω.

		labiales.	gutturales.	dentales.	
CONSONNES	muettes	π	κ	τ	fortes.
		β	γ	δ	moyennes.
		φ	χ	ϑ	aspirées.
	doubles	ψ	ξ	ζ	
	sifflante		ς		
	liquides	λ	μ	ν	ρ

Parmi les neuf muettes, celles des diverses rangées horizontales ont la même nature : elles sont, en descendant de bas en haut, ou *fortes*, ou *moyennes*, ou *aspirées*. Celles des différentes colonnes constituent des ordres particuliers : elles sont, en allant de gauche à droite, ou *labiales*, ou *gutturales*, ou *dentales*.

Une muette est quelquefois remplacée par une autre muette. Cette substitution se fait en vertu de deux principes : 1° deux muettes consécutives doivent être de la même nature, ἐ-ΛΕΧ:ϑη et non ἐ-ΛΕΓ:ϑη (Note 1), si elles ne sont pas du même ordre, comme dans Βάκχος; 2° deux syllabes consécutives ne sauraient commencer chacune par une

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

aspirée, τί-ΘΗ:μι et non θί-ΘΗ:μι. Il y a exception pour la terminaison qui bien souvent ne peut s'altérer sans devenir méconnaissable, et pour la racine qui conserve invariablement sa consonne fondamentale; on écrira donc ἐ-ΧΎ:θη, *il se répandit*, et non ἐ-ΧΎ:τη ni ἐ-ΚΎ:θη : toutefois on dit τί-ΘΕ:τι, *place*, au lieu de θί-ΘΕ:θι (Note 2).

Des quatre liquides, la seconde a de l'affinité avec les labiales et la troisième avec les dentales : le μ est remplacé par le ν devant une dentale, et le ν par le μ devant une labiale. L'un et l'autre le sont par le γ devant les gutturales (Note 3).

Les trois doubles ne sont que le ς ajouté successivement à chacun des trois ordres de muettes. ψ équivaut à πς, βς, φς; ξ à κς, γς, χς; ζ à τς, δς, θς (Note 4).

Les voyelles et les consonnes forment les syllabes, les syllabes font les mots, l'ensemble des mots constitue la nomenclature d'une langue.

Nous allons considérer la nomenclature grecque sous le quintuple aspect : 1° de la composition des mots; 2° des variations par voie de déclinaison et de conjugaison; 3° de l'aspiration; 4° de la quantité; 5° de l'accentuation.

TITRE Ier.

COMPOSITION DES MOTS (Note 5).

§ 1. Un mot contient deux parties distinctes*: le *corps* (προλογ dans πρό-ΛΟΓ:ος), c'est la première ; une *terminaison*, habituellement simple (ος dans πρό-ΛΟΓ:ος), quelquefois double (ομεν et α dans προ-ΛΕΓ:όμεν-α), c'est la deuxième et dernière partie.

Occupons-nous du corps. Quel que soit le nombre de ses syllabes, il y en a une qui est supérieure en importance à toutes les autres, on l'appelle racine (Note 6). Cette racine est-elle seule (ΛΟΓ:ος, ΛΕΓ:όμεν-ος , ΛΕΧ:θησομέν-οιο), le mot est SIMPLE; est-elle double (ΦΙΛ-ό-ΣΟΦ:ος) et en général multiple (ΨΕΥΔ-ο-ΦΙΛ-ό-ΣΟΦ:ος, etc.), le mot est COMPOSÉ. Un cas intermédiaire peut se présenter et s'offre très-souvent, c'est celui d'une racine unique accompagnée de parties accessoires (ἐπί-ΛΟΓ:ος, ΛΟΓ-ικ:ός, ἐπι-ΛΟΓ-ικ:ός) (Note 7). Nous appelons complexe tout mot de cette espèce.

CHAP. Ier. *Mots simples.*

§ 2. Les mots SIMPLES sont la base des *autres* (Note 8). La racine, qui les constitue à elle seule, peut avoir une lettre (Ἔ:ω, Τ:οῦ), ou deux (ἍΓ:ω, ΘΕ:ός), ou trois (ΛΕΓ:ω), ou quatre (ΤΡΕΠ:ω), ou cinq et plus (ΣΤΡΕΦ:ω, ΚΡΑΙΠΝ:ός, etc.). La première forme est rare, la seconde plus commune (Note 9), la troisième habituelle, la quatrième bien moins fréquente, la cinquième plus rare encore.

La troisième forme ΛΕΓ, composée ordinairement (Note 10) d'une consonne, d'une voyelle et d'une

seconde consonne, a une lettre *fondamentale*, la première (λ); une lettre *extensive*, la dernière (γ); une lettre *euphonique*, celle du milieu (ε). La lettre *fondamentale* représenta d'abord les objets physiques par leurs rapports avec les diverses parties de l'organe vocal, puis les êtres moraux ou intellectuels, en vertu d'autres analogies qui les lient aux premiers et qui ont été données par la nature ou créées par l'imagination (Note 11). La lettre *extensive* n'a d'autre destination que de multiplier le nombre des formes et de le mettre en rapport avec la prodigieuse variété des êtres. L'objet en étant à ce degré secondaire et faible, relativement à la lettre fondamentale, ne nous étonnons pas que l'euphonie respecte celle-ci aux dépens de la syllabe précédente, et altère celle-là dans une multitude de mots pour conserver intacte la syllabe suivante. Ainsi τέ-ΘΗΚ:ται, *a été aiguisé*, au lieu de θέ-ΘΗΓ:ται. La lettre *euphonique* est d'un usage très subalterne et suffisamment expliqué par le nom que nous lui donnons ici. Son peu d'importance fait qu'elle change souvent, non seulement d'une langue à une autre; mais encore, dans une langue, d'un mot à un autre mot de la même famille (ΛΕΓ:ω, ΛΟΓ:ος), d'un cas à un autre cas du même nom (ΦΡΗΝ, ΦΡΕΝ:ός), d'un temps à un autre temps du même verbe (ΝΕΜ:ω, νέ-ΝΟΜ:α).

Les première et deuxième formes ne sont que des ébauches primitives, consacrées à la peinture des sensations bien plutôt qu'à l'expression des idées (Note 12).

Les quatrième et cinquième formes sont des tableaux surchargés d'accidens et d'effets, mais réductibles au type général et qu'il y faut ramener pour voir l'ouvrage dans toute sa vérité (Note 13).

Nul idiome ne se prête plus facilement à ces considérations que la langue grecque. Elle explique par

ses propres moyens tout ce qui la constitue. Dès le dixième siècle avant l'ère vulgaire, elle possédait des richesses qui en font remonter plus haut que tout ce qui nous est connu en matière de littérature, la première origine et les développemens successifs (Note 14). Si éminemment originale à ce titre, elle ne l'est pas moins à beaucoup d'autres: rien, par exemple, ne peut s'expliquer sans elle dans les littératures, ni dans les langues de la moitié de l'Europe (Note 15).

Chap. II. *Mots complexes.*

§ 3. Les mots Complexes sont *initials* (διά-ΛΟΓ:ος), ou *finals* (ΛΟΓ-ικ:ός), ou bien à la fois *initials et finals* (διά-ΛΕΚ-τ:ος), selon que les parties accessoires sont placées avant ou après, ou bien tout ensemble avant et après la racine. De plus un *complexe initial* est double (ἐν-δι-ΑΓ:ω), triple (παρ-εγ-κάϑ-Η:μαι), selon qu'il a deux ou trois parties accessoires initiales, ou, pour abréger, deux ou trois initiales, et ainsi de suite. Il en est de même des *complexes finals* (ΛΟΓ-ισ-μ:ός, ΛΟΓ-ισ-τ-εύ:ω, Π-οι-η-τ-ικ:ός, Π-οι-η-τ-ικ-εύ:ομαι), relativement aux parties accessoires finales, ou plus simplement aux finales. Il en faut dire autant d'un *complexe initial et final*, qui peut être simplement tel (ἐπί-ΔΟ-σι:ς), ou *initial double et final* (ἐπι-δια-ΘΗ-κ:η), ou *initial et final double* (ἐπι-ΔΟ-σι-μ:ος), ou *initial triple et final* (ἀ-παρ-έμ-ΦΑ-τ:ος), ou *initial triple et final double* (ἀ-παρ-εμ-ΠΟΔ-ισ-τ:ος), ou *initial et final triple* (προς-ΗΓ-ορ-ή-ματ:ος), ou *initial double et final triple* (ἀν-επι-ΚΟΙΝ-ών-η-τ:ος), etc.

§ 4. Les *initiales* sont : les mots ἀ (pour ἄνευ ou ἅμα), δύς, εὖ qui répondent aux initiales, *in*, *male*, *bene*, dans les expressions latines, *infidus*, *maledico*, *benedico*; le mot ἀρχι (pour κατ'ἀρχήν ou

κατ'ἐξοχήν); mais surtout les dix-huit prépositions, dont voici le tableau, avec les cas qui les suivent quand elles sont libres, et les prépositions latines qui s'en tirent par voie de dérivation étymologique:

ἐξ, ἀντί, πρό, ἀπό,	*gén.*	ex, ante, præ, ab,
εἰς, ἀνά, *acc.*; ἐν, σύν,	*dat.*	—, ad; in, cum,
ὑπέρ, κατά, διά, μετά,	*gén.* et *acc.*	super, —, de, —,
ἐπί, πρός, ὑπό, ἀμφί, περί, παρά.	*g., d. et a.*	ob, pro, sub, amb, —, per.

(Note 16.)

§ 5. Les *finales* sont des lettres ou des syllabes, qui diffèrent des initiales, non-seulement par la place qu'elles occupent, eu égard à la racine; mais encore par beaucoup de nuances essentielles à connaître. Voici les plus frappantes; — 1° Les initiales expriment des rapports physiques, comme les positions *inférieure*, *supérieure*, *antérieure*, *postérieure*, etc.; les finales représentent des rapports moraux et désignent, par exemple, l'*action*, l'*acteur*, la *qualité*, l'*effet*; — 2° les initiales, à l'exception d'ἀ et d'ἀρχι, peuvent s'employer seules dans le discours avec une valeur propre; les finales n'ont point d'existence individuelle et ne sauraient se détacher des mots dont elles particularisent la signification; — 3° les initiales s'ajoutent les unes aux autres suivant cette unique loi: ôtez à chacune d'elles sa voyelle finale si l'élément suivant commence par une voyelle, n'exceptez que περί et πρό et changez la forte en aspirée devant une voyelle rude; les finales au contraire s'unissent entr'elles d'après des considérations très fines et très multipliées; — 4° la même initiale convient au nom, à l'adjectif, au verbe, etc.; les finales ne sont pas dans le même cas, et, pour former les différentes espèces de mots, elles s'ajoutent tantôt au nom, tantôt à l'adjectif, tantôt au verbe.

§ 6. Dans un tableau méthodique de ces élémens, il convenait d'indiquer à quoi ils se joignent et ce

qu'ils produisent. C'est ce qu'on a fait plus bas. Indépendamment de la désignation expresse des mots *formans* et *formés*, on a donné aux finales, rangées par ordre alphabétique, une position intermédiaire qui en marque l'emploi d'une part et de l'autre le résultat. La première colonne offre le mot à augmenter dans sa forme et à modifier dans sa valeur; la seconde, les lettres qui produisent ce double effet; la troisième, la nouvelle espèce de mot provenant de cette union; la quatrième enfin, un exemple particulier (Note 17).

Les chiffres de la troisième colonne marquent la *déclinaison* des noms et la *classe* des adjectifs (l'adverbe provenant de l'adjectif par la substitution constante de la syllabe ως à la terminaison, il était superflu d'en parler nommément); s'il y a deux chiffres, le second appartient à une variété de la première déclinaison ; s'il se trouve une lettre entre parenthèse, elle indique le genre ; enfin le mot *var*, abrégé de variété, dénote un verbe en μι, toutes indications dont la juste valeur sera fixée au titre 2e.

TABLEAU DES FINALES GRECQUES.

Nom.	α	Verbe	ΤΙ-μ-άω.
Nom.	άδ	Nom 3 (f.)	ΛΥΣΣ-άδ:ος (de λυσσάς).
Nom.	αδι	Nom 2	ῬΡ-άδι:ος.
Adj.	αζ	Verbe	ἀ-ΤΙ-μ-άζ:ω.
Nom.	αι	Adj. 1	ἈΘ-ην-αῖ:ος.
Nom.	αιν	Nom 1 (2)	Ὑ-αιν:α.
Adj.	αιν	Verbe	ΛΕΥΚ-αίν:ω.
Nom.	ακ	Nom 3 (m.)	ΠΛΟΥΤ-ακ:ς (πλούταξ).
Nom.	αλέ	Adj. 1	ΤΥΡ-αλέ:ος.
Nom.	αν	Nom (pl. a.)	ὈΡΤ-αν:ον, ΒΟ-τ-άν:η.
Verbe 2e f.	αν	Verbe 1e f.	ΑἸΣΘ-άν:ομαι.
Nom.	αρι	Nom 2 (n.)	ΠΑΙΔ-άρι:ον.
Nom.	ασι	Nom 2 (n.)	ΚΟΡ-άσι:ον.
Adj.	ασσ (αγ)	Verbe	ἈΛΑ-άσσ:ω.
Nom.	δαν	Adj. 1	Ῥ ΙΠ-ς-δαν:ός.

Nom.	ε	Nom 3 (m.)	ΔΡΟΜ-έ:ως (de δρομεύς).
Nom.	ε	Adj. 1	ΧΡΎΣ-ε:ος.
Adj.	ε	Verbe	ΦΙΛ-έ:ω.
Nom.	ει (ηΐ)	Adj. 1	ἈΝ-θρ-ώπ-ει:ος.
Nom.	ευ	Verbe	ΠΟΡ-εύ:ω.
Nom.	ηλ	Adj. 1	ΫΠΝ-ηλ:ός.
Nom.	ην	Nom 3 (m.)	ΕΛΛ-ην.
Adj.	ί	Nom 1 (2)	ΚΑΚ-ί:α.
Nom.	ι	Nom 2 (n.)	ΠΑΙΔ-ί:ον.
Nom.	ι	Adj. 1	ΓΎΡ-ι:ος.
Nom.	ἰδ (άδ, ιάδ)	Nom 1 (1)	ΚΡΟΝ-ίδ:ης, ΗΛ-ι-άδ:ης, ΛΑ-ερτ-ιάδ:ης.
Nom.	ἰδ	Nom 3 (f.)	ΑΥΧ-ν-ίδ:ος (de λυχνίς).
Nom.	ιδε	Nom 3 (m.)	ΛΕ-οντ-ιδέ:ως (de λεοντιδεύς).
Nom.	ιδι	Nom 2 (n.)	ΤΕΚ-ν-ίδι:ον.
Nom	ιζ	Verbe	ΕΛΛ-ην-ίζ:ω.
Nom	ικ (ακ)	Adj. 1	ΑΥΡ-ικ:ός.
Nom	ιμ	Adj. 1	ΝΟΜ-ιμ:ος.
Nom	ιν (αν, ην)	Adj. 1	ΜΎΡ-τ-ιν:ος, ἈΣ-ι-ανί:ος, ἈΒ-υδ-ηνί:ος.
Verb. 2° f.	ιν	Verbe 1 f.	ΒΑ-ίνΐ:ω.
Adj.	ιον	Adj. 3	ΠΛΕ-ίον:ος (de πλείων).
Nom	ίσκ	Nom (p^t a.)	ΠΑΙΔ-ίσκ:ος, ΠΑΙΔ-ίσκ:η.
Adj.	ιστ	Adj. 1	ΠΛΕ-ῖστ:ος.
Nom	ιτ (ατ, ητ)	Nom 1 (1)	ΣΕΛ-ην-ίτ:ης, ἈΡΔ-ε-άτ:ης, ΣΠΑΡΤ-ι-ήτ:αι.
Nom	ιων	Nom 3 (m.)	ΚΡΟΝ-ίων.
Verbe	μ	Nom (3)	ΦΉ-μ:η.
Verbe	μ	Nom 2	ΕΛΛ-ην-ισ-μός.
Verbe	ματ	Nom 3	ΑΎ-ματ:ος (de λῦμα).
Verbe	μον	N.3(m.)(p^t a)	ΗΓ-ε-μόν:ος (d'ΗΓ-ε-μών).
Verbe	ν	Nom (p^t a.)	ΤΕΚ-ν:ον.
Verbe	να	Verbe	ΓΕΝ-νά:ω.
Verbe	νυ	Verbe (*var.*)	ΔΕΙΚ-νυ:μι.
Nom	ο	Verbe	ΦΙΛ-ι-ό:ω.
Nom	οειδ	Adj. 3	ΚΥΚΛ-οείδ:ος (de κυκλοειδής).
Nom	οεντ (ηεντ)	Adj. 2	ΜΕΛ-ιτ-όεντ:ος (de μελιτόεις), ΠΕΤΡ-ήεντ:ος.
Adj.	οι	Adj. 1	ΠΑΝΤ-οῖ:ος.
Adj.	οσυν	N. 1 (3) (p^t a.)	ΔΙΚ-αι-οσύν:η.
Adj.	οτατ	Adj. 1	ΤΟΛ-μ-ηρ-ότατ:ος.
Adj.	οτερ	Adj. 1	ΤΟΛ-μ-ηρ-ότερ:ος.
Adj.	οτητ	Nom 3 (f.)	ΑΓ-ι-ότητ:ος (d'ἀγιότης).
Nom	ρ (ερ, ηρ)	Adj. 1	ΨΥΧ-ρ:ός, ΣΚΙ-ερ:ός, ΑΥΠ-ηρ:ός.
Verbe	σι (σί)	Nom 3 (f.)	ΑΎ-σι:ς.

Verbe	σκ	Verbe	πι-ΠΡΑ-σκ:ω.
Verbe	τ	Nom 1 (1)	Π-οι-η-τ:ής.
Verbe	τ	Adj. 1	Π-οι-η-τ:ός.
Verbe	τἐ	Adj. 1	Π-οι-η-τέ:ος.
Verbe	τηρ	Nom 3 (m.)	ΛΩΒ-η-τήρ.
Verbe	τορ	Nom 3 (m.)	ΛΩΒ-ή-τορ:ος (de λωβήτωρ).
Verbe	τρ	Nom 2 (n.)	ἌΡ-ο-τρ:ον.
Verbe	τρι	Nom 1 (2)	Π-οι-ή-τρι:α.
Nom	υδρι	Nom 2 (n.)	ΝΙΣ-ύδρι:ον.
Nom	ύλ	Adj. 1	ΑΓΚ-ύλ:ος.
Nom	υλλ	Nom 2	Ἥ Ρ-υλλ:ος.
Nom	ωδ	Adj. 3	ΤΕΡ-ατ-ώδ:ος (de τερατώδης).
Nom	ωϊ (ῳ)	Adj. 1	ΠΑ-τρ-ώϊ:ος ou ΠΑ-τρ-ῷ:ος.
Verbe	ωλ	Adj.	ΨΕΥΔ-ωλ:ός.
Nom	ων	Nom 3 (m.)	ΓΥΝ-αικ-ών.

§ 7. Observons d'abord qu'il existe des mots complexes finals de *rare*, et d'autres *de fréquente formation*. En définissant ces derniers, seuls compris dans le tableau précédent, nous aurons implicitement caractérisé les premiers (Note 18). Nous appelons complexes *finals de fréquente formation* ceux qui, formés en grand nombre sur le même modèle, sont doués d'une valeur fixe pour la finale et dépendent invariablement de telle ou telle espèce de mots, exclusivement à toute espèce différente. Ainsi la finale σι (σε) qui est d'un très-grand usage, modifie toujours un verbe et engendre constamment un nom féminin de la 3.e déclinaison (ΛΩΒ-η-σι:ς, gén. ΛΩΒ-ή-σε:ως, *action d'insulter*). On raisonnera d'une manière analogue sur τ, τηρ, τορ, désignant l'acteur, et τρι celle qui agit (ΛΩΒ-η-τ:ής, ΛΩΒ-η-τήρ, ΛΩΒ-ή-τωρ pour ΛΩΒ-η-τορ:ς, ΛΩΒ-ή-τρι:α, celui ou celle qui insulte); sur μ, 1re et 2e déclinaison, et ματ, désignant le résultat de l'action (ΛΩΒ-ή-μ:η, ΛΩΒ-η-μ:ός, ΛΩΒ-η-μα pour ΛΩΒ-η-ματ:ς, mots qui n'existent pas parce que l'idée qu'ils expriment a été autrement rendue ; mais qui sont faits sur le modèle de mille autres et qui signifieraient *insulte*, si le besoin les avait fait créer); sur τρ, désignant l'instrument; sur οτητ et ικ,

désignant le nom et l'adjectif de qualité ; sur οταϛ et οτερ, désignant le superlatif et le comparatif; sur αρι, ασι, ι, ιδι, ίσκ désignant le diminutif, etc. (Note 19)

§ 8. Les mots s'engendrent de proche en proche et l'on n'arrive pas sur-le-champ à une expression contenant plusieurs parties accessoires. Ainsi de l'adjectif inusité Π-ός, on tire d'abord un nouvel adjectif Π-οῖ-ος, puis le verbe Π-οι-έ-ω, ensuite le nom Π-οι-η-τ-ής (η pour ε en vertu de ce principe : quand le corps d'un verbe se termine par une brève, elle se change en une longue devant la terminaison ou la finale dont la 1re lettre est une consonne), en quatrième lieu l'adjectif Π-οι-η-τ-ικ-ός, enfin le verbe Π-οι-η-τ-ικ-εύ-ομαι. Que l'on prenne d'autres mots initials et finals aussi compliqués, et que l'on passe de ce qu'il y a de plus simple à ce qui l'est moins, on se familiarisera avec un des artifices les plus heureux qu'ait inventés le génie des langues. Il n'est pas rare dans ces filiations successives de rencontrer des mots tombés en désuétude. On trouve même des mots barbares, quand, dans la formation première, il a été employé de fausses analogies (1). (N. 20).

§ 9. Il ne suffit pas d'indiquer les parties accessoires finales, pour se rendre un compte exact d'une expression complexe, il convient d'en assigner le mode d'emploi. Qu'on reprenne le final quintuple ποιητικεύ-εσθαι, on dira :

---

(1) Ainsi en faisant une opération inverse de la précédente, sur *méridional*, on revient à *méridion* qui n'a jamais existé, car toujours on a dit *méridien* ou, comme anciennement, *méridian*. D'où provient donc *méridional* ? Il a été établi sur le modèle de septentrional (*septem triones*, *trio* désignant une étoile par sa forme apparente, c'est-à-dire, par ses trois pointes, et *septentrio* marquant le pôle voisin des *sept étoiles* de la grande ourse).

οι, 1re finale, d'un adj. à un adj. (1re clas.),
η pour ε, 2e finale, d'un adjectif à un verbe,
τ, 3e finale, d'un v. à un nom (1re décl. 2e v.),
ικ, 4e finale, d'un nom à un adj. (1re c.),
ευ, 5e finale, d'un nom à un verbe.

C'est de ποιητικ:ή, pris substantivement pour la poétique ou l'art poétique, par ellipse du nom τέχνη, qu'on a tiré ποιητικεύ:εσθαι. Voilà pourquoi nous ne disons pas :

ευ, 5e fin., d'un nom ou d'un adj. à un v. (N. 21).

§. 10. La nature du mot auquel s'ajoute la finale occasionne quelquefois un changement euphonique, soit dans cette finale même, soit dans l'élément qui la précède. Ainsi de ΖΩ:ον, animal, on tire le diminutif ζώδι:ον pour ΖΩ-ίδι:ον ; ζώδι:ον à son tour fournit l'adjectif de qualité ζωδι-ακ:ός (pour ζωδι-ικ:ός, sous-entendu κύκλος, cercle des animaux ou *zodiaque*) : de ποιέ:ω, *faire*, on tire le nom d'acteur ποιητ:ής, *poète*, au lieu de ποιε-τ:ής. Il en est de même en latin : l'adjectif *sobri:us* y produit le nom *sobri-etat:is* (de *sobrietas*), pour *sobri-itat:is*. L'adjectif inusité *prop:is*, dont l'adverbe *prope* n'est proprement que le neutre, devrait faire au superlatif *prop-issim:us*, comme il fait au comparatif *prop-ior* : au lieu de cela on a dit *proximus* (pour *proc-sim:us*, *prop-sim:us*, *prop-ssim:us*, *prop-issim:us*) (Note 22).

Chap. III. *Mots composés.*

§. 11. Les mots composés appartiennent presque tous aux sciences, à la différence des deux espèces précédentes qui tiennent plus spécialement à la langue usuelle et qui conviennent surtout, les mots simples à un peuple dans l'enfance et les mots complexes à une civilisation avancée. Ils renferment ou plusieurs corps de mots simples, ou plusieurs corps

de mots complexes, ou un mélange des uns et des autres. Dans ces divers cas, le principe général est d'ajouter entr'eux les mots *composans*, en les faisant suivre d'une lettre euphonique (ο en grec, *i* en latin), si ceux qui succèdent commencent par une consonne. De μόν:ος et de τόν:ος, on tire μον-ό-τον:ος, monotone; de φίλ:ος et d'ἄν-θρ-ωπ:ος, φιλ-άνθρωπ:ος, philanthrope; de τι-μ:ή et de θε:ός, Τιμ-ό-θε:ος, Timothée; des mêmes élémens, mais autrement disposés, Θε-ό-τιμ:ος, Théotime; de Βάτραχ:ος, μῦ:ς, μάχ:η, avec ι, partie finale, Βατραχ-ο-μυ-ο-μαχ-ί:α, Batrachomyomachie, nom du poème burlesque attribué à Homère; des quatre mots, qui se réduisent à trois, θησαυρ:ός, χρυσ:ός, νίκ:η, χρυσ:ός avec la finale ιδ, marquant les noms patronymiques, Θησαυρ-ο-χρυσ-ο-νικ-ο-χρυσ-ίδ:ης, Thesaurochrysonicochrysides, mot comique imaginé par Plaute (Note 23).

§. 12. Une expression composée peut être en même temps complexe, c'est lorsqu'elle reçoit quelque partie accessoire. De φιλ-ό-σοφ:ος, par exemple, on fera ἀ-φιλόσοφ:ος, composé complexe initial; φιλοσοφ-ί:α, composé complexe final; ἀ-φιλοσόφ-η-τ:ος, composé complexe initial et final double. Il ne suffit pas ici qu'il y ait des parties accessoires; il faut une modification postérieure au rapprochement, et opérée soit à l'aide d'initiales placées en tête du premier mot élémentaire ou de la *première partie*, soit avec des finales mises à la suite du dernier mot élémentaire ou de la *dernière partie;* peu importe d'ailleurs que ces parties soient complexes ou simples. En effet deux expressions complexes à un degré considérable se réunissent sans que de ce fait il résulte un composé complexe; ainsi ἌΝ-θρ-ωπ-ΌΛ-ε-θρ:ος, *homicide*, fait d'ἄνθρωπ:ος et d'ὄλεθρον, n'est que composé. Au contraire à deux expressions simples, unies et confondues, ajoutez la moindre des initiales

ou des finales, vous avez par cela seul un composé *complexe* : tel est ΘΕ-ΟΥΡΓ-ί:α, formé de θε:ός et d'οὐργ (ἔργ:ον), avec la finale ι.

De Ε-ΑΥΤ:όν, *soi-même* et de ΤΙ-μ-ωρ-ε:όμεν-ος, *punissant*, vient ἑαυτοντιμωρούμεν:ος, l'héautontimorumène ou le *père qui se punit lui-même*, titre d'une comédie de Térence. Nous appelons ce mot *multiple*, parce qu'on a conservé la terminaison de la première partie, ce qui s'est fait aussi dans Ἑλλήςποντος (m. à m., mer d'Hellé), et ce que nous faisons dans Egospotamos (m. à m., fleuve de la chèvre). Pour que ces mots fussent vraiment composés, il faudrait dire ἑαυτ-ο-τιμωρούμεν:ος, Ἑλλ-ό-ποντ:ος, Αἰγ-ο-πόταμ:ος.

Bien que le premier comprenne trois racines (ἑ, αὐτ, τι), il n'est, comme les deux autres, que composé double. Pour un composé triple ou quadruple, il faut trois ou quatre racines indépendantes et existant séparément au moment de la réunion. Tels sont le mot de Plaute et le nom du poème d'Homère. Tel est aussi le nom moderne *céphal-on-o-manci:e* (κεφαλ-ον-ο-μαντεί:α), divination au moyen d'une tête d'âne. On peut regarder comme multiples et *doubles* plutôt que composés, Τηλέ-μαχ:ος, *Télémaque* (première partie τῆλε, loin), Ἰφι-γένει:α, *Iphigénie* (première partie ἴφι, fortement).

§. 13. Quoique la lettre euphonique soit presque toujours l'ο, néanmoins on emploie quelquefois l'α, ἀγορ-α-νόμ:ος, *agoranome* (magistrat Athénien qui répondait, sous certains rapports, à l'édile romain); quelquefois l'η, Χο-η-φόρ:οι, *Choéphores* (titre d'une tragédie d'Eschyle); quelquefois l'ι, καλλ-ί-πρωρ:ος, *garni d'une belle proue* ; quelquefois l'ω, surtout après γε de γέ:α, γῆ, terre, γε-ω-μετρί:α, *géométrie* ; quelquefois la diphthongue οι, ὁδ-οι-πόρ:ος, *voyageur*. Parfois on la retranche, ce qui a lieu souvent dans

παντ (de πᾶς, tout) et presque toujours dans les mots semblables à ὀξύ:ς et ὀσι:ς : de plus, on prend dans ces derniers le corps en υ et en ι, quoique le véritable soit en ε (témoin les génitifs ὀξέ:ος et ὀσε:ως) et l'on retranche la dernière consonne de παντ. Exemples : παυσί-λυπ:ος, *propre à appaiser la douleur*; ταχυ-γράφ:ος, *tachygraphe*; πάγ (pour παν) χρυσ:ος, *d'or massif*. On va plus loin dans ἥμισυς, *demi*, dont on ne conserve que les deux premières syllabes; ἡμισφαίριον (de ce mot et de σφαῖρα, *sphère*).

Outre ces accidens assez multipliés dont la lettre euphonique est l'objet, la partie qui la suit peut se modifier et même se dénaturer. ἕλκ:ειν, ἔργ:ον et ἔχ:ειν remplacent l'ε par la diphthongue ου : ῥυμ-ουλκ-έ:ειν, *remorquer*; θε-ουργ-ί:α, *théurgie*, opération de magie (mais on dit γε-ωργ:ός); εὐν-οῦχ:ος, *eunuque*. ὄνομα devient souvent ὠνυμ, même dans les mots complexes, comme ἀγορ:ά se change par fois en ἠγυρ : πατρ-ωνυμ-ικ:ός, patronymique; συν-ώνυμ:ος, *synonyme*; παν-ήγυρ-ι:ς, *assemblée générale*. ἀλλ se transforme par euphonie en ηλ, dans ἀλλ-ήλ:ων où la même racine est répétée (ἀλλ-ήλ:ους λύουσι, *alii alios solvunt*).

Chap. 4. *Réflexions sur les mots simples, complexes et composés.*

§. 14. Il est bon d'envisager, comme nous venons de le faire, la nomenclature d'une langue. Elle en devient plus régulière; l'esprit saisit mieux les parties de l'édifice grammatical, en connaît plus parfaitement les relations, et devient plus capable de le reconstruire, soit que le besoin l'y contraigne par une suite du perfectionnement des sciences, soit qu'il s'impose cette tâche pour exercer sa propre sagacité. Mais dans la vérité, un mot complexe n'est qu'un mot composé, ce qui est sans contestation pour un complexe initial; ce qui est moins

évident, mais également réel, pour un complexe final, attendu que les finales sont d'anciennes racines tombées en desuétude. Veut-on une preuve directe et de fait ? Plusieurs finales commencent en grec par ο et en latin par *i*; or l'ο et l'*i* sont les lettres euphoniques ordinaires des composés dans les deux langues : ainsi ΚΑΚ-ότητ:ος (Note 24) et *prav-itat:is*; ΔΙΚ-αι-οσύν:η et *ju-st-iti:a*; ΤΟΛ-μ-ηρ-ότατ:ος et *aud* (pour *av-id*) - *ac-issim:us*. Cette vérité étant admise pour les deux premières espèces, doit, par une conséquence nécessaire, s'appliquer de tout point à la troisième, c'est-à-dire, au complexe initial et final.

De même qu'un mot complexe se trouve être, à considérer les choses de près, un mot composé, de même aussi le mot simple est véritablement un mot complexe, la terminaison exprimée, ou sous-entendue, étant chargée de rendre certaines modifications, comme la finale est destinée à rendre certaines nuances d'idées. Exige-t-on pareillement quelque preuve de fait ? La terminaison de verbe à l'actif participe présent, est pour le féminin ουσ en grec (ἀπ-οῦσ:α), *ent* en latin (*solv-ent:s* et par euphonie *solvens*). Elles s'associent toutes les deux au corps et y figurent comme accessoires finales, entièrement distinctes de la terminaison dont les sépare d'ailleurs une autre finale, dans ἀπ-ουσ-ί:α, *absence* et dans *abs-ent-i:a*. (Note 25). Voilà une terminaison jetée au milieu du corps et parmi les parties accessoires. Voici une partie accessoire détachée du corps et mise au milieu des terminaisons : on dit σασ pour terminaison de verbe au féminin aoriste Là le σ s'est joint au masculin σαντ et a occasionné un retranchement euphonique (σασ-α pour σαντ-σ-α). Il en est de même d'οντ, ουσ, etc. Si l'on contestait au σ sa nature de partie finale, il suffirait, pour embrasser notre opinion, de considé-

rer la forme πᾶσ:α, *toute*. Le corps est évidemment pour παντ-σ ; la forme du masculin et la quantité se réunissent pour l'attester : et puisque παντ : ός est simple, πά-σ:ης, qui ne peut l'être, est nécessairement complexe final.

Si le mot simple est réellement complexe, si le mot complexe est réellement composé, il s'ensuit qu'en définitive tout est composé dans les langues comme dans la nature. Ce résultat, qui est le point le plus élevé de la science grammaticale, ne dispense pas plus de l'admission et de l'étude des classes précédentes, que la confusion de toutes les substances sous la notion commune et générale d'*être* ne dispense de reconnaître et d'apprécier les familles, les ordres, les genres, les espèces et les individus, dans les sciences naturelles. (Note 26).

Chap. V. *Partage des mots.*

§ 15. Les considérations précédentes conduisent à la vraie décomposition en syllabes, objet qui n'est secondaire qu'en apparence. La racine doit se prononcer isolément sans aucun mélange avec les lettres voisines (ΦΙΛ-ο-ΣΟΦ-ί:α). Le corps étant indépendant de la terminaison, ne doit pas se confondre avec elle (φέρ:ω et non φέ-ρω, κεφ-αλ:ή et non κε-φα-λή). La terminaison doit toujours rester libre, dût-on confondre dans l'épellation une finale avec la racine (τιμ:ή, de TI-μ:ή), à moins qu'elle ne fasse pas une syllabe à elle seule (Τρώς, de Τρώ:ς). Toutes les fois qu'une partie accessoire est monosyllabe, elle doit se détacher de ce qui l'entoure (ἀ-προς-ηγ-ορ-ί:α); est-elle polysyllabe? Il faut alors recourir à des raisons d'analogie pour opérer la séparation. On dira, par exemple, ἀν-ά, ἀπ-ό, ἐπ-ί, ὑπ-ό, parce que les latins en ont tiré *ad*, *ab*, *ob*, *sub*, négligeant la voyelle finale. On en usera de même

pour les terminaisons polysyllabes : il faudra dire σο-μαι, parce que μαι s'emploie comme terminaison spéciale au parfait et dans les verbes en μι. Au reste, il convient de distinguer les élémens réels des élémens syllabiques ; ils s'accordent le plus souvent, comme dans ἠδ:η ; ils diffèrent quelquefois, comme dans λύ:σομαι (λύ-σο-μαι), et plus encore dans λυ:θησόμεθα (λυ-θη-σό-με-θα), ces deux mots offrant chacun deux élémens réels, en trois syllabes pour l'un et cinq pour l'autre. Les règles à suivre, quand les syllabes l'emportent sur les élémens réels, et dans le cas contraire, sont trop faciles à établir pour que nous nous en occupions en détail.

§ 16. Si l'on demandait en quoi diffèrent τιμ:ή et τι-μ:ή, c'est-à-dire, la décomposition de syllabes ou *syllabique*, et la décomposition de choses ou *réelle*, nous répondrions, quoique l'on trouve déjà une solution implicite dans tout ce qui a été dit : la première est métrique et grammaticale, la seconde est littéraire et logique. Il n'est pas besoin de prouver l'utilité de l'une ; celle de l'autre paraîtra incontestable, si l'on réfléchit, 1° qu'elle est fondée en raison et qu'elle montre les véritables élémens des mots ; 2° qu'elle réduit notablement le nombre des racines et facilite ainsi l'étude et la connaissance de la langue (Note 27). Dans φήμη, par exemple, la racine est celle même que renferment ἔμ-ΦΑ-σις, εὐ-ΦΗ-μ-ί:α, προ-ΦΗ-τ:ης, etc. Supposons maintenant qu'on ait étudié la série, la valeur, les lois d'union des diverses finales, on pourra, en les joignant soit entr'elles, soit aux initiales et aux racines peu multipliées de la langue, découvrir sa véritable analogie, son génie, la raison de ses préférences, le motif de ce qu'on pourrait appeler ses antipathies et le secret de toutes ses richesses philologiques. (Note 28).

TITRE II.e (Note 29).

VARIATION PAR VOIE DE DÉCLINAISON ET DE CONJUGAISON.

Chapitre 1er. *Déclinaison.*

§. 17. Il n'y avait primitivement en grec qu'une déclinaison, comme il n'y a maintenant qu'une conjugaison. En examinant de près le tableau suivant, on verra que la première et la seconde sont des cas particuliers de la troisième, qui est la plus ancienne et sert de type général.

		1.re Décl.	2.e Décl.	3.e Décl.
Sing.	Nominatif	ας	ος	ς
	Vocatif	α	ε	–
	Accusatif	αν	ον	ν ou α
	Genitif	ου	ου	ος
	Datif	α (autref αι)	ω (autref οι)	ι
Duel	N. V. et A.	α	ω	ε
	G. et D.	αιν	οιν	οιν
Plur.	Nom. et Voc.	αι	οι	ες
	Accusatif	ας	ους	ας
	Génitif	ων	ων	ων
	Datif	αις	οις	σι

Observations sur le tableau (Note 30).

§. 18. 1.re *Déclinaison.* Elle a trois variétés, mais à un seul nombre, savoir le singulier ;

	Nom.	Voc.	Acc.	Gén.	Dat.
1.re Variété.	ης	η	ην	ου	ῃ
2.e —	α	ἀ	αν	ας	ᾳ
3.e —	ή	η	ην	ης	ῃ

Dans la première variété, le vocatif est quelquefois en α, ce qui a lieu surtout quand le corps se termine par un τ. Dans la seconde, l'α est remplacé au génitif et au datif par l'η, si la lettre précédente n'est ni une voyelle ni un ρ. Les mots qui suivent le modèle régulier ou bien la première variété sont masculins, ceux des deuxième et troisième variétés sont féminins.

2.e *Déclinaison.* Elle n'a qu'une variété, mais aux trois nombres. Avant de dire en quoi elle consiste, observons qu'ici les genres masculin et féminin ne sont point indiqués par la terminaison : de plus il s'y trouve des noms neutres, avec les trois premiers cas toujours semblables entr'eux et terminés, au singulier, comme l'accusatif ; au pluriel, en α. La variété, connue sous le nom de *déclinaison attique*, remplace la brève par l'ω (λαγ:ώς au lieu de λαγ:ός, *lièvre*), même aux cas semblables du pluriel neutre (λαγ:ώ, qui se dirait au lieu de λαγ:ά, si le mot était neutre) : elle rend le vocatif pareil au nominatif (λαγ:ώς, au lieu de λαγ:έ), souscrit l'ι (λαγ:ῴ, au lieu de λαγ:οί) et rejette l'υ (λαγ:ῶ, au lieu de λαγ:οῦ).

3.e *Déclinaison.* Les neutres, qui y sont très-multipliés, terminent leurs cas semblables, au singulier, comme le nominatif; au pluriel, en α. Quel que soit le genre, le ς du nominatif singulier se perd quelquefois (Ἕλλην pour Ἕλλην:ς) : après cette suppression, ou même sans qu'elle ait lieu, le corps se dépouille souvent par euphonie de quelque consonne (σῶμα pour σώματ:ς, λαμπάς pour λαμπάδ:ς). Il n'est pas rare alors que la voyelle, de brève qu'elle était, devienne longue (φρήν, du génitif φρεν:ός ;

ῥήτωρ, du génitif ῥήτορ:ος) : c'est une *compensation* qui substitue une longue de nature à la longue de position, détruite par *l'euphonie*. La terminaison ος se change en ως aux noms masculins et féminins, quand le corps se termine en ε (πόλε:ως): ici comme au génitif pluriel (πόλε:ων), les deux dernières syllabes sont censées n'en faire qu'une pour l'accentuation, et peuvent au gré du poète en faire une ou bien deux pour la quantité (πόλεως et πόλεων, anapeste ou iambe).

Adjectifs.

§. 19. Le tableau de déclinaison n'est pas exclusivement propre aux noms : il convient aussi aux adjectifs, que nous rapportons à trois classes. — Dans la première, le masculin et le neutre suivent la seconde déclinaison, et le féminin l'avant-dernière ou la dernière variété de la première, selon que le corps se termine ou ne se termine point soit par une voyelle soit par un ρ (ἅγι:ος, ἁγί:α, ἅγι:ον ; αὐστηρ:ός, αὐστηρ:ά, αὐστηρ:όν ; κακ:ός, κακ:ή, κακ:όν). Quelquefois les trois genres sont de la seconde déclinaison (ἀθάνατ:ος, ἀθάνατ:ος, ἀθάνατ:ον). — Dans la deuxième classe, le féminin suit la seconde variété de la première déclinaison, les deux autres genres sont conformes à la troisième déclinaison (πᾶς pour πάντ:ς, πᾶσ:α, πᾶν pour πάντ:ς ; gén. παντ:ός et πάσ:ης). — Dans la troisième classe, tous les genres sont de la troisième déclinaison (εὐσεβή:ς, εὐσεβή:ς, εὐσεβέ:ς ; gén. commun, εὐ-ΣΕΒ-έ:ος) (Note 31).

Contraction.

§. 20. Quand le corps d'un nom ou d'un adjectif finit par une voyelle brève et que la terminaison commence de son côté par une voyelle, il se fait d'ordinaire une réunion de ces deux lettres en une syllabe unique ; c'est ce qu'on appelle con-

traction (τείχε:ος , τείχους ; ἠχό:ι , ἠχοῖ). Cette fusion s'opère d'après le tableau suivant :

α — α	α	ε — α	η (1)	ο — α	ω(1)	ι — α	ι	υ — α	υ
α — ε		ε — ε	ει (2)	ο — ε	ου	ι — ε		υ — ε	
α — η		ε — η	η	ο — ει	οι	ι — ι			
α — ι	α	ε — ι	ει	ο — η	ω				
α — ο	ω	ε — ο	ου	ο — η	οι				
α — ου		ε — οι	οι	ο — ο	ου				
α — ω		ε — ω	ω	ο — οι	οι				

Observations. Si de deux syllabes contractées la seconde finit par un υ, cette voyelle n'est comptée pour rien dans la contraction : si la seconde syllabe finit par un ι, cette voyelle se souscrit, c'est-à-dire, se met sous l'α, l'η et l'ω (α - ει, α; ε - αι, η; α - οι, ω).

(1) Après la contraction l'accusatif pluriel doit ressembler au nominatif; voilà sans doute ce qui a engagé les latins à dire *pedes* à l'accusatif comme au nominatif, avec la dernière longue. Ainsi πόλε:ας et πλείο:ας (pour πλείον:ας,) font πόλεις et πλείους, comme πόλε:ες et πλείο:ες. On dit de même τιθεῖσι pour τιθέ:ασι et διδοῦσι pour διδό:ασι.

(2) α se contracte en η au duel de la troisième déclinaison (1).

---

(1) *Analyse Grammaticale.*

Voici un mode applicable aux mots qui se déclinent. On donnera pour la première déclinaison le mot grec au nominatif singulier et le mot français (μονίας, solitaire; αὐτόπτης, témoin oculaire; βασιλεία, royauté; ῥώμη, force) :

Pour la seconde déclinaison, le mot grec au nominatif singulier, avec indication du genre si c'est le féminin, et le mot français (κῆπος, jardin; νῆσος, *féminin*, île; δένδρον, arbre) :

Pour la troisième déclinaison, le mot grec au nominatif et au génitif singulier, avec indication du genre, si c'est le masculin ou le féminin, puis le mot français (ῥήτωρ, ῥήτορος, *masculin*, orateur; λαμπάς, λαμπάδος, *féminin*, flambeau; γῆρας, γήρατος, vieillesse) :

Pour les adjectifs de la première classe, le corps du mot grec avec le mot français (ἀξι, digne) :

Pour les adjectifs de la seconde classe, le corps du mot grec, tel qu'il se trouve d'abord au masculin et ensuite au féminin, puis le mot français (χαριεντ, χαριεσσ, gracieux) :

Pour les adjectifs de la troisième classe, le mot grec au nominatif et au génitif masculin singulier, avec le mot français (κυκλοειδής, κυκλοειδέος, circulaire).

Chapitre 2.e *Conjugaison.*

§ 21. La conjugaison grecque est tout entière comprise dans les tableaux suivans. Le plus étendu présente la première personne du singulier aux divers temps des quatre premiers modes (excepté de l'impératif, où c'est la seconde), la forme unique de l'infinitif, et la terminaison de verbe au participe, le tout dans les trois voix *active*, *moyenne* et *passive*. Cette dernière qui n'a ici que sept temps en emprunte deux de la précédente, savoir, le présent et l'imparfait, et lui en prête deux, le parfait et le plus-que-parfait.

TABLEAU PRINCIPAL,

ou TERMINAISONS COMPLÈTES.

ACTIF.

	Indicatif.	Imp.	Subjonc.	Optatif.	Infinitif.	Participe.
P. Imp.	ω, .ον	ε	ω	οιμι	ειν	ουτ, ουσ
P. PP.	.. κα, ...κειν	.. κε	.. κω	.. κοιμι	.. κέναι	..(κότ,κυι)
Id. 2.	.. α, ... ειν	.. ε	.. ω	.. οιμι	.. έναι	.. (ότ, υι)
Futur	σω			σοιμι	σειν	σοντ, σουσ
Id. 2.	έω			έοιμι	έειν	εοντ, εουσ
Aoriste	.σα	σον	σω	σαιμι	σαι (aig.)	σαντ, σασ
Id. 2.	.ον	ε	ω	οιμι	εῖν	όντ, ουσ

MOYEN.

P. Imp.	ομαι, .όμην	εσο	ωμαι	οίμην	εσθαι	ομεν
Futur	σομαι			σοίμην	σεσθαι	σομεν
Id. 2.	έομαι			εοίμην	έεσθαι	εομεν
Aoriste	.. σάμην	σαι	σωμαι	σαίμην	σασθαι	σαμεν
Id. 2.	.όμην	εσο	ωμαι	οίμην	έσθαι	ομεν

PASSIF.

P. PP.	.. μαι, ... μην	.. σο			.. σθαι (a)	.. μένος
Futur	θήσομαι			θησοίμην	θήσεσθαι	θησομεν
Id. 2.	ήσομαι			ησοίμην	ήσεσθαι	ησομεν
Aoriste	.θην	θητι	θῶ	θείην	θῆναι	θέντ, θεισ
Id. 2.	.ην	ηθι	ῶ	είην	ῆναι	έντ, εισ
F. An.	.. σομαι			.. σοίμην	.. σεσθαι	.. σομεν

TABLEAUX PARTICULIERS,

OU TERMINAISONS PARTIELLES.

1er	ω,	ειϛ (1),	ει,	2e	ν (3),	σ (4),	*nulle* (2),
	— (2),	ετον,	ετον,		—,	τον,	την,
	ομεν,	ετε,	ουσι.		μεν,	τε,	σαν.
3e	α,	αϛ,	ε,	4e	μι,	σ,	*nulle*,
	—,	ατον,	ατον (5),		—,	τον,	την,
	αμεν,	ατε,	ασι (5).		μεν,	τε,	εν.
5e	—, (6)	ου ν ου θι ου τι, τω (7),		6e	—,	σο (8) ou ι (9),	σθω,
	—,	τον,	των,		—,	σθον,	σθων,
	—,	τε,	τωσαν.		—,	σθε,	σθωσαν.
7e	μαι (4),	σαι (8),	ται (10),	8e	μην (4),	σο (8),	το,
	μεθον,	σθον,	σθον,		μεθον,	σθον,	σθην,
	μεθα,	σθε,	νται.		μεθα,	σθε,	ντο.

(1) Au subjonctif la première voyelle est remplacée par la longue correspondante ; l'ι se souscrit et l'υ se retranche.

(2) La barre marque l'absence d'une forme verbale tout entière, corps et terminaison ; au lieu que le mot *nulle* désigne le manque de terminaison partielle seulement, le corps se conservant avec le commencement de la désinence complète.

(3) Excepté μην, objet du 8e tableau.

(4) Lorsque la terminaison partielle est immédiatement précédée d'un ο, on le remplace par un ε à la seconde personne des trois nombres, et à la troisième des deux premiers. Quant à la troisième personne du pluriel, elle devient semblable à la première du singulier, dans la voix active.

(5) A l'aoriste, ατον est remplacé par άτην, et ασι par αν.

(6) Le point, qui aurait pu être suppléé par le mot *nulle*, appartient à l'impératif en ε. Cette lettre ne pouvait être inscrite dans le tableau particulier, vu qu'elle est étrangère à la terminaison partielle.

(7) La voyelle ο, seconde lettre de la terminaison complète à l'actif impératif aoriste, singulier seconde personne, est remplacée par l'α aux autres personnes des divers nombres.

(8) A la seconde personne du singulier, 6e, 7e et 8e tableaux, on retranche le σ de la terminaison partielle, quand il est précédé de quelque lettre dans la terminaison complète.

(9) Cet ι n'appartient qu'à la terminaison complète σαι ; θι et τι étant compris dans le 5e tableau, consacré comme le suivant à l'impératif.

(10) Au subjonctif, l'ω de la terminaison complète est remplacé par l'η, à la seconde personne des trois nombres et à la troisième des deux premiers.

§ 22. *Observations.* (Note 32). Les tableaux partiels, mis à la suite du tableau général, donnent les diverses terminaisons des trois nombres. Le duel est placé entre le singulier et le pluriel. Les renvois expliquent les irrégularités. Veut-on conjuguer θείην, qui marque le passif optatif aoriste ? On prendra le tableau 2, et, ajoutant partout la partie commune θείη, on aura :

θείην, θείης, θείη,
—, θείητον, θειήτην,
θείημεν, θείητε, θείησαν.

Les participes où il ne se trouve qu'une seule forme sont de vrais adjectifs de la première classe : on a dû se borner à en donner la terminaison verbale : elle est censée, pour la déclinaison, faire partie du corps ; il en est de même aux temps où il y a deux formes. Ces derniers sont de vrais adjectifs de la seconde classe. On n'a point consacré une ligne particulière à l'imparfait, ni au plus-que-parfait : comme ces temps ne se rencontrent point aux cinq derniers modes, il suffisait d'en placer les terminaisons à côté de celles du présent et du parfait, sous le titre commun *indicatif.*

Augment et redoublement.

§ 23. On a remplacé par des points jetés en avant de la terminaison certaines syllabes ou modifications qui, dans quelques formes, précèdent immédiatement la racine. Ces initiales peuvent être appelées *variables*, non-seulement parcequ'elles ne se rencontrent point partout, mais encore parce qu'en poésie, à l'exception du genre dramatique, on les supprime assez souvent. Dans les verbes complexes, leur place est après les initiales *fixes*. Nous appelons de ce dernier nom les prépositions, parties

accessoires initiales, que ne perd jamais le verbe, quoiqu'elles puissent poétiquement s'en séparer par *tmèse*. Les initiales variables sont l'*augment* et le *redoublement*. L'augment consiste dans un ε qui, si la racine commence par une voyelle, se confond avec elle en une syllabe longue (ἄγ:ω, ἦγ:ον). On dit dans ce cas que l'augment est *temporel*, au lieu qu'on l'appelle *syllabique* quand il reste libre (λύ:ω, ἔ-λῡ:ον). Le redoublement consiste dans la répétition de la consonne initiale de la racine et dans l'addition d'un ε entre l'une et l'autre de ces deux lettres (λέ-λυ:κα).

Un mot dont la racine commence par une voyelle, ou par une double consonne autre qu'une muette suivie d'une liquide, n'a ordinairement d'autre redoublement que l'augment lui-même (αἱρ-έ:ω, ἦρ-η:κα, ἦρ-ή:κειν). Nous disons *ordinairement*; car certains verbes prennent avant la voyelle initiale de leur racine une nouvelle syllabe, qui est cette voyelle même suivie de sa consonne. Ce redoublement, distingué du précédent, par le nom d'*attique*, n'est complet au parfait qu'autant qu'on le fait suivre de l'augment temporel, ce qui n'empêche pas qu'au plus-que-parfait un nouvel augment temporel, troisième accessoire variable, ne vienne le modifier lui-même et accroître les élémens du mot entier. Ainsi ἀκούω (ἀκο) fait au parfait 2 ἀκήκο:α et au plus-que-parfait ἠκηκό:ειν. Autre observation : le redoublement attique s'emploie à l'aoriste 2, aussi bien qu'au parfait; seulement on le modifie à l'indicatif par l'augment temporel, placé non après, mais avant lui (ἄγ:ω, ἤγαγ:ον) : il accompagne d'ailleurs l'aoriste dans tous les modes (ἄγαγ:ε, ἀγάγ:ω, ἀγάγ:οιμι).

Le point unique remplace l'augment (κατ-έ-ΛΥ:ον); le point double, le redoublement (κατα-λέ-ΛΥ:κα); le point triple, l'augment suivi du redoublement ordinaire (κατ-ε-λε-ΛΥ:κειν).

Contraction.

§ 24. Les deux premières voyelles de la terminaison se contractent au futur 2, actif et moyen ; il en est de même des deux voyelles consécutives, après le retranchement du σ à la seconde personne du singulier (6e, 7e et 8e tableaux partiels).

Outre ces contractions, il y en a d'autres qui se pratiquent au présent et à l'imparfait de certains verbes entre la dernière voyelle du corps (si c'est un α, un ε ou un ο) et la première de la terminaison. Les principes à suivre à cet égard, comme dans le cas précédent, sont contenus dans le paragraphe 20.

Variété de la Conjugaison.

§ 25. *Il* existe une autre manière de prévenir le concours de deux voyelles placées, l'une à la fin du corps, l'autre au commencement de la terminaison. Ceci constitue une importante variété connue sous le nom de *verbes en* μι.

On retranche à trois temps de deux voix, savoir au présent, à l'imparfait et à l'aoriste 2 de l'actif et du moyen, la première voyelle de la terminaison (on tire ainsi μεν d'ομεν ; σαν, d'οσαν ; ντος, d'οντος ; μαι, d'ομαι ; ντο, d'οντο, etc.).

On *compense* ordinairement cette suppression par l'addition d'un redoublement au présent et à l'imparfait. Cette nouvelle espèce de redoublement consiste dans un ι, si la racine commence par une voyelle ou par une double consonne (ἑ, ἵ-ε:μαι, ἱ-ε:μην ; στα, ἵ-στα:μαι, ἱ-στά:μην); sinon, dans un ι précédé de la même consonne que la première de la racine, sauf les changemens euphoniques (δο, δί-δο:μαι, ἐ-δι-δό:μην ; θε, τί-θε:σαι, ἐ-τί-θε:σο).

Pour rendre la *compensation* plus complète, la

voyelle finale du corps se change en sa longue au singulier de l'indicatif (ἐ-δί-δω:ς), ce qui a lieu même au duel et au pluriel de l'actif aoriste 2, quand le corps, abstraction faite de l'augment, est monosyllabe (γνο, ἔ-γνω:μεν ; τλα, ἔ-τλη:τε ; βα, ἔ-βη:σαν).

Le principe qui régit les terminaisons de la variété (conjugaison conforme au paradigme régulier pour les temps dont nous n'avons rien dit), souffre exception : 1° à l'actif indicatif présent singulier, où l'on dit μι, ς, σι (δί-δω:μι, δί-δω:ς, δί-δω:σι), et à la troisième personne plurielle, où l'on dit ασι (δι-δό:ασι, διδοῦσι); 2° à l'actif impératif singulier, seconde personne, où l'on dit θι et quelquefois ς (τί-θε:τι pour τί-θε:θι, θέ:ς; δί-δο:θι, δό:ς); 3° au subjonctif où la première voyelle de la terminaison se conserve, pour se contracter en η ou en ω avec la dernière du corps (τι-θῶ, τι-θῇς, etc.) ; 4° à l'actif optatif, où l'on part de la terminaison attique οίην (δι-δο:ίην, τι-θε:ίης etc.) ; 5° à l'actif infinitif, où l'on dit ναι, précédé d'une longue à l'aoriste 2 (δι-δό:ναι, δοῦ:ναι).

Changemens euphoniques.

§. 26. Des changemens euphoniques, devenus nécessaires dans le mécanisme de la conjugaison, c'est-à-dire, après l'addition des diverses terminaisons au corps du verbe, le plus important est celui que subit souvent l'actif parfait et plus-que-parfait. La terminaison, précédée d'une labiale ou d'une gutturale, ne saurait subsister sans une insupportable dureté de son (τέ-τυπ:κα, ἐ-λε-λέγ:κειν). On supprime donc le κ ; mais, pour en conserver l'effet autant que possible, on remplace la muette, forte ou moyenne, par l'aspirée correspondante (τέ-τυφ:α, ἐ-λε-λέχ:ειν). Nous retrouvons ici les deux grands principes d'*euphonie* et de *compensation*.

La labiale ou la gutturale, devant une terminaison commençant par σ, fait place avec la sifflante au ψ ou au ξ (λέγ:σω, d'où λέξω; ἔ-γραφ:σα, d'où ἔγραψα). Cette substitution ne se pratique pas avec les muettes du troisième ordre; on se borne à retrancher la dentale (ἀνύτ:ω, ἀνύ:σω; σπεύδ:ω, σπεύ:σω; πλήθ:ω, ἔπλη:σα), suppression également usitée au parfait (ἀνύτ:ω, ἤνυ:κα), mais *compensée* au passif par l'insertion du σ euphonique (πέ-πλησ:μαι, πλησ:θήσομαι, ἐ-πλήσ:θην).

Dans les verbes dont le corps finit par une liquide, le futur et l'aoriste de l'actif et du moyen perdent le σ initial de leur terminaison. Seulement on le remplace au futur par un ε qui se contracte avec la syllabe suivante. On doit d'ailleurs s'arranger de manière à ce que la dernière syllabe du corps soit brève au futur et longue à l'aoriste (νέμ:ω, futur νεμ:έω, νεμ:ῶ; aoriste ἔ-νειμ:α). Quelquefois on insère η comme lettre euphonique entre le corps et la terminaison, βουλ-ή:σομαι, de βούλ:εσθαι, *vouloir*. Cette addition a lieu dans plusieurs verbes, dont le corps est terminé autrement que par une liquide (μαθ-ή:σω, de μανθαν, μαθ, *apprendre*).

Le corps finit-il par une voyelle brève (δηλό:ω)? Elle devient longue devant une terminaison et devant une partie accessoire, quand l'une et l'autre commencent par une consonne (δηλώ:σω, δήλω-σι:ς, δήλω-μα), toujours en vertu du principe de *compensation*. En effet quand le corps se termine par une consonne, ce qui est le cas ordinaire, il y a longueur de position; sitôt que la position ne peut avoir lieu, comme ici, on y supplée par une longueur de nature, soit en envisageant comme longue la voyelle qui était brève ou douteuse (λύ:ω, ordinairement iambe; λύ:σω, spondée; λῦ-μα, trochée), soit en changeant

la brève en sa longue (φιλέ:ω , ἐφίλη:σα , φίλη-μα)(1).

Figures de Grammaire.

§ 27. Outre les variations logiques dont le corps des mots peut être l'objet et dont le titre I présente l'exposition , outre les variations grammaticales qui tombent sur la terminaison et qui se trouvent comprises sous ce titre II , il se fait quelquefois dans le matériel des expressions , des altérations autres que les précédentes, autres aussi que celles dont l'euphonie est le principe unique. L'objet en est le plus souvent de rendre les diverses expressions plus commodes à manier dans la versification. Ces changemens portent le nom général et commun de *métaplasme*. Ils peuvent avoir lieu — 1° par addition , et l'on dit *prothèse* (vulgairement , mais mal-à-propos *prosthèse*) , *épenthèse* ou *paragoge*, selon que l'addition se fait au commencement , au milieu ou à la fin. — 2° Par retranchement , et l'on dit *aphérèse* , *syncope* ou *apocope* , selon que le retranchement

---

(1) *Analyse Grammaticale.*

Pour un verbe ordinaire , on donnera le corps avec le mot français (τι , honorer ; λυ , délier) ; on ajoutera les indications , *moyen* ou *passif*, si le verbe , sans avoir la force de l'une de ces voix , en a les inflexions , (βουλ , *moyen et passif* , vouloir ; *passif* à cause de l'aoriste ἐβουλήθην).

On rendra compte des verbes à forme multiple (Note 33), en donnant d'abord la forme secondaire, puis les autres dans l'ordre alphabétique (λαμβαν , λαβ et ληβ , prendre : βαλλ , βαλ, βλα , βολ , jeter).

A l'égard d'un verbe en μι , on se servira du mot *variété* (δο , *variété* , donner) : on ajoutera une autre indication , si le verbe manque de redoublement (φα , *variété sans redoublement*, dire). On mentionnera , comme il a été prescrit , ce qui concerne la voix (δυνα , *variété sans redoublement* , *moyen et passif* , pouvoir : *passif* à cause de l'aoriste ἐδυνήθην ou ἠδυνήθην). On ajoutera d'ailleurs ce que la nature du mot pourra exiger (γιγνωσκ , γνο , *variété*, *mais seulement pour l'aoriste* , connaître) (Note 34).

se fait lui-même au commencement, au milieu ou à la fin. — 3° Par substitution, et l'on dit *métathèse* ou *antithèse*, selon que la substitution consiste à remplacer l'une par l'autre deux des lettres existantes, ou bien à en faire disparaître une pour la remplacer par une autre, étrangère à la forme primitive. On peut rapporter au métaplasme par addition et au métaplasme par retranchement, la *diérèse* qui convertit une syllabe en deux et la *synérèse* ou la contraction qui opère la fusion de deux en une. A ces figures qui tombent sur les mots, il en correspond d'autres qui tombent sur les phrases. Celles-ci, distinguées entr'elles d'après les mêmes vues, ne se divisent point ultérieurement, au moins d'après la considération du lieu où l'on en fait usage. Le *pléonasme* ajoute des mots à la construction pleine et régulière; l'*ellipse* en retranche; *l'hyperbate* altère la physionomie de la phrase par tout autre changement différent de ceux-là.

Dans un ordre plus élevé de choses et d'idées, il y a pareillement des tropes pour les mots considérés individuellement et des figures de rhétorique pour les phrases ou pour les pensées (Note 35).

TITRE III.e

ASPIRATION.

§. 28. Il y a entre l'aspiration, la quantité et l'accentuation, modifications que nous allons successivement passer en revue, le rapport suivant : l'aspiration ne tombe que sur certains mots, la quantité tombe sur tous les mots et en affecte toutes les syllabes, l'accentuation tombe sur presque tous les mots mais n'en affecte ordinairement qu'une syllabe.

L'aspiration a deux signes, appelés esprits : l'un est *doux*, l'autre est *rude*. Leur figure se tire de la lettre H, employée d'abord comme signe extérieur purement modificatif, et plus tard comme lettre de l'alphabet. Elle a été partagée par une ligne verticale en deux portions symétriques et opposées qui, arrondies pour plus d'élégance et de facilité (Note 36), ont donné l'esprit doux (᾽) et l'esprit rude (῾). Leur place est : 1.° sur la première syllabe (seconde lettre dans une diphthongue) de tout mot qui commence par une voyelle ou par un ρ ; 2° sur deux ρ consécutifs ; 3° sur la première syllabe d'un mot où l'article, la préposition πρό, la conjonction καί sont venus se confondre par la contraction (τοὔντερον, pour τὸ ἔντερον ; προὔχων, pour προέχων ; κἀγώ, pour καὶ ἐγώ ; κᾆτα pour καὶ εἶτα).

§ 29. L'ESPRIT EST DOUX, excepté : 1° quand la première lettre est un ὑ ou un ῥ ; 2° sur le second des deux ρ consécutifs ; 3° sur un certain nombre d'autres mots qui, en passant dans une langue étran-

gère, y ont pris une marque d'aspiration, sans appartenir à aucun des cas précédens (1).

§ 30. Le principe de *compensation* exerce ici quelque influence. D'ἔχ, *avoir*, on tire régulièrement le futur ἔχ:σειν ou (en représentant par une double les deuxième et troisième lettres) ἕξειν ; mais pour retenir, même extérieurement, l'aspiration confondue et absorbée dans le ξ, on change l'esprit et l'on écrit ἕξειν. Une raison analogue rendra compte de φροῦδος, *vain* (πρὸ ὁδοῦ, *jeté hors du chemin*), de φροίμιον, *prélude* (pour προοίμιον); de φροῦρα, *garde* (πρὸ ὅρου, *placé devant la limite*) ; de ϑοιμάτιον, *le vêtement* (pour τὸ ἱμάτιον). Voici d'autres exemples de compensation orthographique : que de ταφ on veuille tirer une première forme verbale (faite sur le modèle de τυπ-τ, τυπ, frapper), on dira régulièrement ταφ-τ, puis par euphonie ταπτ, enfin par compensation ϑαπτ; semblablement du génitif τριχός on est conduit à θρίξ, *cheveu*; de la forme verbale τυφ, *allumer*, au futur ϑύψω; de τέτριπποι, *char traîné par quatre chevaux* (ἵπποι *rude*), à τέϑριπποι. Citons en dernier lieu le verbe qui répond pour la signification et pour sa forme grammaticale au PAT:i des latins. De παϑ (sur le modèle d'ΑΡ-ε-σκ, ἀρ-ε, *plaire*), on tire d'abord παϑ-σκ, puis par euphonie πα-σκ, enfin, pour reproduire l'aspiration supprimée, πα-σχ (Note 37.).

---

(1) Ces mots, naturalisés dans les langues latine ou modernes n'étant pas toujours présens à l'esprit quand on opère l'analyse grammaticale, et plusieurs autres n'ayant pas été transportés hors de leur idiome natal, on indiquera tout ce qui n'appartient ni à la première ni à la seconde exception, à l'aide du mot *rude* placé dans l'analyse entre l'expression grecque et la signification française. (Ainsi on dira : εὕδ, *rude*, dormir.

TITRE IV.e

QUANTITÉ.

§ 31. les deux plus importantes modifications des syllabes grecques sont la quantité et l'accentuation; autrement, le temps et le ton. Elles ne sont qu'accessoires dans le langage, tandis qu'elles sont fondamentales dans la musique, qui sait exprimer, non la multitude infinie des idées, mais la vivacité et les nuances du sentiment. S'il lui manque de la précision pour atteindre à ce but, elle y supplée par une plus grande variété dans les moyens mis à sa disposition. La quantité et l'accentuation prosodiques n'offrent que deux cas possibles : longueur et brièveté d'une part, élévation et abaissement de l'autre, voilà tout leur développement. La musique au contraire a d'un côté ronde et quadruple-croche, et de l'autre série de notes en diverses octaves. Malgré cette infériorité visible sous le rapport de l'expression, la poésie ancienne avait su se rapprocher de la musique par le mélange harmonieux de ses longues et de ses brèves, et par le retour symétrique de son accent. On est fondé à croire que ces deux élémens concouraient, peut-être également, à assurer l'effet général. Néanmoins le premier a tellement prévalu aux yeux des modernes, que l'on a presque renoncé à tenir compte du second, dans l'appréciation des monumens littéraires d'Athènes et de Rome. La raison, facile à apercevoir, c'est que la quantité y intervient conformément à des règles invariables, tandis que l'accent y paraît abandonné aux inspirations du goût et à l'instinct poétique.

§ 32. Les SYLLABES grecques sont BRÈVES (Note 38), excepté :

1° Le cas de position (τόλμης, *spondée*). La po-

sition a lieu d'un mot à un autre, non seulement quand le premier se termine par une consonne, et que le second commence par une lettre de même nature; mais encore lorsque le premier se terminant par une voyelle, le second commence par une lettre double ou par deux consonnes (ὁ κτείς, *spondée*; ὁ ξένος, *dactyle*). Toutefois si la première est une muette et la seconde une liquide, la voyelle brève reste telle ou devient longue au gré du poète (ὁ κλώψ, *spondée* ou *iambe*):

2° Les diphthongues (λύραις, *iambe*), la voyelle accompagnée d'un ι souscrit (μούσᾳ, *spondée*), celles qui proviennent d'une contraction (τόλμα, *spondée*, pour τόλμαε), l'η (φήμη, *spondée*), l'ω (Κλωθώ, *spondée*); de plus, dans un petit nombre de mots l'α, l'ι et l'υ (λαοῦ, τιμῆς, ψυχῆς, trois *spondées*). On fait ces voyelles, ou diphthongues, longues ou brèves à volonté, lorsqu'elles terminent un mot qui est suivi d'un autre mot commençant par une voyelle, sans qu'il s'opère d'élision (καὶ ἄγε, *dactyle* ou *tribraque*); quelquefois aussi dans un même mot, d'une syllabe à l'autre, pourvu qu'elles se suivent sans interposition de consonnes (Τρώων, *spondée* ou *iambe*; mais c'est une licence que les poètes prennent très-rarement).

§ 33. Cette permanence de la voyelle finale devant une voyelle initiale est une espèce de position, quoiqu'on ne lui donne pas ce nom. Le caractère en est tout particulier; son effet le plus commun est de rendre la voyelle brève, au lieu que la position, proprement dite, la rend longue. De plus, un retranchement peut, au choix du poète qui n'a d'autre règle à cet égard que le besoin de son vers, se faire ou n'avoir pas lieu; assez souvent on laisse le premier mot intact, et l'on fait perdre au second son initiale brève. Quand la suppression s'opère, soit au premier mot (ταῦτ' ἔσται), soit au second (αὕτη' σται), on ne se borne pas à retrancher la lettre par la pensée, on la supprime en effet et on la

remplace par le signe nommé apostrophe : voilà trois différences importantes entre l'élision latine et l'élision grecque : celle-ci d'ailleurs n'est plus possible en général, dès qu'elle doit anéantir une syllabe longue. Quand elle détruit une syllabe accentuée, l'accent, sauf quelques exceptions, se porte sur la précédente, où il est toujours aigu (ἀγάθ' ἔσται, pour ἀγαθὰ ἔσται)(1).

§ 34. Quelquefois la même syllabe d'un mot répété s'emploie comme longue et comme brève. Un vers homérique pourra commencer par Ἄρες, Ἄρες ou par ἄνερ, ἄνερ (Ἄρες, Ἄρ et ἄνερ, ἄν formant des *dactyles*) : il pourra se terminer par ἔχουσαν ἴσον κάτω, ἴσον ἄνωθεν ou par τὰ μὴ καλὰ καλὰ πέφανται (ἴσον et καλά étant employés avec la première syllabe alternativement brève et longue). On voit aussi telle syllabe brève devenir longue par l'unique raison que deux brèves la suivent immédiatement et que le mot, poétique d'ailleurs ou d'un usage très-fréquent, serait sans cela banni de la poésie, du moins des poèmes qui n'admettent pas plus de deux brèves consécutives. Ainsi ἀθάνατος pourra commencer un vers ordinaire, quoique ἀ, partie initiale, soit constamment bref. (Dans ἅπας, cette initiale présente une autre irrégularité ; elle y est *rude*, quoiqu'habituellement *douce*).

§ 35. Pour que l'indication relative à la quantité ne tombe jamais que sur le corps, nous allons donner les terminaisons qui sont exceptées de la règle générale :

---

(1) On fera connaître que dans un mot il se trouve un α, un ι ou un υ long de nature, en ajoutant le mot *long* dans l'analyse grammaticale, entre l'expression grecque et la signification française. Cette indication manquera de précision dans beaucoup de cas ; mais comme elle ne peut tomber que sur des voyelles qui ne sont par elles-mêmes ni brèves ni longues, et que d'ailleurs on éprouvera assez rarement le besoin d'y recourir, elle suffira presque toujours (μῦθος, *long*, discours). On y ajoutera un mot quand cette addition sera absolument nécessaire (Ἴκαρος, *première syllabe longue*, Icare).

ας, terminaison de la première déclinaison (Λινείας, *molosse*; μούσας, *spondée*);

α, terminaison du duel (μούσα, *spondée*);

α et αν, terminaisons du singulier dans la première déclinaison, quand la lettre précédente est un ρ ou une voyelle, hors les adjectifs de la seconde classe et quelques autres mots (λύρα, *ïambe*; ἡδεῖα, *antibacche*);

ι démonstratif (νυνί, *spondée*, pour νῦν; οὑτοσί, *amphimacre*): on le trouve bref dans quelques exemples, mais en très-petit nombre;

Les mots où l'euphonie a fait retrancher deux consonnes et où pourtant il en reste une, savoir la troisième de celles qui se suivaient (τύψας, *spondée*, pour τυψαντς; πᾶς, *long*, pour πάντς. Nous citerons de plus πᾶν, où la consonne conservée n'est pas la troisième; mais dans les complexes ἅπαν et σύμπαν, il redevient bref comme la dernière de τύψαν).

§ 36. En se réunissant les syllabes brèves et longues forment des pieds, les pieds des vers, les vers des poèmes. Le calcul seul a présidé à la formation des pieds; le goût a décidé de leur emploi dans les vers, comme il dirige le choix de la cadence et du rhythme poétique; le génie est nécessaire à l'ordonnance et à l'exécution de l'ouvrage d'imagination. Mais nous ne considérons ici les pieds, les vers et les poèmes que sous le rapport de la versification.

PIEDS.

§ 37. Il y en a trois espèces : les *dissyllabes*, les *trissyllabes*, les *tétrasyllabes*. Le tableau suivant les présente rangés dans cet ordre et de plus dans celui des temps plus ou moins multipliés qui y sont contenus. Le temps fondamental ou l'unité est la *brève*; il est double dans la *longue*. La série des pieds tétrasyllabes est moins utile à connaître que les deux autres. Si on la donne ordinairement, c'est

moins pour ses usages poétiques que pour ses applications oratoires. Les traités de Cicéron et de Quintilien en rendent l'étude nécessaire.

PIEDS.

	DISSYLLABES.	TRISSYLLABES.	TÉTRASYLLABES.
2 temps	⏑⏑ pyrrhique		
3 temps	⏑– ïambe –⏑ trochée (1	⏑⏑⏑ tribraque.	
4 temps	–– spondée	⏑⏑– anapeste ⏑⏑– amphibraque –⏑⏑ dactyle	⏑⏑⏑⏑ dipyrrhique(2
5 temps	⏑–– bacche ⏑⏑– amphimacre ––⏑ antibacche	⏑⏑⏑– ⏑⏑–⏑ ⏑–⏑⏑ –⏑⏑⏑ péon 4.e 3.e 2.e 1.er	
6 temps	––– molosse	⏑⏑–– ionien min. ––⏑⏑ ionien maj. ⏑––⏑ antispaste –⏑⏑– choriambe ⏑–⏑– diïambe ⏑–⏑– ditrochée (3	
7 temps		⏑––– ⏑⏑⏑– ⏑⏑–⏑ ⏑–⏑⏑ épitrite 1er 2.e 3.e 4.e	
8 temps			———— dispondée

1) Ou chorée. 2) Ou procéleusmatique. 3) Ou dichorée.

VERS. (Note 39).

§ 38. Tous les vers peuvent être rangés dans trois classes, que nous appellerons *épique*, *dramatique* et *lyrique*, d'après la nature des compositions où l'on en fait le plus fréquent usage.

Vers épiques.

Les vers ÉPIQUES se distinguent les uns des autres par le nombre de leurs pieds : ils sont *hexamètres*, *pentamètres*, *tétramètres*, *trimètres* ou *dimètres*. — *L'hexamètre* est ou dactylique (N. 40),

Ab Jove principium, Musæ, Jovis omnia plena (Virg.),

ou spondaïque,

Cara deum soboles, magnum Jovis incrementum (Virg.).

— Le *pentamètre* n'a pas de variété ; il se compose toujours de deux premiers pieds, dactyles ou spondées, d'un spondée dont la première syllabe a servi de césure, et de deux anapestes,

Non solet ingeniis summa nocere dies (Ov.).

— Le *tétramètre* est *initial*,

Luminibus que prior rediit vigor (Boèce),

ou *final*,

O fortes, pejoraque passi (Virg.),

selon qu'on a pris pour le former les quatre premiers pieds (le quatrième étant un dactyle), ou les quatre derniers pieds de l'hexamètre.

— Le *trimètre* est pareillement *initial* (alcmanien),

Munera lætitiamque dei (Virg.),

ou *final* (phérécratien),

Quamvis pontica pinus (Hor.),

selon qu'il se compose des trois premiers pieds, (trois dactyles et une syllabe) ou des trois derniers pieds de l'hexamètre (le premier des trois étant un spondée).

— Le *dimètre* est lui-même *initial* (archiloquien) , avec deux dactyles et une syllabe ,

Pulvis et umbra sumus (Hor.) ,

ou *final* , (plus communément appelé adonique ou adonien) , avec un dactyle et un spondée ,

Gaudia pelle (Boèce).

Vers dramatiques.

§ 39. Les vers DRAMATIQUES s'appellent aussi ïambiques. On les divise en trois espèces , eu égard au nombre de leurs pieds : envisagés sous cet aspect , ils sont ou *dimètres* (de 4 pieds) ,

Fortuna non mutat genus (Hor.) ,

ou *trimètres* (de six pieds) ,

Pars sanitatis velle sanari fuit (Sen.) ,

ou *tétramètres* (de huit pieds) ,

Pecuniam in loco negligere maximum interdum est lucrum (Ter.).

On voit que dans ces dénominations techniqnes le mot *mètre* a changé de valeur. L'ïambe , qui leur a donné son nom , en était primitivement le pied unique : à cet égard les vers sont ou *purs* ,

Beatus ille qui procul negotiis (Hor.) ,

ou *mixtes* ,

Paterna rura bobus exercet suis (Hor.).

Ils ont ce dernier caractère depuis que des raisons de goût et le désir d'une plus grande facilité ont introduit des modifications qui peuvent se réduire à deux chefs : 1° le poète a pu substituer le spondée à l'ïambe dans les rangs impairs ; — 2° il a pu remplacer , partout où ils sont admis , excepté au dernier lieu , le spondée par le dactyle ou l'anapeste, et l'ïambe par le tribraque. Ces principes applicables surtout au trimètre tragique , ont été encore adoucis pour le trimètre de la comédie et de la fable :

Homo sum , humani nihil à me alienum puto (Ter.).

Ici il est permis de mettre partout, excepté toutefois à la dernière place, qui retient invariablement l'ïambe primitif, les pieds qui ne devraient paraître qu'aux lieux impairs. On a donc à choisir pour chacun des premiers rangs entre l'ïambe, le tribraque, le spondée, le dactyle et l'anapeste.

Le *dimètre* perd quelquefois une syllabe au commencement :

Truditur dies die (Hor.).

— Une variété du *trimètre* est le scazon, qui finit par un ïambe et un spondée,

Sed non videmus manticæ quod in tergo est (Cat.).

— Le *tétramètre*, de son côté, en a une qu'il importe de connaître, parce qu'elle se rencontre souvent dans les poètes dramatiques ; c'est le *trochaïque*,

Vos precor, vulgus silentum, vosque ferales deos (Sen.).

Pour en concevoir et en obtenir la génération, retranchez la première syllabe du vers régulier : alors telle est la succession des pieds, qu'aux places impaires il ne se trouve que le trochée et le tribraque, tandis qu'aux endroits pairs on rencontre ou l'un de ceux qui viennent d'être nommés, ou le dactyle ou l'anapeste. Le trochaïque exact est divisible en deux moitiés, dont la première, de quatre pieds, doit se reposer sur un mot qui lui appartienne en entier. La seconde moitié n'a que trois pieds et demi.

C'est surtout à propos des vers ïambiques qu'on a imaginé les expressions *catalectique*, *brachycatalectique*, *hypercatalectique*. Pour en faire comprendre l'usage, raisonnons sur le trimètre suivant :

κακῷ ἀνὴρ ἀνδρὶ μηδ' ὅλως ὁδοιπόρει ;

(Ne voyage jamais dans la société du méchant) ;

sous cette forme il est *acatalectique* ou complet ; mais disons :

..... ὁδοιπόρησον,

ou ..... ὁδοιπορήσωμεν,

cette addition d'une ou de deux syllabes le rend *hypercatalectique*. Changeant de nouveau le dernier mot, écrivons :

..... ὅδευε,

cette réduction de deux pieds à un et demi, donne un vers *catalectique*, qui deviendra *brachycatalectique*, à l'aide d'un retranchement ultérieur,

..... ὁδός.

Vers lyriques.

§ 40. Les vers LYRIQUES peuvent être rapportés à trois espèces : ils sont en effet ou *choriambiques*, ou *choraïques*, ou *anapestiques*.

Le *choriambique* est *monomètre*, *dimètre* ou *trimètre*, quand il a *un*, *deux* ou *trois* choriambes avec repos après le premier, s'il y en a deux; après le premier et le second, s'il y en a trois. Outre cette partie fondamentale, il y en a une accessoire, consistant en un pied initial, qui est le spondée et qu'on appelle *base*, et un pied final, qui est le pyrrhique et qu'on peut appeler *pause*. Le monomètre, le dimètre et le trimètre sont plus connus sous les noms de *glyconien*,

Ignotus moritur sibi (Sen.);

asclépiade,

Mœcenas atavis edite regibus (Hor.);

et *grand alcaïque*,

Seu plures hyemes, seu tribuit Jupiter ultimam (Hor.).

Quelquefois l'asclépiade perd une syllabe à la pause; il s'appelle alors *alcmanien* :

O quàm glorificâ luce coruscas.

Quelquefois il reçoit un bacche au lieu du premier choriambe; son nom dans ce cas est *alcaïque* :

Audire magnos jàm videor duces (Hor.);

et sa base peut être un ïambe ;

Tumultuosum sollicitat mare (Hor.).

Le *choraïque*, dit aussi *hendécasyllabe*, renferme un spondée et un dactyle avec trois trochées (ou *chorées*). Si l'on dispose les pieds comme ils viennent d'être nommés, le vers est *phalèque* (ou *phaleuque*),

Ni te plus oculis meis amarem (Cat.) ;

Les fait-on précéder de deux nouveaux pieds, de manière qu'il y en ait sept, dont les quatre premiers soient semblables à ceux d'un épique héxamètre ? il en naîtra un *heptamètre archiloquien*,

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas (Hor.):

place-t-on, en ne conservant que les cinq pieds primitifs, un des trochées de la fin avant le spondée du commencement ? on obtient le vers *saphique*,

Crescit indulgens sibi dirus hydrops (Hor.);

ici le dactyle, qui n'occupe plus que le 3.e rang, doit commencer par une syllabe qui ait servi de césure. Du saphique on déduit *le petit alcaïque*, en remplaçant les premiers pieds par un dactyle,

Prœter atrocem animum Catonis (Hor.).

L'anapestique est monomètre avec deux pieds,

Discede, timor ;

dimètre avec quatre pieds,

Quanti casus humana rotant (Sen.),

qui peuvent être à volonté anapestes, dactyles ou spondées, quelquefois même dipyrrhiques. Ces pieds étant équivalens, on voit que l'anapestique comprend huit ou seize temps. Cette évaluation est rigoureuse, attendu que la dernière syllabe n'est pas indifférente. On exprime cette particularité en disant que les vers anapestiques forment un *système*. Quelquefois pourtant le *dimètre* perd un demi-pied ; alors il prend le nom de *parémiaque* ;

Colla gerit vincta catenis.

Poèmes.

§ 41. Dans la plupart des compositions poétiques, les vers sont de la même espèce depuis le commencement jusqu'à la fin. Ceux qu'on emploie, non seulement dans l'épopée, mais encore dans les autres genres, sont le plus souvent les épiques hexamètres. Dans l'élégie, on les associe aux pentamètres, de manière à ce que le retour des uns et des autres soit périodique, et qu'il n'y en ait jamais deux de suite de la même nature. Le poème didactique et l'ode se traitent différemment.

Dans une tragédie ou une comédie, il y a le récit et le chant. Le chant n'a pas d'autres règles métriques que l'ode. Quant au récit, il est conçu le plus souvent dans le mètre ïambique ; c'est la forme habituelle du dialogue. Lorsqu'une lenteur plus majestueuse doit remplacer la rapidité d'un entretien familier, l'on recourt au système anapestique, dont les pieds, d'égales mesures, conviennent particulièrement à une exposition. A-t-on besoin d'une vivacité supérieure à celle de la conversation ? On emploie le vers trochaïque dont les sept pieds et demi se débitaient probablement dans le même espace de temps que les six du trimètre ; ceux-ci à leur tour n'en demandaient peut-être pas plus que l'anapestique dimètre.

C'est le poème lyrique qui offre, sous le rapport de la versification, le plus d'études à faire. Les lyriques grecs venus jusqu'à nous sont Anacréon et Pindare : il faut leur associer, nous l'avons déjà dit, les poètes dramatiques. Anacréon emploie toujours le même vers ; on l'a appelé de son nom anacréontéen ; c'est l'ïambique dimètre catalectique, assujéti à la loi de ne recevoir au premier pied que l'ïambe, le spondée ou l'anapeste, et d'avoir toujours un

ïambe au deuxième et au troisième. Les vers dont Pindare et les autres poètes, à son exemple, font usage, sont très-difficiles à reconnaître; Horace semble leur appliquer l'expression *lege soluti*. Nous nous abstenons de détails nécessairement très-longs et toujours incomplets. Ce qu'on peut dire de positif se réduit à ceci : une ode est composée de diverses *périodes métriques*, semblables les unes aux autres. Chaque période contient une strophe, une antistrophe et une épode. Les vers de l'antistrophe, différens entr'eux, conviennent, sinon en toutes leurs syllabes, du moins pour la mesure et quant à leur essence, avec les vers correspondans de la strophe. L'épode n'a ni les mêmes espèces, ni le même nombre de vers que la strophe et l'antistrophe. Les périodes peuvent être d'ailleurs en petit nombre ou fort multipliées.

La poésie lyrique, en passant chez les Latins, s'astreignit à des rhythmes plus sévères et plus réguliers, dont les modèles sont dans Horace. La période y a perdu ses parties constitutives et retenu pour elle-même le nom de strophe. La strophe comprend deux, trois ou quatre vers; on l'appelle alors des noms peu exacts et peu usités, *distrophe*, *tristrophe* ou *tétrastrophe*. Sur ce nombre, il y en a deux ou bien trois essentiellement divers : on la caractérise sous ce nouvel aspect par les mots plus exacts, mais encore moins usités, *dicole* et *tricole*.

TITRE V.e

ACCENTUATION.

§ 42. L'accent est l'élévation de la voix sur quelque syllabe d'un mot : on appelle du même nom les signes qui marquent cette modification. Il en a été imaginé plusieurs, quoiqu'il ne dût y en avoir qu'un : le principal est l'aigu ; après celui-là vient le grave ; nous allons voir la nature secondaire et l'origine du circonflexe.

Si la syllabe principale (Note 41) (la dernière en grec, la pénultième en latin) *est longue* (autrement que par position en grec), on porte l'élévation de la voix et l'*on met l'accent aigu sur la pénultième : autrement, c'est sur l'antépénultième.* Les diphthongues finales αι et οι sont censées brèves, excepté à l'optatif. — *Si la syllabe accentuée s'unit par contraction avec la suivante*, qui est censée avoir l'accent grave, en même temps que les syllabes se confondent, les notes se rapprochent et *l'on emploie le* signe composé appelé *accent circonflexe.*

Mots graves (Note 42).

§ 43. Certains mots, que nous nommerons *graves* (les monosyllabes le sont en général), ont l'accent grave sur la dernière syllabe. Toutefois on emploie l'aigu devant un signe de ponctuation, devant les mots d'une autre langue et dans τίς, τί interrogatif. L'un et l'autre de ces accens sont remplacés par le circonflexe au génitif et au datif longs de nature,

ainsi qu'à la forme adverbiale en ως (ἀγαθοῦ, ἀγαθῇ, ἀγαθῶς, ἀνδρῶν, ἀνδροῖν) (1).

§ 44. Les principales classes de mots graves sont :

Les noms propres, d'origine et de forme étrangère (Ἰωσήφ, *Joseph*; Δαβίδ et Δανίδ, *David*);

Le génitif pluriel des mots de la première déclinaison (μοῦσα, μουσῶν; ὑπηρέτης, ὑπηρετῶν), excepté dans les adjectifs de la première classe ;

Le génitif et le datif de la troisième déclinaison, quand le corps est monosyllabe par nature ou par accident (φρενί; πατρί pour πατέρι; φρενῶν, φρενοῖν), excepté le pluriel de πᾶς et quelques génitifs du même nombre ;

Les adjectifs complexes finals dont la dernière partie accessoire est τ (ὁρατός, ὁρατοῦ; mais on écrira ἀόρατος);

Les adjectifs complexes dont la dernière finale est δαν, ηλ, ικ, ωλ (ῥιγεδανός, ὑδρηλός, λυρικός, ψευδωλός);

Les mots augmentés d'une syllabe à l'aide de l'ι démonstratif (οὑτοσί, pour οὗτος; ἐνί, pour ἐν; νυνί pour νῦν);

Les prépositions dissyllabes, pourvu qu'elles ne soient pas précédées de leur régime (et même sans cette restriction pour ἀνά et διά), ni employées comme l'équivalent d'un verbe (ἀπὸ θεῶν; mais on écrira θεῶν ἄπο, et ἄπο dans le sens d'ἄπεστι);

Les adverbes en αδόν, ηδόν et τί (ὁμοθυμαδόν, λυκηδόν, ἀδοητί);

αὐτ, *même* et ses composés (αὐτός, ἑαυτῷ, ἐμαυτόν), à l'exception de ceux où entre l'article. Ces der-

---

(1) On indiquera cette irrégularité en employant le mot *grave* dans l'analyse grammaticale (μισθός, *grave*, salaire; ὁδός, *féminin rude et grave*, chemin).

niers sont compris dans la classe des mots aigus dont il va être parlé; la racine αὐτ y subit de plus le changement de l'α en ο dans tout le masculin, au féminin génitif pluriel, dans tout le neutre, moins les cas semblables du pluriel (οὗτος, αὕτη, τοιοῦτοι, τηλικοῦτο). Voyez plus loin les *mots multiples*.

Mots aigus.

§ 45. D'autres mots, que nous appellerons *aigus* (les dissyllabes non graves le sont), prennent l'accent aigu sur la pénultième. Mais si elle est longue de nature et qu'en même temps la dernière soit brève (ou longue, seulement par position), c'est le circonflexe qu'on emploie (χῶρος, αὐλαξ). Dans les mots aigus de la troisième déclinaison, la terminaison du nominatif et de l'accusatif, qu'elle soit exprimée ou sous-entendue, est censée faire une syllabe (ἐλπίς, ἐλπίδος; ἰχθύς, ἰχθύος, ἰχθύν) (1).

§ 46. Les principales classes de mots aigus sont :

Le pluriel nominatif d'un nom de la première déclinaison, quand au même cas du singulier la terminaison est longue et que le mot n'est pas grave (ὑπηρέτης, ὑπηρέται; ἀγωνία, ἀγωνίαι);

Les diminutifs en ισκ (παιδίσκος, ὀβελίσκος);

Les noms masculins marquant le lieu, en ών, ῶνος, (γυναικών, γυναικῶνος);

Les noms en εύς, έως (βασιλεύς, βασιλέως);

Les noms féminins en ώς ou ώ, génitif όος (ἀιδώς, ἀιδόος ou ἀιδοῦς; Διδώ, Διδόϊ, Διδοῖ);

Le pluriel datif des mots de la troisième déclinaison qui prennent l'α euphonique avant la terminaison (πατράσι);

---

(1) On fera connaître cette irrégularité en usant du mot *aigu* dans l'analyse grammaticale (χωρίον, *aigu*, champ; ἀργαλέ, *aigu*, pénible; νεανίσκος, *long et aigu*, petit jeune homme).

Les mots composés où la seconde racine a un sens actif (οἰκονόμος, économe, qui règle la maison; θεοτόκος, mère de Dieu, qui enfanta Dieu; mais on écrira θεότοκος fils de Dieu, qui fut engendré de Dieu);

Les adjectifs de la seconde classe qui ont la forme du féminin terminée par une voyelle (ἡδύς, ἡδεῖα; λελυκώς, λελυκυῖα);

Les adjectifs complexes qui ont pour dernière finale αλέ, τέ ou ύλ (αργαλέος, πρακτέος, ἀγκύλος);

La plupart des adjectifs de la troisième classe (εὐσεβής, εὐσεβέος);

Les formes de verbes à augment temporel, quand la racine et la terminaison sont également monosyllabes et que les syllabes qui les comprennent se suivent immédiatement (ἀπῆλθον, ὑπῆγον). Dans ἐνῆν (*ineram*), l'accent est par analogie sur la dernière syllabe;

Le moyen impératif aoriste second, deuxième personne (πυπέσο, πυποῦ);

Le passif subjonctif, aoristes premier et second, quand la terminaison a deux syllabes (λυθῶμεν);

L'*actif infinitif* parfait premier, parfait second et aoriste premier (λελυκέναι, πεποιθέναι, καταλῦσαι);

Le moyen infinitif aoriste second (τυπέσθαι);

L'actif infinitif et participe des verbes en μι (τιθείς, τιθέντος, τιθεῖσα, τιθέναι, ἀποθεῖναι);

(Cette exception, quant au participe, est une dépendance de ce principe : *Jamais au participe l'accent ne peut être en avant de la dernière syllabe du corps.* Voilà pourquoi l'on dit καλέον et par contraction καλοῦν, καλέσαν, καλέσον; quoique les terminaisons ον, σαν et σον soient brèves.)

Le passif infinitif et participe parfait, aoristes premier et second (λελύσθαι, λελυμένος, λυθείς, στραφείς, στραφέντος, στραφεῖσα);

L'actif participe parfait premier, parfait second et aoriste second (λελυκώς, λελυκότος, λελυκυῖα, λελυκυίας; μαθών, μαθόντος, μαθοῦσα);

Les adverbes en άκις (πολλάκις).

Mots circonflexes.

§ 47. Quelques mots qui ne rentrent pas dans la classe précédente ont l'accent circonflexe sur la dernière syllabe : de ce nombre sont νῦν, *maintenant*, et οὖν, *donc*. Nous les appelons circonflexes (1). En y regardant de près, on verra que l'accent y provient d'une contraction, réelle et évidente dans plusieurs de ces mots, probable mais cachée dans d'autres : cette dernière considération nous a engagé à en faire une classe particulière. Οὖν, par exemple, vient sans doute d'ἐον pour ἐόν (cela *étant*), et νῦν peut-être de νέον (per *novum* tempus). Nous n'ignorons pas cependant que Lennep est d'une autre opinion : il dit que νῦν est l'accusatif de νῦς, *hoc puncto* (νύω, *pungo*).

§ 48. Les principales classes de mots circonflexes sont :

Beaucoup de nominatifs singuliers monosyllabes de la troisième déclinaison (εἷς, παῖς, πᾶς, πῦρ, etc.). On semble avoir voulu tenir compte par compensation de la lettre, qui d'ordinaire se retranche par euphonie. Mais ce qui est remarquable, c'est que des mots tels que δοῦς et ὗς, où rien n'a été supprimé, soient traités comme les autres. Il en est ici comme dans les mots composés, en ce qui concerne la lettre euphonique : à coup sûr θέλογος n'aurait eu

(1) On fera connaître cette irrégularité d'une manière analogue à ce qui a été dit pour les mots graves et aigus.

rien de dur ; mais la règle une fois établie, il a fallu dire θε-ό-λογ:ος ;

Les cas pluriels des deux premiers pronoms personnels, formes qui sont d'ailleurs des spondées rudes (ὑμεῖς, etc) ;

Le passif subjonctif, aoristes premier et second, au singulier (λυθῶ, λυθῇς, λυθῇ) ;

L'actif infinitif aoriste 2 (τυπεῖν).

Mots proclitiques.

§ 49. Les proclitiques sont des mots qui se prononcent de manière à faire corps avec le suivant. Ce sont :

Les quatre formes de l'article dénuées de consonne (ὁ, ἡ, αἱ, οἱ) ; elles prennent l'esprit rude, pour remplacer l'accent et la consonne dont elles se dépouillent. En outre la terminaison perd sa consonne au nominatif singulier, masculin et neutre (ὁ pour τός, τό pour τον) ;

Les trois prépositions ἐκ ou ἐξ, εἰς ou ἐς, et ἐν (Note 43) ;

Les deux conjonctions εἰ et ὡς, pourvu qu'ὡς ne signifie pas *ainsi* et ne suive point son complément;

L'adverbe οὐ (οὐκ, οὐχ, euphoniquement ; οὐχί, poétiquement).

Outre ces proclitiques de nature, il y a des proclitiques par accident, ce sont les conjonctions ἀλλά, *mais*; ἠδέ, ἰδέ, *et* ; μηδέ, ουδέ, *ni*, avec les prépositions dissyllabes, quand les unes et les autres sont réduites par apostrophe à une seule syllabe.

Jamais les proclitiques par accident ne prennent l'accent. Les proclitiques de nature l'admettent quelquefois, ce qui arrive à la fin d'un membre de phrase, et en général devant un signe de ponctuation. La raison en est qu'il n'existe plus d'appui pour les soutenir.

Mots enclitiques.

§ 50. Les enclitiques sont des mots ordinairement privés d'accent ; ils diffèrent des proclitiques en ce qu'ils s'appuient dans la prononciation sur le mot précédent. Ce sont :

Les verbes εἶναι (ne signifiant point *exister*) et φάναι, à l'actif indicatif présent, excepté la seconde personne du singulier ;

L'adjectif indéfini τις, et les formes του et τῳ de l'article, qui le remplacent quelquefois ;

les formes monosyllabes des pronoms personnels au singulier, excepté σύ, et de plus σφεων, σφισι, σφεας avec σφε et σφω ;

Les adverbes indéfinis dont la racine est π, tels que πως, ποτε (dans le sens interrogatif les monosyllabes d'entre ces mots sont circonflexes et les dissyllabes aigus) ;

Les mots suivans γε, κε, θην, νυ, νυν (*donc*), περ, ῥα, τε, τοι.

§ 51. Un enclitique n'est pas toujours privé d'accent, et assez souvent il exerce de l'influence sur le mot suivant. Voici un tableau qui servira de règle à ces deux égards :

Après un mot grave ou circonflexe, l'enclitique ne produit aucun effet, si ce n'est quand l'accent devrait être grave ; alors il devient aigu (ἀνδρῶν τινων, ἀδελφῶν μου, ἀνήρ τις, ἀδελφοί τινες),

Après un mot ayant l'accent aigu sur la pénultième, l'enclitique dissyllabe devient un mot grave (μήτηρ μου, μήτηρ τινός);

Après un mot ayant l'accent aigu sur l'antépénultième ou l'accent circonflexe sur la pénultième, l'enclitique fait prendre un accent aigu, qui est ainsi le second accent du mot, à la syllabe qui le précède immédiatement (πρᾶγμά τι, πράγματός τινος, πρᾶγμά τινος, πράγματός μου).

Après un proclitique ou un enclitique, le nouvel enclitique transforme l'un ou l'autre en mot grave (εἰ, εἴ τις, εἴ τίς σε, εἴ τίς σέ γε, εἴ τίς σέ γέ μου);

Au commencement d'une phrase, l'enclitique manquant d'appui devient un mot aigu (σὲ γὰρ ἐπαινῶ).

Mots multiples.

§ 52. Indépendamment des mots *graves*, *aigus*, *circonflexes*, *proclitiques*, *enclitiques*, il y a lieu à distinguer des mots doubles, triples et en général *multiples*. Nous appelons ainsi des expressions simplement rapprochées, mais non confondues, comme en latin *quemadmodum* et *quamobrem* (*quem ad modum*, *quam ob rem*) : l'accentuation présente ici une particularité remarquable. Si, parmi les élémens réunis, un seul avait quelque accent, il se maintient absolument tel qu'il était avant le rapprochement : ainsi οἵόςτε, quoique la nature de l'accentuation s'oppose à ce que le circonflexe soit sur l'antépénultième, et de plus à ce qu'un mot ait deux accens, quand le second n'est pas sur la dernière ; ainsi οὔτε, quoique la règle des mots aigus exige οὐτε. Mais on écrira en appliquant simplement le principe οὐδέ (οὐ δέ), οὔπω (οὔ πω), οὐμέντοι (οὐ μέν τοι). Si tous les élémens rapprochés, ou seulement quelques-uns d'entr'eux, avaient chacun leur accent, le dernier seul garde le sien, les autres perdent le leur ; οὐμενοῦν (οὐ μὲν οὖν), τοιγαροῦν (τοὶ γὰρ οὖν), μηδὲ (μὴ δέ), ἐπειδήπερ (ἐπεὶ δή περ). Il faut excepter οὔκουν, *non igitur*, ὅδε, τοιόςδε et τοσόςδε. Dans ces deux derniers mots, aucun des accens primitifs n'a été conservé, le nouveau a pris la place intermédiaire. Ἑλλήςποντος suit la règle générale : ἐπεί (ἐπ' εἰ) et καθώς (καθ' ὡς) offrent l'exemple de deux proclitiques traités comme s'ils terminaient toujours un membre de phrase, ce qui pourtant n'arrive jamais (Note 44).

NOTES.

(Note 1.) Toutes les fois qu'il sera nécessaire ou seulement utile de mettre en évidence les parties constitutives des mots, nous séparerons par un double point le corps qui occupe la première place, de la terminaison qui remplit la dernière. Nous emploierons d'ailleurs un tiret pour distinguer entr'eux les divers élémens, et la racine pourra être écrite en lettres majuscules.

(Note 2.) Ces changemens sont dûs à l'euphonie : on désigne par ce mot un principe commun aux diverses langues, qui y recourent pour adoucir des formes grammaticales dures à prononcer et désagréables à entendre. On pourrait les classer d'après l'empire plus ou moins étendu qu'il y exerce. Dans l'antiquité le grec serait au premier rang ; parmi les idiomes modernes, l'italien l'emporterait sur tous les autres. Il semble que cet ordre soit aussi celui des dispositions musicales des différentes nations ; mais si cette opinion est exacte en général, elle souffre de notables exceptions. Les allemands disent *selbstmord* (suicide), et mille autres mots semblables. Cependant qui ignore leur aptitude naturelle pour la musique ? Il est vrai qu'elle a chez eux un caractère d'élévation, de force, et quelquefois même de rudesse analogue à leurs habitudes journalières.

(Note 3.) Ces substitutions ont pour cause la conformation de l'organe vocal. Certaines articulations sont incompatibles, parce que les parties de l'instrument qui les produisent se contrarient mutuellement ou se gênent dans leur jeu particulier. Celui qui tente de les associer agit comme s'il imprimait à un corps une direction contraire à la pesanteur. Le corps la suit un moment et revient bientôt à celle qui lui est naturelle.

(Note 4.) Nous suivons, quant au ζ, l'opinion commune, à cause de la longueur de position qui en est l'effet. Cependant M. Lécluse montre par des raisons plausibles que cette lettre est une sifflante douce.

(Note 5.) Les théories exposées dans cette section sont communes au latin, que M. Lécluse, par une opinion hardie, mais fondée en raison, considère comme un dialecte du grec, et aux langues du midi de l'Europe, qui ne sont elles-mêmes que des dialectes du latin. Il ne faudrait pas induire de ces derniers mots que le français n'a point eu de communication intime et immé-

diate avec le grec; c'est directement à cette source qu'ont été puisées les nomenclatures des sciences, une foule de tours particuliers et même une partie de notre langue usuelle.

(Note 6.) Nous admettons comme principe général la nature monosyllabique de la racine. Les onomatopées ne sont pas exceptées; en effet elles se composent ou de la même syllabe répétée, *barbar*, *coucou*, *furfur*, *murmur*, *tartar*, ou de plusieurs syllabes dont l'une domine et attire à elle toutes les autres, dans la vue d'augmenter l'effet total. La différence entre les onomatopées et les mots formés par un autre procédé, consiste en ce que l'instinct seul les a produites, tandis que la réflexion et une observation attentive ont donné le premier germe, puis les développemens secondaires des autres expressions.

(Note 7.) Avant de passer à l'exposition détaillée des trois espèces de mots que nous venons d'établir, proposons-nous une question qui les concerne toutes. Les premiers mots sont-ils des verbes, des noms ou des adjectifs? On s'accorde assez généralement, peut-être mal-à-propos, à exclure ceux-ci, et la discussion ne roule guère que sur le nom et le verbe. L'école hollandaise, qui s'est beaucoup occupée de ces questions d'origine, donne la priorité au verbe. Mais d'abord la mécanique savante et compliquée de cette espèce de mot permet-elle d'en placer si haut le premier emploi? Ne semble-t-il pas ensuite que le langage ait dû suivre la marche de l'esprit? Nous avons des idées avant de porter des jugemens. Or l'idée n'a besoin que du nom, le jugement seul exige le verbe; encore pourrait-il s'en passer. *Dieu parfait*, *soleil non obscur*, *vie demain plus longue*, *hommes autrefois moins savans*; voilà des propositions assez claires. De là on pourrait conclure que la formation du nom a été la première; mais cette question, oiseuse en elle-même, ne peut recevoir aucune solution fixe. Le langage n'a pas été imaginé en un jour ni par un seul homme : des vues particulières et des besoins différens doivent écarter l'idée non pas seulement de la réalité, mais de la possibilité même d'une marche invariable. Qu'on en juge par les faits qui sont encore à notre disposition, et soumis à notre examen. En grec, le mot ΔΙΚ-η, *justice*, forme l'adjectif ΔΙΚ-αιος, *juste*, et le verbe ΔΙΚ-άζειν, *juger* : en latin c'est l'adjectif *ÆQU-us* qui conduit au nom *ÆQU-itas*, et au verbe *ÆQU-are*; d'autres exemples montreraient d'autres combinaisons. Il y a plus; quand d'un nom ou de toute autre espèce de mot on a tiré un adjectif, cet adjectif peut à son tour produire un nom, ce nom engendrer un adjectif, sans que ces successions de formes, intéressantes d'ailleurs à étudier, révèlent jamais un procédé rigoureusement uniforme.

(Note 8.) En dépouillant successivement un mot plus ou moins compliqué des parties accessoires qu'il renferme, on tombe en définitive sur la racine, c'est-à-dire, sur un mot simple. Mais quelquefois cette racine n'existe plus dans la langue dont on s'occupe; quelquefois aussi il ne suffit pas d'arriver à un monosyllabe, il convient de décomposer ultérieurement. Je me demande, pour appliquer ces deux principes, si *talis* est simple. Je puis le penser au premier abord et pourtant il n'en est rien. Dans ce mot *T* est racine; c'est l'article grec, lequel, inconnu des latins sous la forme simple, excepté dans *T:um* devenu adverbe et dans *T:unc* pour *T:um-ce*, se reproduit dans les mots complexes analogues *T-ant:us* et *T-ot:us*. Les parties accessoires *al, ant, ot*, se reproduisent elles-mêmes dans *QU-al:is*, *QU-ant:us*, *QU-ot:us*, où la racine commune est *QU*, équivalent de l'aspiration du relatif ὅς et corps du mot simple *QU:i*.

(Note 9.) Les racines de seconde forme ont cela de remarquable qu'assez souvent l'ordre des lettres s'intervertit; PÉ:ειν et ἘΡ:εσθαι, *dire;* ΠΑ:τήρ et ἈΠ-ού:ς, *père*. Pareillement de τε et de καί, les Latins ont fait *et* et *ac;* d'ὌΝ-ο:μα, ils ont tiré *NO-imen*, et par contraction *nomen*. Ces sortes d'inversions, rares dans les vraies racines, ΛΕΓ:ω, se retrouvent au-delà comme en-deçà, c'est-à-dire, dans les racines de quatre aussi bien que dans celles de deux lettres. σΚΕΠ:σομαι (σκέψομαι) a fait sPEC:iam (du verbe inusité *spec:ere*, racine de *spec-ul:um*, *spec-i:es*, *de-spic:ere*, etc.). ΜΟΡΦ:ή a fait de même FORM:*a*. Cet effet est dû probablement au procédé d'écriture connu sous le nom de *bustrophe* (*imitation des bœufs labourant*), qui consiste à commencer une ligne au-dessous du dernier mot de la précédente. Une telle marche, alternativement dirigée de droite à gauche et de gauche à droite, a pu dans le principe occasionner quelques méprises qui, par leur singularité, ou par leur bonheur, ou bien par l'autorité de certains hommes, se seront facilement introduites dans la langue.

(Note 10.) Certaines racines où il se rencontre trois lettres peuvent et doivent se simplifier; c'est quand les deux consonnes se suivent immédiatement, la voyelle étant après la dernière ou avant la première. Ainsi στα (ἱ-στά:ναι), *mettre debout*, se ramène à la racine de seconde forme τα, la même à l'aspiration près que θε, τι-θέ:ναι, *mettre*; les mots ἄγρ:α, *proie*, et ἀγρ:ός, *champ*, se réduisent l'un et l'autre à la racine plus courte ἀγ, (ἄγ:ειν, *pousser* les animaux à la chasse ou dans l'opération du labourage). Quelquefois, surtout en latin, la lettre à rejeter tient la place d'une aspiration. Dans *sacr:are*, par exemple, où *r* joue d'ailleurs le rôle de partie accessoire comme l'indique *sac-er*, le *s* provient de l'esprit rude que porte ἀγ (ἅγ-ι:ος), racine grecque

de même signification et de même origine. Au reste, rien n'empêche de regarder cette aspiration comme la base d'ἅγ-ιος. C'est une manière toute simple d'exprimer le respect religieux dont furent pénétrés les premiers hommes : alors ἁγ (ἅγ-ιος, *saint*) et *i* (*i-ερός*, *sacré*), également modifiés par l'esprit rude, seront un seul et même mot, non pas extérieurement; mais pour l'idée fondamentale qu'ils expriment, et pour le procédé général qui leur donna naissance. Ajoutons ici que dans l'évaluation du nombre de lettres que contient une racine, une diphthongue ne doit pas compter double : AUG (d'AUG:*ere*) est de la seconde forme, et αὐ (d'ΑΫ́:ειν) est de la première.

(Note 11.) La lettre fondamentale représente avant tout la partie de l'organe vocal qui en produit l'articulation, puis les êtres ou qualités physiques d'une espèce semblable, et en troisième lieu, les substances morales ou intellectuelles d'une nature analogue. Essayons d'expliquer la formation des mots, l'un grec, l'autre latin, qui désignent la langue, γλῶσσ:α et *lingu:a*, ou plutôt γλωσσ et *ling* (en rejetant la terminaison et l'*u* qui, après le *g*, n'est que pour la prononciation, comme après le *q*). Rejetons de plus la syllabe ωσσ à titre d'élément accessoire. γ-λ et *l-in-g* nous présenteront l'articulation *linguale* avec une même lettre accessoire placée, dans *l-in-g* au dernier rang, son lieu naturel, et dans γ-λ au premier, contre l'ordinaire. Ce n'est pas tout : les muettes devant les liquides *l* et *r* se lient fort bien avec elles, c'est la cause d'un effet prosodique très-connu ; il n'en est pas de même des liquides devant les muettes ; aussi voyons-nous les deux consonnes du mot latin unies par l'*i* nasal. Voilà une première destination. — Considérons maintenant les mots πλατύ:ς et *LARG:us*, signifiant l'un et l'autre *large*. En ne gardant que ce qui se présente extérieurement comme racine, nous avons πλατ et *larg*, formes de la quatrième espèce. Pour en voir clairement l'origine, il faut rejeter, d'après ce qui va être dit, quelque lettre parasite : c'est le π initial du mot grec, et le *g* final du mot latin. Nous obtenons ainsi λ-α-τ et *l-a-r*. Ici l'on voit une même consonne fondamentale désignant, la qualité semblable à la forme de la *langue* qui en fournit l'articulation, une consonne extensive différente de part et d'autre, et entr'elles une voyelle qui se trouve la même, mais qui aurait pu ne l'être point sans infirmer nos raisonnemens. On en dira autant de *lat:us* et de *long:us*. Voilà une seconde destination. — Examinons enfin les verbes ΛΕΓ:ειν, *dire* et *lier*, *LEG-ere*, *lire* et *lier*. Débarrassons nous de la terminaison ; alors λ-ε-γ et *l-e-g* nous offriront une même consonne fondamentale représentant une action dont la *langue* est le principal instrument ou une association dont l'effet est d'*étendre* les corps et d'*élargir* les surfaces ; ensuite une lettre extensive qui

est la même mais qui aurait pu différer, puis une lettre euphonique qui cesserait d'être la même si l'on appliquait une partie de ces considérations à *LIG:are*, *lier*. Voilà une troisième et dernière destination. Là cessent les compositions matérielles, pour laisser le champ libre à l'ingénieux artifice des tropes, aussi curieux dans ses applications que fécond dans ses résultats. On voit ce qu'il y aurait à dire si la lettre fondamentale désignait les objets du monde physique, non par leur forme, mais par quelqu'autre de leurs propriétés sensibles, telle que la couleur, le son, le mouvement.

(Note 12.) Dans chacune de ces deux formes on pourrait distinguer deux espèces, celle où la voyelle domine, ἐ, ἀγ; et celle où la consonne l'emporte, τ, θε. Cette dernière est d'autant plus parfaite, eu égard à l'autre, que le nombre des articulations ou consonnes est plus considérable par rapport aux simples sons ou voyelles, et qu'elle offre l'élément essentiel : d'ailleurs pour avoir, dans la série des voyelles, des nuances fortement caractérisées et propres à servir de base à des changemens de signification, il faut éviter de prendre des termes voisins, au lieu que les consonnes ont toutes une physionomie nette, tranchée et diversement expressive. Ce désavantage n'est pas sans compensation ; la voyelle est plus voisine de la nature ou plutôt de l'instinct, mieux appropriée aux affections vives et irréfléchies, supérieure surtout en rapidité et en énergie.

(Note 13.) Dans μικκ-ύλ:ος et σμικρ:ός, *petit*, μικκ et σμικρ ne sont racines qu'en apparence. Pour donner la véritable, μικκ doit perdre sa dernière lettre, σμικρ la première avec la dernière des siennes. Cette racine μικ est la même, à la lettre extensive près, que dans MIN-*or* et MIN-*im:us*, comme, sauf la lettre euphonique, ΜΕΓ-άλ:η a la même que MAG-*n:a*. Ici deux questions peuvent se présenter : 1.°, si vous élargissez ainsi la base de la dérivation, à quelle marque reconnaîtra-t-on l'identité d'origine dans la même langue et dans les divers idiomes ? 2.° Comment deux mots aussi opposés que *petit*, ΜΙΚ-ρ:ός et *grand* ΜΕΓ-α:ς, peuvent-ils avoir en grec la même lettre fondamentale ? — Je réponds d'abord que deux mots doivent être considérés comme ayant la même origine, quand, indépendamment de la même lettre fondamentale, ils ont même nature, même signification, mêmes accidens. Πρῶτος et *prim:us*, par exemple, vont nous révéler une formation et une essence parfaitement semblables. Ce sont deux superlatifs altérés, l'un pour ΠΡ-ότατ:ος, l'autre pour PR-*issim:us*. Si l'on en doute, que l'on cherche des formes correspondantes pour les comparatifs ΠΡ-ότερ:ος et PR-*ior*; on n'en

rencontrera aucune, à moins d'admettre celles-ci. Un même procédé dans les deux langues a conduit des formes régulières, mais inusitées, aux seules expressions en usage ; en effet, dans les parties finales οτατ et *issim*, on n'a retenu d'autre consonne que la dernière, et l'on a eu d'abord οατ et *iim*, puis, par contraction, ωτ et *im*, c'est-à-dire, ΠΡ-ῶτ:ος et PR-*im:us*. Il n'y a d'ailleurs que cette façon d'expliquer la quantité du mot latin. En se rappelant que la signification commune est *premier*, on ne pourra plus douter que ce ne soit le même mot, traité diversement d'après le génie et les habitudes propres de chaque langue. — Relativement à la seconde question, je me borne à remarquer que *sacer* signifie *saint* et *exécrable*, qu'ἅγιος désigne la pureté et l'impureté; que la même racine ὑπ marque la position supérieure dans ὑπέρ, et la position inférieure dans ὑπό; enfin que ce procédé, qu'on a souvent occasion d'observer en matière de grammaire philosophique, est encore plus étendu dans la conversation et dans la littérature où il a reçu les noms techniques d'*ironie* et d'*antiphrase*. La raison de ce fait est que primitivement les sons ne constituaient pas le langage à eux seuls; le geste, la physionomie, l'accent y avaient une grande part, et très-souvent ils décidaient des questions que la voix laissait incertaines. Nous sommes ici peu d'accord avec M. de Bonald, qui d'ailleurs a traité la question de l'origine du langage en homme de génie. Pour résumer son système à l'aide de quelques mots, on peut dire qu'il a établi la série suivante : *Dieu*, *langage*, *homme* : l'Etre suprême donne le langage, et le langage forme l'homme. Nous pensons, avec tout le respect dû à un esprit supérieur, qu'il fallait dire : *Dieu*, *homme*, *langage*. Dieu crée l'homme, être actif et libre, servi par des organes et par une intelligence; l'homme, employant ses nobles facultés, passe du sentiment à l'expression d'instinct et de celle-ci au langage articulé.

(Note 14.) Nous croyons la langue grecque entièrement indépendante des idiomes orientaux. Elle a pu se rencontrer avec eux dans l'invention de quelques formes, dans l'admission de quelques règles, dans l'usage de quelques analogies, mais elle ne leur a point emprunté les mots de sa nomenclature. Elle n'a d'obligation qu'à ses propres ressources; elle n'est redevable qu'à son énergie individuelle. C'est un jet spontané, qui, dès le moment de sa naissance, pousse de profondes racines et donne des fruits abondans. Ses premiers auteurs ont été à chaque pas inspirés par le goût et le génie. De même que la nature produit, à l'aide de la matière et de quelques lois, un immense développement de forces, de ressorts et de masses, de même ils ont su, avec les modifications de la voix orale et l'intermédiaire de quel-

ques principes en petit nombre, élever un des édifices les plus majestueux et les plus extraordinaires que l'esprit puisse concevoir.

(Note 15.) On s'imagine communément que la langue allemande, riche et féconde en mots composés comme la langue grecque, en est tout-à-fait indépendante. Jamais opinion ne fut plus répandue ni plus erronée : cette faculté de composition, cette énergie intime, précieuse propriété, qui lui permet de s'étendre à chaque instant au gré de ses besoins et des progrès des sciences, suffirait seule pour faire soupçonner une communauté d'origine ou même une filiation immédiate. Il nous serait facile d'établir cette vérité, en multipliant les exemples particuliers ; bornons-nous à des faits généraux. Le témoignage des principes est toujours plus irrécusable que les inductions tirées des observations individuelles. Citons cependant l'article, qui est le même de part et d'autre (τ, *d*) : cette ressemblance dans la forme qui s'emploie le plus fréquemment est très-frappante, surtout quand on se souvient que l'article de nos langues méridionales, tiré du latin *ille*, marque des rapports étroits d'union et de parenté. Mais, ce qui est plus significatif, le système de formation des mots complexes, c'est-à-dire, de la partie la plus importante et la plus étendue de toute nomenclature, ne diffère en rien dans les deux langues que nous comparons. Il y a plus : ce sont les mêmes initiales, ab, ἀπό ; an, ἀνά ; auf, ob, ἐπί ; aus, ausser, ἐξ, *extra* ; emp, ἀμφί ; ent, ἀντί, etc. Quant aux finales, plusieurs viennent du grec, soit directement, soit par l'intermédiaire du latin. Voici les plus communes : er, OR, *acteur ;* er, TEP, *comparatif ;* heit, ITAT, *nom de qualité ;* isch, ig, ικ, *adjectif de qualité ;* st, ΣΤ, *superlatif ;* ung, ION, *action.* Si maintenant on observe que l'allemand est celui des idiomes septentrionaux qui a conservé le plus fidèlement les traits et la physionomie de cette ancienne langue teutonne, mère de l'anglais, du hollandais et du suédois, on aura une idée de l'influence que la langue grecque a jadis exercée, de la haute importance qui la distingue, et de son immense utilité. Nulle part elle n'est cultivée avec plus de succès que dans les pays du nord ; l'Allemagne surtout et l'Angleterre, introduites dans cette carrière par nos savans du 16.e siècle, la parcouraient avec une égale ardeur, quand la France la voyait avec une funeste indifférence se fermer devant le siècle qui vient de s'écouler. Heureusement ce coupable dédain a fait place à un juste sentiment des convenances et des nécessités littéraires. La langue qui semble nous avoir apporté, par déférence pour une certaine fraternité de goût et par aversion pour la barbarie musulmane, ses mots, ses tours, ses constructions, sa clarté, son élégance et son génie, cette langue que parlaient ou plutôt que chantèrent

Homère, Sophocle et Platon, ne doit nulle part trouver plus d'admiration sentie, ni plus de véritable enthousiasme que dans un pays opulent et fortuné lui-même, puisqu'il eut sous Louis XIV ses Racine, ses Molière et ses Bossuet, et qu'il peut, sous les héritiers d'une puissance qui protège et qui vivifie, présenter de nos jours MM. de Lamartine, Delavigne et de Châteaubriand, aux amis de sa gloire, comme aux ennemis de ses succès.

(Note 16.) On cite d'autres initiales grecques ἀρι, βου, ἐρι, etc., mais ce sont de véritables racines qui rendent le mot composé et non complexe. La série des initiales latines, est, en les rangeant par ordre alphabétique :

Ab (*a*, par retranchement; *abs* par augmentation),

Ad,

Amb (*amb*-E:*unt-is*; *am*-PUT:*are* pour *amb*-PUT:*are*; *an*-QUIR:*ere* pour *amb*-QUÆR:*ere*),

Ante,

Bene (quoiqu'on puisse regarder comme composés les mots qui commencent par *benè* ou par *malè*),

Circum (véritable accusatif de *circus*, employé comme préposition par l'ellipse d'une autre préposition),

Contra (tiré de *cum*, ainsi qu'*extra*, d'*ex*; *inter* ou *intra* ou *intro*, d'*in*; *præter*, de *præ*; *propter*, de *pro*; *retro*, de *re*; *subter*, de *sub*; *ultra*, d'une préposition simple tombée en désuétude, tous ces dissyllabes étant des adjectifs dont l'existence est mise hors de doute par les comparatifs réguliers EX-*ter-ior*, IN-*ter-ior*, et par les superlatifs irréguliers EX-*tr-em:us*, IN-*t-im:us*, etc.),

Cum,

De,

Di (tiré de διά par le retranchement de la dernière lettre, comme *ab* d'ἀπό, *an* d'ἀνά; tandis que *de* s'en tire d'abord par une métathèse δα, puis par la substitution d'une voyelle longue à une diphthongue qui avait la même prononciation),

Ex (*effer:us*, pour *ec*-FER:*us*, semble indiquer l'existence d'une forme qui se serait abrégée pour donner *e*, et allongée pour produire *ex*, equivalent d'*ecs*; c'est ainsi qu'*ab* fait *a* d'une part et *abs* de l'autre),

Extra,

In,

Inter ou *intra* ou *intro*,

Male,

Ne ou *nec* (*nec*, équivalent de *neque*, s'en tire, quoique plus simple en apparence. Dans *neque* (*et ne*), la rapidité de la prononciation fait supprimer quelquefois la dernière lettre, c'est-

à-dire, la dernière syllabe. L'*u* devenant inutile se retranche lui-même et détermine un changement de consonnes, dont l'effet est la substitution de *nec* à *neque*),

Ob, quelquefois *obs*,
Per,
Por,
Post (véritable adjectif ou participe pour *posito*),
Præ,
Præter,
Pro,
Propter,
Re,
Retro,
Satis,
Se (*se-ducere*),
Sub,
Subter,
Super,
Trans,
Ultra.

On peut envisager comme initiales les mots *bi*, *tri*, *quadri*, etc. (*bi-PART-itus*, *tri-PART-itus*, etc.) de même qu'en grec δίς, τρίς, τετρα, etc. (δισσύλλαβος, τετρασύλλαβος).

(Note 17.) Une cinquième colonne serait nécessaire; nous avions songé à l'ajouter et nous l'aurions présentée en effet si le tableau avait pu être renvoyé aux notes. Mais son importance ne permettant pas de l'ôter du texte, et les nouveaux détails étant trop étendus pour y figurer, nous avons renoncé à notre premier dessein. Bornons-nous ici à indiquer la marche que nous voulions suivre. A l'aide de circonlocutions assez étendues pour indiquer nettement toutes les nuances et tellement préparées qu'elles pussent recevoir, au lieu d'un trait mis en sa place, le mot même auquel s'ajoute la finale, c'est-à-dire, ici un nom, là un verbe, ailleurs un adjectif, on aurait donné la signification exacte de chacune de ces parties accessoires dont l'invention est si heureuse et les usages si multipliés. Un travail tout semblable aurait dû se faire pour les initiales. Chose assez remarquable; dans les formules explicatives, on se serait vu conduit à changer l'ordre des parties accessoires, les *initiales* s'interprétant par un mot ou une série de mots placés *à la suite* et les *finales* par un mot ou une série de mots mis *en tête* de l'expression modifiée. Ainsi ἀνά-BA-σις, *ascension* ou *retour*, équivaut à *action de* (σι) *aller* (βα) *en haut ou en arrière* (ἀνά). L'explication, facile ici, se complique très-souvent au point d'exiger une lon-

gue phrase de détails soit grammaticaux soit logiques. Au reste ce travail est extrêmement délicat : il faut, par de nombreux rapprochemens que la rareté des formes rend quelquefois impossibles, par la recherche exacte des significations primitives, par l'appréciation minutieuse de ce que les premières expressions reçoivent de leurs nouveaux appendices, par l'étude des besoins de la langue et du peuple, par la considération de ce qui a été exécuté et de ce qui reste à faire, par la détermination des valeurs successives, des sens figurés, des dégradations insensibles, des additions mentales, toutes opérations lentes et difficiles, pénétrer pour ainsi dire au cœur des expressions et de là, distribuant à chaque élément son rôle et ses moyens d'action, reconnaître et quelquefois deviner la part de chacun d'eux à ce concert qui porte à l'esprit une impression simple en apparence, mais toujours multiple en réalité.

Nous ne nous sommes pas servis du mot *désinences* pour désigner les élémens dont le tableau du texte et celui qui terminera cette note présentent la suite, d'abord afin d'avoir dans le langage une symétrie utile, si elle n'est pas nécessaire (*complexe initial, complexe final; initiale, finale*), ensuite parce que l'académie donne ce mot comme synonyme de *terminaison*. Or il faut bien se garder de confondre la *finale* avec la *terminaison*. Voici quelques unes des différences qui les distinguent : la *finale* suit la racine, la *terminaison* suit la finale; — dans un verbe et dans un nom, la *finale* reste ordinairement la même pour toutes les formes; la *terminaison* change au contraire un très-grand nombre de fois; — un verbe et un mot déclinable peuvent n'avoir aucune *finale;* ils ont nécessairement une *terminaison;* — la *finale*, quelquefois nulle, est souvent double, triple etc.; la terminaison ordinairement unique, est double au participe, mais n'est jamais triple etc.; — parmi des acceptions multipliées et d'espèces différentes, la *finale* n'en admet qu'une et ne rend qu'une nuance d'idée; au contraire la valeur d'une *terminaison*, qui est limitée aux modifications de *déclinaison*, *genre*, *nombre*, *cas*, *voix*, *mode*, *temps*, *personne*, en représente toujours à elle seule une quantité plus ou moins considérable.

Voici le tableau des finales latines que l'on rencontre le plus fréquemment. Si elles n'appartiennent pas toutes à un très-grand nombre de mots, elles sont du moins toutes attachées à des mots d'un usage extrêmement étendu. La note 45 donnera l'explication des chiffres et abréviations mis à la suite des noms qui occupent les 1.re et 3.e colonnes.

Verbe 3,	—	nom 2, n,	FAC-*t:um.*
Verbe 3,	—	nom 4, m,	FRUC-*t:us.*

Verbe 3 ,	—	v. 1 , qq. 3.	DIC-*t:are*, VI *s:ere.*
Verbe 1 ,	ac	adj. 3.	FER-*ac:s* (*ferax*).
Nom ,	ace	adj. 1 ,	OL-*er-ace:us.*
Nom ,	al	adj. 3 ,	VOC-*al:is.*
Nom ,	an	adj. 1 ,	MONT-*an:us*
Nom ,	ane	adj. 1 ,	PED-*ane:us.*
Nom ,	ar	adj. 3 ,	SING-*ul-ar:is.*
Nom ,	ari	adj. 1 ,	AQU-*ari:us.*
Nom ,	e	adj. 1 ,	FERR-*e:us.*
Verbe 1 ,	ebr	nom 1 ,	LAT-*ebr:æ.*
Verbe 1 ,	end (a , ie)	adj. 1 , part.	PET-*end:us*, AM-*and:us*, CAP-*iend:us.*
Nom ,	ens	adj. 3 ,	CAST-*r-ens:is.*
Verbe 1 ,	ent (a , ie)	ad. 2, p^{t} par.	*Prud* (*pro*:VID)-*ent:is ; ar (ad)* - ROG-*ant:is* , etc.
Verbe 1 ,	ess	verbe 3 ,	FAC-*ess:ere.*
Nom ,	estr	adj. 3 ,	CAMP-*estr:is.*
Nom ,	et	nom 2 , n ,	VIN-*et:um.*
Adj.	i	nom 1 ,	*Pro*-VID-*ent-i:a.*
V. 1 , qq. 3.	ibil (a , e)	adj. 3 ,	CRE-D-*ibil:is.*
Verbe 1 ,	ibul (a)	nom 2 , n ,	MAND-*ibul:um* , P-*abul:um* , de P-*asc:ere* , primitivement P:*are* , comme le prouve P-*av:i*).
Verbe 1 ,	ibund (a)	ad. 1 ,	PUD-*ibund:us.*
—	ic *ou* iqu	adj. 1 ,	AM-*ic:us* (Nous n'avons rien mis à la premiere colonne , parce que c'est quelquefois un verbe , comme dans AM-*ic:us* ; quelquefois un nom , comme dans *publ-ic:us* , pour *po*-PUL-*ic:us* ; quelquefois un adjectif , comme dans UN-*ic:us* ; quelquefois même un de ces mots que les grammairiens latins désignent sous le nom de particule , ANT-*iqu:us.* Dans ce dernier mot , aussi bien que dans AMB-*ul:are* et PR-*im:us* , on voit une initiale employée en qualité de racine. Une autre singularité , c'est que la seconde syllabe , qui est brève à l'imitation du grec dans *publicus* et dans *unicus* , est longue dans *amicus* et dans *antiquus*).
Verbe 1 ,	icul (a)	Nom 2 , n ,	CUB-*icul:um*, COEN-*acul:um.*
Verbe 1 ,	icund (a,e)	Adj. 1 ,	RUB-*icund:us.*
Verbe 1 ,	id	Adj. 1 ,	CAND-*id:us.*
Nom ,	ig	Verbe 1 ,	NAV-*ig:are.*
Verbe 1 ,	igin (a)	nom 3 , f ,	OR-*igin:is*, VOR-*ago.*
Nom ,	il	n. 3 , p.^{t} adj.	OV-*il:e* , HOST-*il:is.*
V. 3, qq. 1 ,	il	adj. 3 ,	DUC-*t-il:is* , FAC-*il:is.*

Verbe 3,	ill	verbe 1,	CAN-*t-ill:are.*
Verbe 1,	iment (a)	nom 2, n,	MON-*iment:um* (plus souvent MON-*ument:um*).
Nom,	imoni	nom 2, n,	MA-*tr-imoni:um.*
Verbe 1,	in	nom 1,	RU-*in:a.*
Adj.,	inqu	adj. 1.	LONG-*inqu:us.*
V. 3, qq. 1,	ion	nom 3, f,	OP-*in-at-ion:is*, OP-*in-ion:is.*
Adj.,	ior	adj. 3,	PUR-*ior.*
Adj.,	issim	adj. 1,	PUR-*issim:us.*
V. 3, qq. 1,	it	verbe 1,	DIC-*t-it:are*, VOL-*it:are.*
Verbe 1,	it (a, e)	adj. 1, part.	PET-*it:us*, AM-*at:us*, FL-*et:us.*
Adj.	itat (e)	nom 3, f,	VER-*itat:is*, PI-*etat:is.*
V. 3, qq. ad.	iti	adj. 1,	FIC-*t-iti:us*, PROP-*iti:us*
Adj.,	iti	n. 1, qq. 5	MOLL-*iti:a*, MOLL-*iti:es*

(Si l'on fait attention à l'ordre suivi jusqu'à présent, on verra que la seconde colonne présentant dans ce cas et dans le précédent les mêmes lettres, la raison de priorité devrait se tirer de la troisième colonne où nous mettons, sous une finale semblable, le nom avant l'adjectif et l'adjectif avant le verbe. Si nous adoptons ici une autre disposition, c'est que nous regardons les noms en *iti* comme des adjectifs pris substantivement, de même que c'est l'adjectif inusité δικαιόσυνος qui a fourni en grec le nom δικαιοσύνη, *justice :* au contraire, dans γηθόσυνος, *joyeux*, c'est l'adjectif qui subsiste, et c'est le nom γηθοσύνη *qui est tombé en désuétude*),

Nom,	itim	adj. 1,	FIN-*itim:us.*
Adj.,	itudin	nom 3, f,	LONG-*itudin:is.*
Adj. (n. adj^{e})	itut	nom 3, f,	JUV-*en-tut:is* (pour JUV-*en-itut:is*).
Verbe 3.	iv	adj. 1,	VO-*t-iv:us.*
Verbe 1,	iv (a, e)	verbe, 2e f,	PET-*iv:i*, AM-*av:i*, AUD-*iv:i.*
Nom,	n, qq. in	adj. 1,	MA-*ter-n:us*, FER-*in:us.*
Adj.,	oc	adj. 3,	FER-*oc:s* (*ferox*).
Verbe 1,	or	nom 3, m,	TREM-*or.*
Verbe 3,	or	nom 3, m,	AC (pour AG)-*t-or.*
Verbe 1,	or	adj. 1,	CAN-*or:us.*
Nom,	os	adj. 1,	FA-*m-os:us.*
Verbe 3.	ric	nom 3, f,	VEN-*at-ric:s* (*venatrix*)
Verbe 1,	s	verbe, 2^{e} f,	DIC-*s:i* (*dixi*).

V.e 1, inus.	sc	verbe, 1re f,	PA-*sc:ere.*
Verbe 1,	t	verbe, 3e f,	DIC-*t:um.*
Mot inus.	ter, tr	nom 3,	PA-*ter*, MA-*tr:is.*
Verbe 1,	u	adj. 1,	*Con*-TIN-*u:us.*
Verbe 1,	uc	adj. 1,	CAD-*uc:us.*
N., adj., V.	ul, ol,	adj., qq. n.	FIL-*i-ol:us*, PARV-*ul:us*, PEND-*ul:us* (souvent on emploie dans ce sens, c'est-à-dire, pour marquer le diminutif, la finale *icul* ou *ecul*, ainsi MONT-*icul:us*, PLEB-*ecul:a*).
N. qq. adj.	ulent	adj. 1,	PULV-*er*-*ulent:us*, TRUC-*ulent:us.*
Verbe 3.	ur	nom 1,	N-*at*-*ur:a.*
Verbe 3.	ur	verbe 4,	E-*s*-*ur:ire.*

(Note 18.) Voici quelques unes des nombreuses finales que nous n'avons pas cru devoir insérer dans le tableau. Nous rapportons les premières aux racines ἀγ, ἀγκ et ἀκ; nous prenons les dernières au hasard :

αλλ, dans ΑΓ-ἀλλ:ω;
απ, dans ΑΓ-ἀπ:η;
αυ, dans ΑΓ-αυ:ός;
ειρ, dans ΑΓ-εἰρ:ω;
ελ, dans ΑΓ ἑλ:η;
ϑ, dans ΑΓ-α-ϑ:ός;

αλ, dans ΑΓΚ-ἀλ:αι;
οιν, dans ΑΓΚ-οἰν:η;
υρ, dans ΑΓΚ-υρ:α;

αυϑ, dans ΑΚ-αυϑ:α;
ον, dans ΑΚ-ὀν:η;
οντ, dans ΑΚ-οντ:ος, d'ἄκων;
ου, dans ΑΚ-ού:ω;

ηϑ, dans ΒΟ-ηϑ:ός;
κ, dans ΘΗ-κ:η;
σ, dans ΔΟΚ-σ:α (δόξα);
ωρ, dans ΤΙ-μ-ωρ:ός.

(Note 19.) Entre les mots complexes de *rare* et ceux de *fréquente* formation est la limite qui sépare dans la science étymologique la partie certaine et incontestable de celle qui n'est que plausible et plus ou moins vraisemblable. D'un côté le pyrrhonisme le plus audacieux ne peut presque rien attaquer; de l'autre règne le calcul des probabilités, appliqué par les modernes à

tant de branches de l'arbre scientifique. On pourrait ici dresser un tarif de valeurs et y rapporter une multitude d'explications, que l'on donne comme également solides, mais qui très-souvent sont reçues comme également faibles et conjecturales. La racine dans un mot simple et la finale dans un mot complexe de rare formation, peuvent être interprétées avec esprit, avec bonheur, même avec vérité, mais rarement de manière à lever tous les scrupules. Les mots complexes de fréquente formation, quant à la réalité de leur finale, les mots composés, quant à leur constitution, sont généralement à l'abri de toute difficulté : à quoi tient cette différence? D'abord à la nature même des choses, ici fixe, là variable; ici manifestée par une multitude de faits semblables, là voilée par un complet isolement ou par de fugitives apparitions : ensuite, et principalement, aux préjugés dont on se laisse préoccuper. Ceux-ci voient partout le celte; comme si, sans parler de tant de difficultés, on se tirait d'embarras en reculant, lorsqu'il faut franchir un abîme; les autres ne jurent que par les langues orientales, affirmant sans le vouloir que le simple se rapporte au composé comme à sa cause, l'abondance à la pauvreté comme à son principe. Tel ne saurait être le lien de deux civilisations entièrement distinctes et quelquefois opposées. *Ratio ista*, dit Scheid, *nominum græcorum origines ex oriente repetendi, nostro quidem judicio, inimica est linguæ græcæ* (Etymologicum linguæ græcæ, au mot κόφινος). Quant aux deux opinions qui voient partout, l'une l'instinct et des onomatopées, l'autre le calcul et des règles fixes, nous les croyons fausses quand elles deviennent exclusives, mais fondées en raison quand elles consentent à associer leurs moyens pour partager la gloire de l'ouvrage. Cette union n'est autre chose que le système dont nous avons posé la base. Nous aurions pu, si nous avions préféré l'uniformité de résultats à la justesse de vues, dire que dans une racine les dernières lettres jouent le rôle de partie finale, et tomber ainsi de la racine sur la lettre fondamentale, comme du final quadruple nous arrivons au final triple et de celui-ci au final double. Mais des changemens difficiles à motiver, et des formes presqu'impossibles à légitimer, nous ont fait rejeter cette opinion, comme plus spécieuse que solide. Que l'on ne nous reproche pas de ne point tout expliquer, ici et ailleurs, d'une manière semblable. Quand une conception ne produit pas instantanément son fruit, quand surtout dans un ouvrage délicat l'homme est l'artisan, on ne doit pas demander de motif *nécessaire*, il faut se contenter d'une raison *suffisante*.

(Note 20.) En passant d'une langue dans une autre, les finales s'altèrent et prennent des traits particuliers : ιξ, par exemple,

devient en latin *ic* ou *iqu* ; en allemand , *isch* ou *ig* ou *ik* ; en anglais, *ic* ordinairement suivi de la nouvelle accessoire *al*; en italien *esc* , etc. (de là le néologisme fort en vogue, pittoresque, *pittor-esc:o ;* la langue italienne poussant si loin les besoins de l'oreille et le raffinement de l'euphonie , que *clarus* , *Alexander* , *pictor*, trop durs à son gré , se changent pour elle en *chiaro* , *Alessandro* , *pittore*) : οτητ , finale *de qualité*, d'un adjectif à un nom , devient pareillement *itat* pour le latin , *CIV-itat:is* (de *civitas*) ; *ité* pour le français , *cité* (au lieu de *civ-ité*); *ità* pour l'italien, *città* (au lieu de *civ-ità*) ; *idad* pour l'espagnol , *ciudad* (au lieu de *civ-idad*) ; *ity* pour l'anglais , *city* (au lieu de *civ-ity*); *heit* pour l'allemand... , peut-être même *Stadt* , très-voisin de la forme régulière et d'ailleurs de même signification , a-t-il la même origine : *city* et *cité* n'ont conservé que la première lettre de la racine , *ciudad* a perdu la première de la finale ; cette double altération se rencontrerait ici avec le changement de *c* en *s* , devenu nécessaire pour le maintien de la prononciation douce, probablement postérieure à l'ancienne langue latine , mais antérieure au temps où nos idiomes modernes se sont formés. Quant au *d*, on sait le goût des allemands pour les consonnes redoublées : de *FER:o* ils tirent *Pferd*, *cheval* ; de *TOL-l:ere*, *duld:en*; de *PLANT:a*, *Pflanz:e*. Quoiqu'il en soit de cette opinion , que l'on peut considérer au moins comme fort spécieuse , ces altérations , espèces de dégradations successives , sont curieuses à découvrir , importantes à expliquer et d'un haut intérêt pour la connaissance de la parenté des langues.

(Note 21.) Une fois qu'on se sera familiarisé avec le tableau des finales et avec les décompositions dont il donne la clé , on ne dira plus : « *Arsenic* , un des poisons les plus violens, ἀρσενικόν , « d'ἄῤῥην ou ἄρσην , *mâle* ou *homme* , et de νικάω, *vaincre*, *tuer* , » faisant allusion à sa qualité vénéneuse. » Cette interprétation, donnée par M. Morin , est inexacte. Dans le mot ἀρσεν-ικ:όν , ικ est la dernière partie finale de l'adjectif complexe , et non composé , ἀρσεν-ικ:ός , *mâle* (φάρμακον ἀρσενικόν , *poison extrémement énergique*). — Nous trouvons dans le même ouvrage , même page: « *artère* , ἀρτηρία , d'ἀήρ , *air* , dit-on, et de τηρεῖν , *conserver* , » parce que quelques anciens ont pensé que les artères n'étaient » remplies que d'air , de même que la *trachée-artère* , qui con- » duit l'air dans le poumon. » On voit que l'auteur, dont le dictionnaire , malgré plus d'une erreur , est précieux pour la jeunesse livrée à l'étude des sciences , n'ose prendre sur lui la responsabilité de l'opinion qu'il énonce. En effet ἀρτηρία (φλὲψ ἀρτηρία) est un adjectif de même racine que le mot précédent (et cette racine est ἄρ:ειν , *adapter* ; ἄῤ-ῥην ou ἄρ-σην , *enfant* mieux

composé, plus parfait). Les parties accessoires d'ἀρτηρί:α, sont :

Τηρ, première finale, d'un verbe à un nom (masculin, 3e déclinaison),

I, deuxième finale, d'un nom à un adjectif (1re classe).

Ces deux finales s'associent de même en latin, témoin *lus* (pour *LUD-s*)-*or-i:us*. Souvent les adjectifs en τηρι s'emploient substantivement au neutre pour désigner l'endroit : κοι (de κεῖ:σθαι)-μ-η-τήρ-ι:ον, *cimetière*, *lieu de repos*.

M. Lemare explique ainsi le mot *panorama* : *pan*, tout ; *or*, voir ; *ama*, ensemble. Ce mot, composé double et non pas triple, n'a rien de commun avec ἅμα (*hama*, en caractères français ; il fallait de même écrire *hor*). Voici l'origine et la formation successive de la seconde partie *horama*. A la racine ὁρ (d'ὅρ:ος, *borne*), ajoutez :

α, première finale d'un nom à un verbe,

vous avez ὁρ-ά:ειν, *voir* (apercevoir les limites d'un objet, le discerner) ; *à* ὁρ-α ajoutez :

ματ, seconde finale, d'un verbe à un nom (3e déclinaison), et vous obtenez ὅρ-α-ματ:ς et, par euphonie, ὅραμα. Joignez-y une première partie παν, *tout*, et vous tombez sur le mot composé *panorama*, inconnu de l'antiquité grecque, et formé récemment pour désigner une merveille des arts, mais mal francisé. Il aurait fallu dire, ou régulièrement *panoramate*, comme aromate d'ἄρωμα, ou *panorame* comme arome, ce qui serait plus conforme à l'analogie généralement suivie.

(Note 22.) Quelquefois les finales οτερ et οτατ, affectées aux comparatifs et superlatifs, l'une et l'autre de deux temps prosodiques, en prennent un autre en alongeant leur première syllabe, ωτερ, ωτατ, ce qui arrive en géneral après une brève (ἁγι-ώτερ:ος, αγι-ώτατ:ος, *plus saint*, *très-saint*). D'autres fois elles perdent un temps et se dépouillent de leur première lettre, modifiant d'ailleurs ou retenant leur valeur habituelle, τερ, τατ. Ainsi ἡμέ-τερ:ος, *nos-ter* ; ἑκά-τερ:ος, formé vraisemblablement d'εἷς καὶ ἕτερος. Ce mot a donné lieu à une analogie remarquable par son résultat. Dans la vue de porter la comparaison sur plus de deux objets, on a remplacé τερ, finale de comparatif, par une des deux finales de superlatif. L'euphonie semble avoir fait rejeter τατ, l'on a choisi ιστ ou plutôt στ, et il est venu ἕκα-στ:ος, *chaque*. Le latin *ceter:i* offre une fusion toute semblable de deux des trois mêmes élémens, καὶ ἕτεροι. On voit pourquoi la première syllabe est longue. D'ailleurs il ne faut pas écrire *cæteri*, puisque la contraction ne donne pas καίτεροι, mais κάτεροι qu'on a repoussé ou κήτεροι qui a été adopté : *et cetera* présente donc un pléonasme vicieux en soi, mais autorisé par l'usage.

(Note 23.) Si nous donnons ce mot, c'est moins comme exemple de ce qui se pratique, que comme modèle de ce qui peut se faire : il en est de même, à bien plus forte raison, de l'immense expression employée par Aristophane à la fin de sa comédie des harangueuses. Le chœur, dit M. Lécluse, s'écrie avec allégresse : accourez, vous allez trouver sur la table *ample potage, saucisses parfaites, huîtres d'élite, lamproies exquises, cervelles farcies aux épices, tartines de miel au benjoin, grives, merles, pigeons ramiers, têtes de poules grillées, salmis d'étourneaux et de perdrix au coulis de foie de lièvre.* Voilà ce que dit une seule et même expression. Pour en rendre la lecture plus supportable et la décomposition plus facile, nous la partageons en mots élémentaires, dont chacun occupe une ligne. On y joindra, si l'on veut, l'analyse grammaticale correspondante, sur le modèle des deux premiers, conformément aux principes qui seront établis plus loin. On verra sans peine le rôle que joue la lettre euphonique, la fréquence de la véritable, la rareté et quelques espèces de celles d'exception. Enfin on remarquera qu'au participe la terminaison de verbe se conserve sans retranchement, ni altération.

ΛΟΠ-άδ-ο- λοπάς, λοπάδος, féminin aigu, *plat.* Quelques éditions portent λεπ-αδ-ο, *huîtres.*

ΤΕΜ-αχ:ο- τέμαχος, τεμάχεος, *salaison.* Dans ces sortes de mots on fait assez souvent abstraction de la finale ε? Pareillement de la finale ιτ, avec le nom πόλις (corps ΠΟΛ-ε), on tire ΠΟΛ-ίτης, *citoyen.* Une suppression plus frappante est celle de la syllabe ατ dans le verbe ΘΑΥ-μ-άζ:ειν *admirer*, fait de la finale αζ ajoutée au mot complexe ΘΑῩ-μα (corps ΘΑΥ-ματ).

ΣΕΛ-αχ-ο-
ΓΑΛ-ε-ο-
ΚΡΑΝ-ι-ο-
ΛΕΙΠ-σ-αν-ο-
ΔΡΙΜ-
υπο-ΤΡΙΜ-ματ-ο-
ΣΙΑΦ-ι-ο-
ΠΑΡ-α-ο-
ΜΕΛ-ιτ-ο-
κατα-κε-ΧΥ:μεν-ο-
ΚΙΧΛ-
επι-ΚΟΣΣ-υφ-ο-
ΦΑΤΤ-ο-
ΠΕΡ-ισ-τερ-
α-ΛΕΚ-τρ-υ-ον-α-
ΠΤΕΚ-ε-
ΦΑΛΛ-ι-ο

ΚΙΓΚΛ-ο-
ΠΕΛ-ει-ο-
ΛΑΓ-ω-ο-
ΣΙΡ-αι-ο-
ΒΑΦ-η-
ΤΡΑΓ-αν-ο-
ΠΤΕΡ-ύγ:ων.

(Note 24.) Il y aurait encore, indépendamment de ce qui a été dit ou indiqué, un double travail à exécuter sur les finales : il faudrait d'abord rapprocher le tableau latin du tableau grec, pour fixer les points communs, les différences essentielles et la raison des ressemblances comme des diversités. Il faudrait ensuite faire sur chaque finale des opérations analogues à ce qui peut et doit se pratiquer pour rechercher et découvrir l'origine des racines. Dans l'impossibilité de tenter ici cette entreprise, bornons-nous à donner un exemple. 1° Les finales latines *itat* et *itut* (dans *VER-itat:s* et par euphonie *VER-ita:s*, *SERV-itut:s* et par euphonie *SERV-itu:s*) ne sont autre chose que la finale grecque οτητ (dans κακ-ότητ:ς et par euphonie κάκ-ότη:ς) ; en effet les syllabes en même nombre et de même composition présentent, de part et d'autre, mêmes accidens, mêmes associations, même quantité. 2° Rendons raison d'οτητ, ou plutôt, puisque la première lettre est euphonique, de la syllabe unique τητ ; nous aurons par là même expliqué les deux finales latines : τητ marque la qualité ; or la qualité, qui n'a point d'existence propre et individuelle, est tellement inhérente à la substance, que détruire celle-ci c'est anéantir celle-là. Quelle articulation, mieux que celle des *dents*, pouvait exprimer cette fixité, cette intime agrégation ? pour la peindre plus fidèlement, on a choisi la dentale forte, on l'a doublée même et l'on a uni les deux caractères par une voyelle longue, tous expédiens qui se soutiennent mutuellement et qui concourent avec la plus grande efficacité à assurer l'effet général.

(Note 25.) Outre cette particularité déjà très-remarquable, ces deux mots en présentent une autre assez rare, celle de la suppression de la racine : ἀπ-ουσ-ί:α, complexe *initial et final double*, est pour ἀπ-Ε-ουσ-ί:α, et *abs-ent-i:a*, mot de même nature, pour *abs-E-ent-i:a*. Il en faut dire autant d'*ex-it-i:um* et d'*amb-it-io*, mais non de *per-I-cul:um* : ici la longueur de la seconde syllabe a incontestablement pour cause la contraction de la racine avec la première lettre de la finale *icul*, qui est de deux brèves.

(Note 26.) Des considérations d'un ordre supérieur et d'un

intérêt plus général pourraient être présentées ici pour appuyer le système de décomposition que nous avons adopté et que nous regardons comme la fidèle expression de l'essence des choses. En voici trois que nous recommandons à l'attention du lecteur :

1° Appliquons d'abord les principes exposés ci-dessus à une connaissance qui, familière aux anciens, mais négligée au moyen âge et même dans les premiers tems de la renaissance des lettres, n'a fixé sérieusement l'attention publique que vers la fin du dernier siècle et dans le commencement de celui-ci. L'art de recueillir la parole oratoire aussi rapidement qu'elle est débitée, a vu naître beaucoup de méthodes; toutes ont été essayées, la plupart rejetées avec dédain, et la tachygraphie est devenue pour nombre de personnes une sorte de pierre philosophale. On doit croire toutefois qu'il est possible, non-seulement de suivre la plume à la main un discours prononcé, mais peut-être d'en devancer la vîtesse et d'égaler le mouvement de la conversation. Si la plupart des essais ont échoué, malgré les incroyables efforts tentés par les Anglais, c'est que jamais l'édifice n'a reposé sur une base philosophique. Hasardons une construction plus solide : des signes simples et en petit nombre ont été choisis, et l'on opère sur le verbe *falloir*. La racine, qui a quatre lettres ici comme en latin (*fall*), et cinq en grec (σφαλλ), est ramenée à trois, d'après ce qui a été dit. Les consonnes *f* et *l* forment en se réunissant une figure semblable au V majuscule, la voyelle intermédiaire est représentée par une petite boucle placée à la jonction des deux lignes. Cette boucle se modifiera pour donner successivement *faillir*, *falsifier*, *fausser*. En tête de la première consonne comme à l'extrémité de la seconde, se placeront d'autres boucles, complètes ou à moitié formées, grandes ou petites, simples ou doubles, hautes ou basses, dirigées à droite ou tournées à gauche. Ces signes plus multipliés qu'on ne peut l'exprimer ici, si on les considère un à un, et à plus forte raison deux à deux, et trois à trois, marqueront d'une part les parties accessoires initiales, de l'autre les finales. *In-faillible-ment*, par exemple, sera le V avec une boucle initiale à droite du premier trait oblique, une autre au milieu de l'ensemble, une dernière à l'extrémité supérieure et de droite du second trait. Voilà le procédé général. Mais une racine, comme *AG:ere*, n'a-t-elle point la consonne initiale? On la suppléera par le signe de la lettre *S* (comme les Romains avaient fait d'ὑπέρ, *super;* d'ἐ, *se;* et même d'*si*, avec esprit doux, la conjonction *si*). Une racine, comme *DE:us*, manque-t-elle de la consonne finale? On la suppléera d'une manière analogue. Enfin une racine, comme E:o, manque-t-elle de l'une et de l'autre? On les lui prêtera toutes les deux. Tel est le premier principe : voici le second qui ne le lui cède pas en importance.

Toute combinaison de plus de deux consonnes (*polynome*) est pour un nom propre ; au besoin, on double l'une des deux qui se présentent, ou l'on triple la seule qui se rencontre. Les combinaisons de deux consonnes (*binomes*) sont affectées aux mots, simples ou complexes, de la langue usuelle. Les *monomes* sont pour ces mots invariables ou ces formules qui reviennent souvent, et qu'il importe de peindre le plus brièvement possible. Leur différence de nature et d'expression, relativement aux binomes, autorise, invite même à donner une valeur particulière aux signes employés plus haut pour les initiales et les finales. D'ailleurs les monomes se multiplient en changeant de position et de proportion ; ils se modifient, haut et bas, pour embrasser jusqu'à neuf mots à la fois ; par exemple, *que celui qui n'y en aurait jamais eu*. Ici les signes ont dû être arbitraires ; l'essentiel était de restreindre dans des limites très-resserrées tout ce qui est de convention et de choisir des principes féconds. Mais pour les binomes, qui forment la véritable langue, les signes ont été adaptés aux lettres, ou plutôt aux articulations, d'après des rapports de configuration. Les mots composés, par une fiction nécessaire, perdent, à l'exception de leur racine principale, toutes les autres qui, considérées comme des accessoires initiales ou finales, sont traitées comme telles. Là d'ailleurs, aussi bien que dans tous les binomes, l'article singulier ou pluriel, accompagné des prépositions *de*, *à*, *dans*, *en*, se lie à la partie finale et modifie la deuxième consonne ; il le fallait, pour rendre le procédé expéditif au plus haut degré et pour reproduire le savant mécanisme des terminaisons, mécanisme adopté par les latins, mais abandonné par les modernes, au détriment de la concision. Le vague qui pourrait rester dans l'expression tachygraphique d'un mot français est levé à l'aide d'un vocabulaire dressé par famille, donnant toutes les formes dans un ordre rigoureux et d'après les conventions les plus simples.

Des détails plus étendus ne conviennent qu'à un traité spécial : un tel ouvrage a été entrepris ; préparé par plusieurs années de travail, il sera livré au public quand il aura reçu la perfection relative, dont il est susceptible. Deux raisons surtout en assurent l'utilité ; d'une part l'immense étendue et les progrès journaliers des connaissances humaines, de l'autre la restauration de l'éloquence politique et la haute importance des débats parlementaires. Cette méthode pourra servir de complément aux études littéraires de nos écoles. Presque toutes les racines latines et grecques étant passées dans notre langue, sous forme simple, complexe ou composée, et se trouvant ici fidèlement reproduites, avec les parties accessoires où elles sont comme enchâssées, on aura à la fois dans le système entier un résumé exact de l'ensei-

gnement philologique, et dans chaque phrase une peinture que l'œil embrassera aisément, dont l'imagination saura même redonner la simplicité, au défaut de la mémoire suppléée et accrue dans sa puissance par ce précieux auxiliaire.

2.° Souvent le latin, soit par un effet du hasard, soit pour déguiser ses emprunts, a altéré et étendu les formes tirées du grec : ainsi *fort:is* (de fors ou fortis), φόρ:ος ; *front:is* (de frons), φρεν:ός (de φρήν) ; *ment:is* (de mens), μέν-ος ; *mont:is* (de mons), μόν:ος ; *mort:is* (de mors), μόρ:ος ; *pont:is* (de pons), πόν:ος ou πόρ:ος ; *sort:is* (de sors), ὅρ:ος. Souvent aussi, en empruntant la forme la plus simple, il indique ou contribue à attester la composition de ce qu'un premier coup-d'œil fait juger irréductible. *Homo* ou plutôt *HOM-in:is*, car en vertu de l'euphonie le nominatif singulier de la troisième déclinaison est rarement ce qu'il devrait être, vient, non d'*HUM:us* qui peut avoir d'ailleurs la même origine, mais d'une voyelle simple changée en une nasale et chargée d'une aspiration, double modification dont les exemples ne sont pas rares. On en dira autant à l'aspiration près, du grec ΑΝ-ήρ (pour ΑΝ-έρ:ς). Dans ce mot, la finale ερ subit ordinairement le retranchement de la voyelle ; alors l'euphonie introduit une dentale, qui est le δ dans le génitif ΑΝ-δρ:ός et le θ dans le mot complexe final double ΑΝ-θρ-ωπ:ος, de même signification. Platon, dans le Cratyle, affirme qu'ἄνθρωπος est tiré d'ἄνω τρέπειν ὤπα, *os homini sublime dedit, cœlumque tueri ;* mais qui ne voit là plus d'esprit que de vérité ? Si l'on demande ce qu'est la racine de ces mots, nous répondrons que c'est le mot même qui dans les deux langues signifie *un*, analogie que reproduit l'expression française *individu*. Nous en verrons tout-à-l'heure l'origine ; passons à une autre réflexion. Du mot ΝΟ:ος, *esprit*, se déduisent les verbes ΝΟ-έ:ω et ΓΝΟ:ω. Ce dernier est dans le même cas, eu égard à la racine ΝΟ, que *gnatus* par rapport à *natus*. Nous pouvons le considérer comme simple : mais il devient *complexe initial et final* dans γι-ΓΝΩ-σκ:ω. De γεν:έσθαι on a pareillement fait γί-ΓΝ:εσθαι et même γί-Ν:εσθαι (pour γι-ΓΕΝ:εσθαι). Nous sommes autorisés par l'analogie à soupçonner que dans γν le γ joue le même rôle que dans γΝΟ ; ce soupçon ne tarde pas à se confirmer, dès que, après avoir supprimé la forte aspiration produite par le γ, nous tombons sur ν, c'est-à-dire, sur le verbe latin *N-asc:i*, de même signification. En effet le supin *N-at:um* indique la forme primitive *N*, comme *LAUD-at:um* indique la forme subsistante *LAUD* (*LAUD:are*). Maintenant qu'est Ν dans γί-Ν:εσθαι et dans *N-asc:i* ? C'est la nasale des mots considérés plus haut, imparfaitement écrite et dépouillée de sa voyelle. Allons plus loin : qu'est cette nasale ? c'est le signe naturel et d'instinct qu'emploient pour marquer le premier terme

de la série des nombres ou la *naissance*, l'enfant comme l'homme fait, le sauvage comme l'être civilisé. Au reste, telle est la convenance du g par rapport aux mots que nous venons d'examiner, que l'on écrit *ig-NO-bil:is* pour *in-NO-bil:is*, et *cog-NO-sc:ere* pour *con-NO-sc:ere*. (N'est-ce pas en vertu du même changement qu'*AGN-us* vient d'ÀMN:ός ?)

3.° La connaissance des finales grecques et latines et de leurs lois d'union conduit aux véritables racines toujours très-simples, des racines aux opérations de l'intelligence qui ont fondé les langues et de ces opérations à la véritable essence des mots. Prenons pour objet d'application deux expressions déjà citées, l'une grecque ποιέ:ω, l'autre latine *tal:is*. La nature dissyllabe du corps ποιε ne nous permet pas d'y voir une racine; la nature semblable de φιλ-έ:ω nous force de dire ποι racine apparente et ε accessoire finale. Or ποι appartient à l'adjectif ποῖ:ος, établissons avant tout le rapport de ce mot qui signifie *quel*, avec l'idée de *faire*. L'homme ne crée pas; toutes ses opérations se bornent à imprimer de nouvelles modifications aux objets existans. Au physique il façonne, au moral il assemble; en un mot il *qualifie* diversement ce qu'il manie et voilà comment il *fait* ce qui est du ressort de ses facultés physiques ou de son imagination. La racine ποι ne peut-elle subir aucune décomposition ultérieure? La réponse se trouve dans le mot παντ-οῖ:ος, évidemment formé de la racine παντ et de la finale οι. Nous voilà donc menés par l'analyse à la consonne π, racine chargée de plusieurs valeurs et destinée, entr'autres emplois, à marquer l'interrogation; c'est l'adjectif inusité Π:ός. Ce mot a conservé plusieurs de ses cas dans les formes adverbiales ποῦ, πῆ, ποῖ. La même racine π se rencontre dans ΠΡ-άσσ:ω et de plus avec une aspiration dans le latin *FAC:io*; seulement elle cesse d'avoir la 1.re forme (1 lettre), pour prendre la seconde (2 lettres) ou la 3.e (3 lettres).

Arrivons à *tal-is*. La racine apparente *tal*, rapprochée de *VOC-al:is*, est forcée de se simplifier et de rejeter, pour se présenter pure, les deux dernières lettres. Moyennant ce dépouillement, *T* conserve seul l'importance attachée à une forme primitive; c'est une émanation immédiate de la haute faculté qui préside à la naissance du langage articulé; c'est une des consonnes les plus fixes; c'est le plus sûr moyen qu'on puisse employer pour désigner l'existence et la présence des êtres. Mais cette racine ayant disparu du latin, où toutefois *QU:i* prouve qu'elle a existé, comme *QU-al:is* y appelle *T-al:is*, comme *QU-ant:us* demande *T-ant:us*, comme *QU-ot:us* exige *T-ot:us*, nous la cherchons en grec et la découvrons sans peine dans l'article. Ces considérations et l'adverbe *T:um*, corrélatif de *QU:um*, nous révèlent en outre l'intime connexion des deux

langues, l'une mère, l'autre fille, mais celle-ci devenue mère à son tour pour donner à une illustre aïeule une nombreuse et florissante postérité. Ce n'est pas tout ; la partie accessoire *al* s'ajoute d'ordinaire à un nom, nous la trouvons ici associée à un adjectif : concluons-en, que primitivement ces deux sortes de mots et le verbe lui-même étaient peu distincts et s'employaient souvent l'un pour l'autre. Ne voyons-nous pas d'ailleurs *bonum* pris substantivement de l'adjectif *bonus* ? Ne disons-nous pas le *peuple-roi* ? mille autres constructions ne prouvent-elles pas dans chacune des trois langues des emprunts continuels et de perpétuelles substitutions de formes ? Terminons en disant que ces décompositions sont une véritable *anatomie comparée*, capable, s'il faut mettre en parallèle le petit avec le grand, de produire autant d'heureux résultats que la science, dont nous empruntons le nom, a opéré de merveilles entre les mains d'un homme de génie (M. Cuvier). Nous pourrions dire aussi que c'est une sorte d'*algèbre* littéraire. Un mot complexe est une véritable équation d'où l'inconnue, savoir la racine, est dégagée par l'intermédiaire des parties voisines et accessoires, qui servent en outre à en déterminer la valeur et la nature.

(Note 27.) Ce que nous disons ici du surcroit de facilité qui se rencontre dans l'étude philosophique de la nomenclature n'est pas une assertion sans preuve de fait. Une expérience, plusieurs fois répétée, ne nous permet pas de douter que l'enseignement des langues anciennes ne puisse être réduit à quelques mois, au lieu de ces longues années fastidieusement consacrées à des études sans goût, sans perfection et sans profit. Au reste, ce n'est pas là leur plus grand vice : elles faussent l'esprit en l'habituant à se traîner quand il devrait voler, en ne lui montrant que le caprice, le hasard et le désordre, là *où l'attention découvre* règle, analogie, enchaînement. D'un côté, les jeunes-gens reçoivent péniblement, un à un, sans lien qui les unisse, les faits grammaticaux si multipliés en latin et plus encore en grec, leurs progrès sont lents, leur science vaine, leur dégoût sans cesse renaissant. De l'autre, ils ne croient pas sur parole, ils prononcent en juges éclairés ; ils n'attendent pas la science, ils la devancent et la créent. Aussi que de jouissances et que d'instruction ! Des milliers de formes, ouvrage de leur intelligence, passent sous leurs yeux comme par enchantement, et vont se graver dans leur mémoire où elles resteront perpétuellement empreintes. Ils font vraiment de la philosophie ; car la philosophie classe et généralise, comme la physique et l'histoire naturelle constatent et énumèrent. Que penser maintenant de cette multitude de déclinaisons et de conjugaisons, de règles arbitraires

et de remarques puériles, dont on embarrassait autrefois la jeunesse, et dont on ne l'a pas encore assez complètement délivrée? Plaignons, plutôt que de les blâmer, ceux qui ne sentent ni le prix d'une noble simplicité, ni la fécondité d'un enchaînement régulier; plaignons surtout la jeunesse qu'une marche pesante et entravée de mille obstacles gratuits, fatigue bientôt dans une route si riante et terminée par un édifice si plein de beauté. Aujourd'hui, plus que jamais, il faut éviter de s'égarer sur la trace de ces guides infidèles. Une autre carrière, celle des sciences, veut être parcourue de bonne heure et sans perte de temps. D'ailleurs la littérature, livrée à elle-même, est impuissante de nos jours; on doit y associer, d'abord l'histoire avec ses personnages, ses scènes dramatiques, ses siècles à physionomies si diverses; ensuite la philosophie, c'est-à-dire, le résumé et les principes des connaissances humaines: or, les langues anciennes et plusieurs langues modernes ne sont qu'une condition préalable. Elles ont bien leurs avantages propres et habituent l'esprit à un genre de considérations très-relevées: mais au fond c'est, si je l'ose dire, une plume que l'on taille avant d'écrire, une préface que l'on compose avant d'en venir sérieusement au corps de l'ouvrage.

(Note 28.) Telle est la brillante simplicité du système grec. Les Latins, qui ne pouvaient choisir un plus beau modèle, l'ont imité, d'abord avec réserve, comme on s'en assurerait en lisant la loi des douze tables; bientôt, avec plus de hardiesse, ce que prouvent les fragmens d'Ennius, de Pacuvius et les comédies de Plaute; enfin, avec une pleine confiance, témoin tout le siècle d'Auguste. Or, de même que dans tous les genres d'écrire, ils ont copié avec plus ou moins de bonheur, leurs riches devanciers, à l'exception de l'art oratoire, où ils peuvent prétendre, aussi bien que leurs maîtres, à la gloire de l'originalité, de même leur langue a adopté des procédés généraux tout-à-fait semblables et des moyens particuliers exactement pareils, à de légères modifications près; la partie seule des accessoires finales leur doit quelques inventions, bien qu'il soit facile de trouver dans ματ, par exemple, l'origine d'*iment*, dans τορ celle d'*or*, surtout en se rappelant que la troisième forme du verbe, ordinairement terminée par un *t*, faisait presqu'une loi de rejeter cette lettre, etc.

Demandons-nous maintenant ce qu'ont fait, au sortir du moyen âge, c'est-à-dire après dix siècles de barbarie, les peuples pressés, depuis la découverte de l'imprimerie, de ces besoins littéraires qui font éclore les chefs-d'œuvre de la pensée. L'âge des créations n'est plus; ce que pouvaient facilement de

faibles peuplades, pourvues abondamment de tous les biens de la nature et voisines de l'origine des choses, est devenu impraticable pour ces agrégations politiques qui se comptent par millions d'hommes, qui n'ont pas établi dans leur sein de rapides communications, fruit d'un perfectionnement social encore à naître, livrées d'ailleurs aux soins pénibles d'une existence perpétuellement menacée par la misère, dominées enfin par des habitudes d'autant plus difficiles à détruire qu'elles viennent d'une grossière ignorance et d'une transmission héréditaire. Le hasard a voulu que la conquête, infidèle à ses maximes, apportât chez nous une lueur de civilisation et une ébauche de langue, comme à une époque plus reculée, elle avait trouvé l'une et l'autre, mais complètes et fécondes, dans un pays plus fortuné. Voilà le germe qu'il s'agissait de développer ; voici le moyen qui a été mis en œuvre, et d'où est née la langue française : on a retenu une nomenclature toute faite, et l'on s'est borné à diminuer le nombre des inflexions de désinences. De ces considérations générales, passons à quelques détails particuliers.

On francise un verbe, grec ou latin, en lui donnant la même terminaison qu'à *thésauris:er* (θησαυρίζειν) : quelquefois on la varie, *recev:oir* (recip:ere), *perd:re* (perd:ere), *fin:ir* (fin:ire) : souvent on introduit une finale, par ex, *asserv-iss:ant*. On francise un mot déclinable, en lui donnant la terminaison de *ros:e* (ros:a), ou en ne lui en donnant aucune, *bon* (bon:us), *dent* (dens pour dent:s), *magistrat* (magistrat:us) : notre pluriel vient de la 3e déclinaison grecque ou latine. Quant au corps, la diphthongue grecque *αι* se traduit par *e* ; *Eschine* (Αἰσχίνης) ; *ει* par *i*, *pirate* (πειρατής) ; *οι* par *é*, ou par *œ*, au commencement d'un nom propre, *économie* et *Œdipe* (οἰκονόμος et Οἰδίπους), ou par *u*, *urèthre* (οὐρήθρα) : *υ*, dégagé de toute autre voyelle, se rend par *y*, *Eschyle* (Αἰσχύλος). Les aspirées sont représentées par la forte correspondante suivie de la lettre *h*, *philosophe* (φιλόσοφος), *chirurgie* (χειρουργία), *théologie* (θεολογία). Les muettes gutturales *κ*, *γ*, *χ* peuvent conserver leur prononciation, ce qui exige souvent l'intervention de l'*u*, *rhétorique* (ῥητορική), *prologue* (πρόλογος), *Télémaque* (Τηλέμαχος). Voilà les principes habituellement suivis : mais n'oublions pas que dans le seizième siecle, on n'a fait que compléter un ouvrage déjà commencé. Il faut s'en souvenir pour ne pas être étonné, effrayé même d'une multitude d'irrégularités dont nous ne voulons pas faire une énumération complète, mais présenter seulement un aperçu sous des titres généraux.

Terminaison ancienne conservée : souvent on retient celle du latin, même dans des mots grecs, *Romulus* (cependant Corneille dit souvent *Romule*, *Crasse*, *Brute*, etc.) ; *Pyrrhus* (de Πύρρος).

On dit d'ailleurs *Psyché* (Ψυχή), *Délos* (Δῆλος), *embryon* (ἔμβρυον), *Pallas* (Παλλάς pour Παλλάδις). — *S* RETRANCHÉ DEVANT UNE CONSONNE : *état* (stat:us), *nôtre* (nostr:i de noster). — VOYELLE CHANGÉE : *couleur* (color), *pain* (pan:is). — DERNIÈRE VOYELLE DU CORPS SUPPRIMÉE; à la dernière place, comme dans *fleuve* (fluvi:us), à l'avant-dernière, comme dans *règle* (regul:a), etc. Souvent l'*i* se rejette à la syllabe précédente, *gloire* (glori:a). Dans ces deux cas, il peut se faire un changement de consonne destiné à maintenir la prononciation; *espace* (spati:um), *noces* (nupti:æ). *Raison* (ratio) a été traité d'une manière analogue. Quelquefois l'*i* et l'*e* se transforment en consonne, avec ou sans changement euphonique, *plonger* (plumbi:are, latin barbare), *tige* (tibi:a), *étrange* (extrane:us), *je* (io, d'ego). — FAUSSE ANALOGIE : *drame* (δρᾶμα, pour δρᾶματις). On semble avoir pris ce mot et tous ceux de la même espèce pour des noms de la première déclinaison : *bible* (biblia, bibliorum), c'est un pluriel neutre employé comme un singulier féminin. Nous avons eu occasion de parler du mot *méridional*. — CHANGEMENT EUPHONIQUE : *humble* (humil:is, par l'intermédiaire humle), *titre* (titul:us, par l'intermédiaire title). Il en est de même de *diacre* (pour diacne et diacon:e), d'*ordre* (pour ordne, ordin:e), d'*épître* pour (épitle, épistle, épistol:e). Un changement tout semblable avait déjà eu lieu dans le latin *carmen*, pour canmen, qui est lui-même pour can-imen, *chant* (de can:ere). — C et G ADOUCIS : *champ* (camp:us), *jambe* (gamb:a, latin barbare, conservé pur dans *gamb-ad:er*). — CONSONNE SUPPRIMÉE AVEC ALTÉRATION DANS LA VOYELLE : *foi* (fid:es), *croire* (cred:ere), *lieu* (loc:us), *ouir* (aud-ire), *joie* (gaudi:um). — CONSONNE SIMPLEMENT SUPPRIMÉE : *obéir* (obed:ire). — DOUBLE CONSONNE ADOUCIE : *père* (patr:is, de pater), *pierre* (petr:a). — NASALE REMPLACÉE : *poids* (pondus), d'où *peser; époux* (spons:us). — PARTIE INITIALE ALTÉRÉE : *étonné* (attonit:us), *secourir* (succurr:ere), *bénir* (benedic:ere), *droit* (direct:us), *gonfler* (confl:are). — PARTIE FINALE ALTÉRÉE : *amitié* (amicitia, qui donnerait régulièrement amicitie, ou plutôt amicice), *bonté* bonitat:is, de bonitas), *latitude* (latitudin:is, de latitudo). — FINALE BARBARE : *usage* (du mot us-agi:um, fréquemment employé au moyen âge, comme beaucoup d'autres formés de même). — SYLLABE RETRANCHÉE DEVANT UNE SYLLABE SEMBLABLE, *monome* (pour mononome, de μον-ό-νομ:ος), *idolâtrie* (pour idololatrie, de εἰδωλ-ο-λατρί:α), *amphibologie* (pour amphibolologie, d'ἀμφί, βολ-ή, λόγος). — CORPS ABRÉGÉ PAR TOUTE AUTRE SUPPRESSION : *arrhes* (ἀρράβων), *désir* (desideri:um), *prince* (princep:s), *blâmer* (βλασφημέ:ειν), *sang* (sanguin:is de sanguis). — CORPS ALLONGÉ : *envelopper* (involv:ere). — CORPS DÉNATURÉ. Nous mul-

tiplions ici les exemples pour faire ressortir la simplicité régulière du grec et du latin. *Âge* (ævum ou plutôt ævi:um, latin barbare), *aumône* (ἐλεημοσύν:η), aune (ὠλέν:η), *boutique* (ἀποθήκ:η), *cerfeuil* (χαιρέφυλλ:ον), *chaud* (calid:us), *congé* (commeat:us), *cousin* (de consanguineus, comme *coûter* de const:are, et *couvent* de conventus, qui donne régulièrement *conventuel*), *eau* (aqu:a), *germandrée* (χαμαίδρυ:ς), *girofle* (καρυόφυλλον), *île* (insula), *jour* (diurnus, de dies), *oiseau* (avicula), *rançon* (redemptio), *réglisse* (γλυκύῤῥίζα), *sceau* (sigillum), *seau* (situla), *yeux* (oculi). — ADDITION DE LETTRE : *lierre* (hedera), *loisir* (otium), *perdrix* (perdix), *trésor* (θησαυρός) —MOTS INEXPLICABLES, ou du moins très-difficiles à interpréter d'une manière plausible : *falbala*, *galimatias*. — ABONDANCE DE VERBES AYANT MÊME ORIGINE : *picorer*, *picoter*, *piquer*, *poignarder*, *poinçonner*, *poindre*, *pointer*, *pointiller*, *ponctuer*. — ABONDANCE DE DÉRIVÉS. Nous en pourrions citer plus de cinquante qui se rattachent à *REG:ere*, en n'y comprenant aucune initiale. — VERBES SANS FAMILLE, c'est-à-dire, sans adjectif, sans nom, sans adverbe qui s'y rattachent, comme action à agir, rédacteur à rédiger, etc. *amener*, *ramener*, *démener*, *emmener*, *remmener*, *remener*, *surmener*. —PARTICULES BIZARREMENT FORMÉES : *de dedans* (trois fois la proposition *de*, dans venant de *dein*, comme *sans* de sine), *beaucoup* (bella copia, ou bello colpo), *jamais* (jammagis); *rien*, (rem; rescis rem), *chez* (casa). — MOTS ÉTRANGERS : *redingotte* (ridingcoat, en anglois, habit pour voyager à cheval).

Les plus choquantes irrégularités se trouvent dans les mots d'un usage familier : rarement entre les mains du peuple conservent-ils leur pureté primitive. Mais une fois que la science ou une société d'un goût plus pur s'en emparent, elles leur rendent, au moins dans de nouvelles expressions, leur première forme : elles disent *antécédent* (à côté d'ancêtres), *apostolat* (d'apôtre), *colorer* (de couleur), *dramatique* (de drame), *ecclésiastique* (d'église), *féminin* (de femme), *humilier* (d'humble), *masculin* (de mâle), *nuptial* (de noces), *pacification* (de paix), *pulvériser* (de poudre), *régulariser* (de règle), *thésauriser* (de trésor). On revient ainsi au système de formation momentanément abandonné.

(Note 29.) Nous voulions, avant de passer au 2.e titre, et pour résumer les principes de la première section, placer ici plusieurs remarques relatives aux nomenclatures des sciences. Ce travail critique aurait relevé nombre de fautes grossières introduites par l'ignorance, puis accueillies avec une légèreté blâmable : nous nous en abstenons toutefois à cause des détails trop

étendus où nous serions entraînés. Contentons-nous d'observer que, dans la nécessité où les progrès des connaissances humaines mettent les savans d'introduire de nouvelles expressions, ils doivent veiller scrupuleusement à n'associer jamais plusieurs mots de diverses langues; à ne donner à une racine que des parties accessoires puisées dans l'idiome qui l'a fournie elle-même; à ne point prêter au latin les lettres euphoniques du grec, ni au grec celles du latin; à ne pas défigurer les diphthongues, les aspirées, les lettres en général et les signes d'orthographe, par des additions ou des suppressions infidèles, quelquefois même par une fidélité apparente que repoussent l'analogie et une constante pratique. L'observation de ces règles et de quelques autres en petit nombre nous délivrera de ces dénominations faites au mépris des principes les plus simples. Évitant toute critique particulière, disons que les auteurs des nouvelles nomenclatures chimique, arithmétique en ce qui concerne les poids et mesures, anatomique et en général médicale, sont loin de mériter les mêmes éloges que MM. Haüy, le créateur de la crystallographie, et de Candolle, le Bichat de la botanique.

Ajoutons un mot sur le dictionnaire de l'académie. Long-temps il a été du bon ton, ou plutôt du bel air, de censurer cet ouvrage d'une société instituée pour préserver la langue des atteintes du mauvais goût, et pour la défendre des invasions du néologisme. En le comparant avec d'autres compositions du même genre, entreprises et exécutées par un seul auteur, notamment avec le dictionnaire anglais de Johnson, on pourrait en effet y désirer plus de perfection. Mais tel qu'il est, il a rendu d'importans services : l'un des plus précieux est d'avoir efficacement concouru, non à fixer notre idiome, ce qui n'appartenait qu'aux œuvres du génie, mais à en perpétuer la fixité. Il a rendu vains et les efforts des novateurs qui aspirèrent en divers temps et par divers moyens à bouleverser notre poésie avec notre orthographe, et la contagion du bel esprit, et la barbarie d'une révolution qui menaçait de détruire jusqu'aux institutions grammaticales. Les littératures anglaise et allemande manquent d'un livre semblable. En effet il ne suffit point d'un jugement individuel, tout éclairé, tout imposant qu'il soit, pour fixer les nationaux et les étrangers sur la prononciation, sur l'orthographe et sur les constructions. En outre les écrivains, qui devancent, préparent ou sanctionnent l'usage, ne passent que rarement sous nos yeux et, ne faisant sur notre intelligence qu'une impression fugitive, ne peuvent pas à chaque instant applanir toutes les difficultés. Le témoignage et la garantie d'un grand corps littéraire sont donc aussi nécessaires au doute, quand il s'agit de le dissiper, qu'à une certaine confiance trop prompte à nous persuader de la légitimité de tou-

tes nos inventions. Or ce que ses voisins n'ont pas, la France le possède depuis le dix-septième siècle.

Malgré notre respect pour un travail recommandable à tant de titres, nous nous permettrons quelques observations critiques sur certaines déviations des vrais principes. *Dissention* pourrait à la rigueur s'expliquer. La finale *ion* qui s'ajoute ordinairement à la troisième forme verbale, se joint quelquefois à la première : *opinion* suffit pour nous en convaincre. Mais si les Latins n'avaient pas dit *opinio* aussi-bien qu'*opinatio*, croit-on qu'il nous fût permis de créer ce mot? Pourrions-nous remplacer *action* par *agion* ? C'est cependant ce que l'on fait lorsqu'on écrit *dissention* au lieu de *dissension*. La seule différence est qu'ici, la prononciation étant la même, l'oreille adopte sans la moindre peine un mot vicieux avec lequel l'œil se familiarise bientôt. Toutefois cette orthographe est si défectueuse, que des personnes convaincues de l'infaillibilité de l'académie écrivent, pour ainsi dire machinalement, *dissension*. Dans *enkysté* pour *encysté* (de κύστις), dans *enkiridion* pour *enchiridion* (ἐγχειρίδιον), dans *embryulkie* pour *embryulcie* (ἐμβρυουλκία), la prononciation est une excuse, faible, il est vrai, mais rigoureusement admissible. Que l'académie écrive aussi *asile* pour *asyle*, *hypocondre* pour *hypochondre*, *mécanique* pour *méchanique*, *mélancolie* pour *mélancholie*, on le conçoit et on la justifie par la sanction que l'usage semble avoir donnée à sa décision et par le désir d'éviter, au moins dans plusieurs cas, une équivoque de prononciation. Mais lorsqu'elle met *amaranthe* pour *amarante*, *autocthone* pour *autochthone*, *cahos* pour *chaos*, *hypothénuse* pour *hypoténuse*, *ichtyophage* pour *ichthyophage*, *parallèlipipède* pour *parallèlépipède*, elle crée ou ratifie des irrégularités gratuites que rien ne saurait excuser.

Quant au mot *cristallographie*, que nous avons écrit dans le 1er paragraphe de cette note avec un *y*, nous pensons que ni l'usage ni l'académie, qui d'ailleurs ont droit d'admettre *cristal* au lieu de *crystal*, ne peuvent, dans une expression récente, toute grecque par sa forme et par ses élémens, autoriser un changement de voyelles évidemment contraire à la raison grammaticale. Les exemples ci-dessus pris de l'édition de 1802, où les additions ont été soigneusement distinguées par des astérisques, et d'où nous n'avons tiré que des formes admises dans les anciennes, prouvent que des corrections doivent être introduites dans celle qui se prépare, et qu'une scrupuleuse révision n'est pas moins nécessaire à l'honneur de l'académie elle-même qu'à la pureté de notre langue écrite.

(Note 30.) En latin on trouvera les trois premières déclinai-

sons conformes à celles du grec, en tenant compte de l'ancienne prononciation (κόμαι, prononcé *comé*, d'où *comæ*; ἄνεμοι, *vent*, prononcé *anémi*, d'où *animi*, qui d'abord a signifié *souffle*, comme *spiritus*, et s'est employé plus tard pour l'*ame*, en vertu d'un rapport grossier mais universellement admis). Il faudra avoir égard aussi à certains effets d'euphonie (κομῶν, primitivement κομάων, d'où, par épenthèse, *comarum*; ἀνέμων, primitivement ἀνεμόων, d'où *animorum*), et à quelques habitudes particulières (telles que la substitution de m à ν, μοῦσαν, *musam*; ἄνεμον, *animum*; *em* à l'accusatif de la troisième et *um* à tous les génitifs pluriels). Il est à propos de remarquer que les latins, en rejetant le duel, ont ajouté un cas au singulier; l'idée de cette augmentation paraît leur être venue des formes αι et ᾳ du datif grec, l'une ancienne, l'autre plus récente : ils ont pris la première pour leur datif (æ) et la seconde pour leur ablatif (a long). De plus à la première déclinaison ils sont partis, non du modèle régulier, mais de la seconde variété qui lui ressemble au σ près, transmis du nominatif au génitif dépouillé de la diphthongue et pourvu de la lettre radicale α, comme la troisième variété n'est que la première modifiée par les mêmes changemens. Au génitif singulier des deux premières déclinaisons, ils ont remplacé la dernière lettre par un i et ont eu æ d'αι, i d'οι. Etant ainsi calquées sur le grec, ces déclinaisons se réduisent comme leurs modèles à la troisième, qui a d'une langue à l'autre des caractères de similitude impossibles à méconnaître. Les observations suivantes ne seront pas inutiles pour faire saisir et apprécier l'esprit philosophique que les Grecs, ont porté dans les plus minutieux détails et que les Latins ne leur ont pas toujours emprunté. De part et d'autre *s* est la terminaison du nominatif singulier : quelquefois cette lettre se retranche; quelquefois elle reste, en occasionnant la suppression euphonique d'une consonne différente. Dans ῥήτωρ pour ῥήτορ:ς et dans *orator* pour *orator:s*, elle a disparu; dans πᾶς pour πάντ:ς et dans *mens* pour *ment:s*, on l'a conservée aux dépens des lettres précédentes. Nous avons indiqué, au § 18, le fait et la raison du changement de quantité (ῥήτωρ et non ῥήτορ, φρήν et non φρέν) qui a lieu d'ordinaire, à l'exception du neutre qu'on a voulu ainsi distinguer du masculin. Les Latins ont eux-mêmes remarqué ce fait et ont voulu se l'approprier; mais ils en ont méconnu la cause, puisqu'ils l'ont reproduit en sens inverse, faisant la troisième syllabe, longue dans *oratoris* et brève dans *orator*. Ils ont ainsi violé par défaut le principe de *compensation*; ils le violent par excès dans *fort:is* et *fort:e* (au lieu de *fort:s* et par euphonie *fors*, comme au substantif *fors fortuna*). Le même excès se rencontre dans la terminaison *ia* de beaucoup de pluriels neutres. Ce n'est pas tout : une fois hors de la route, ils n'ont

pu que s'égarer; ils font longues, ce qui est encore un vice par excès, les terminaisons de *ped:i* et *ped:es*, brèves dans ποδ:ί, πόδ:ες et πόδ:ας. Ces irrégularités sont d'autant plus graves que la déclinaison grecque est un modèle de sagesse tant pour la conception première que pour les détails secondaires et surtout pour la quantité. Quant au datif *ibus*, on a retourné la forme régulière σι, comme l'avaient déjà fait les Grecs eux-mêmes dans αις et οις, et l'on a inséré, soit pour éviter une confusion de formes, soit pour marquer ce renversement forcé, soit pour consacrer une prononciation particulière, un signe d'aspiration, savoir le digamma, existant déjà dans *OV:um* (ὠόν) et dans *ebam* de *LĒG:ebam* (ἔ-ΛΕΓ:ον). Au reste cette forme *ibus* peut elle-même concourir à prouver l'unité de déclinaison et le rapport du latin au grec. On dit *mulabus* (antibacche) pour *mul-a:ibus; ambobus*, pour *amb-o:ibus*, formes qui nous présentent, avec la terminaison commune, l'α et l'ο des deux premières déclinaisons grecques. Nous nous serions abstenus de ces détails et de ceux qui vont leur succéder, si nous n'avions trouvé quelqu'avantage à montrer comment les Grecs, et quelquefois les Latins, ont su appliquer la *diversité à l'unité*, ce qui est un des principes du beau dans les arts, et de l'abondance dans la grammaire comme dans la nature. Il n'est ni sans intérêt ni sans profit de voir des causes en petit nombre donner naissance à une multitude d'effets.

Quant à la quatrième et à la cinquième du latin, elles ne diffèrent point de la troisième. En effet les terminaisons de celle-ci sont :

Singulier, *s, em, is, i, e;*
Pluriel, *es, es, um, ibus, ibus.*

Or que nous offrent *manus* et *res*, modèles des dernières déclinaisons admises par les grammairiens latins? Les mêmes désinences, comme on va s'en convaincre.

Sing.
Nom. *MAN-u:s* et *R-e:s.*
Acc. *MAN-u:em* et *R-e:em*, par contraction *manum* et *rem.*
Gen. *MAN-u:is* et *R-e:is*, par contraction *manûs*, et par une altération plus forte *rei* (sans doute on craignait de retomber sur le nominatif déjà long, inconvénient auquel il n'a pas été nécessaire d'échapper dans *manus*, puisqu'il ne se présente pas. On a vu dans la construction de la phrase assez de moyens d'éviter la confusion du génitif et du datif, confusion d'ailleurs effective à la première déclinaison latine et au duel du grec).
Dat. *MAN-u:i* et *R-e:i.*
Abl. *MAN-u:e* et *R-e:e*, par contraction *manu* et *re.*

Plur. { Nom. *MAN-u:es* et *R-e:es*, par contraction *manus* et *res*.
Acc. *MAN-u:es* et *R-e:es*, par contraction *manus* et *res*.
Gén. *MAN-u:um* et *R-e:um*, par épenthèse *rerum*, comme γέν-ε:ος (de γένος) a fait *GEN-er:is* (de *genus*), comme τι-μ-ά:ειν a fait *æstimare* (*AEs-ti-m-ar:e*).
Dat. *MAN-u:ibus* et *R-e:ibus*, par syncope *manibus*, et par contraction *rebus*.
Abl. *MAN-u:ibus* et *R-e:ibus*, par syncope *manibus*, et par contraction *rebus*.

On aurait donc pu se dispenser d'établir cinq déclinaisons ; il suffisait, même au-delà, de trois, *manus* et *res* étant des complexes finals, comme le prouve d'ailleurs la conservation de l'*u* et de l'*e* dans *man-u-el* et *r-é-el*. Nous concevons toutefois que l'on suive l'opinion vulgaire, parce qu'elle a influé par sa haute antiquité sur la composition de beaucoup de mots : *spécial*, par exemple, vient directement de *speci:es*, et *MOLL-iti:es* a le même corps que *MOLL-iti:a*, ce qui prouve que la syllabe *es* est de tems immémorial envisagée comme terminaison.

(Note 31.) On peut trouver également en latin trois classes d'adjectifs, seulement les deux dernières suivent la troisième déclinaison. On les distinguera l'une de l'autre et toutes les deux, si l'on veut, de la première, par la terminaison de l'adverbe correspondant. Celui de la première classe est en *e*, *pi:e* ; celui de la seconde en *er*, *prudent:er* ; celui de la troisième en *iter*, *brev:iter*. C'est à la troisième classe que nous rapporterons le comparatif, qui, n'ayant point d'adverbe, emploie pour y suppléer une de ses formes, le singulier neutre ; comme en grec on emploie souvent, concurremment avec la forme adverbiale, le neutre singulier pour le comparatif, et pluriel pour le superlatif. D'ailleurs, la première classe des adjectifs latins suit les deux premières déclinaisons comme en grec. Telles sont les distinctions que nous avons admises dans notre tableau des finales latines ; nous y avons également conservé la notion des cinq déclinaisons.

(Note 32.) L'unité de conjugaison en latin est plus facile encore à établir que celle de déclinaison. C'est aussi le troisième des paradigmes vulgairement admis, qui en est le type général. Observons avant tout que le corps se présente sous trois formes distinctes : la première, qui est la plus simple, s'emploie au présent, à l'imparfait et au futur ; la seconde, aux temps pas-

sés dans la voix active, et la troisième, aux mêmes temps du passif, mais par circonlocution. Les deux dernières formes se déduisent de l'autre, ordinairement par des additions finales qui rendent le mot complexe, de simple qu'il était, ou complexe à un degré plus élevé, s'il l'était déjà. Dans *LEG:ere* (*tribraque*) ces additions sont : d'abord l'introduction d'une longue dans *leg* (la longueur tenant lieu de l'addition, supposée ici, mais réelle dans *neg-legs:i* ou *neglexi*) ; ensuite *lect* (par euphonie pour *LEG-t*). Ces deux mêmes formes sont dans les verbes, sans une seule exception, accompagnées de terminaisons qui ne varient jamais. Occupons-nous donc exclusivement de la première forme et des temps qui s'y rapportent. En ajoutant aux corps *AM-a*, *DEL-e*, *AUD-i*, la terminaison *ere*, nous avons les infinitifs *AM-a:ere*, par contraction *amare* ; *DEL-e:ere*, par contraction *delere* ; *AUD-i:ere*, par contraction *audire*, (la contraction est manifestée par la longueur de la seconde syllabe). Les terminaisons du présent et de l'imparfait aux autres modes, subissent la même altération et prouvent la même loi : si quelquefois la syllabe reste brève, comme dans *amat* pour *AM-a:it*, *delet* pour *DEL-e:it*, *audit* pour *AUD-i:it*, c'est que le principe prosodique de la contraction a été sacrifié à un autre, sans doute plus impérieux, savoir : la constante habitude d'abréger la voyelle qui précède le *t* final. Quant au futur, les monumens littéraires d'une haute antiquité prouvent non-seulement qu'*audibo* s'est dit, mais que cette inflexion appartenait originairement à la troisième conjugaison : on peut supposer qu'elle l'a transmise aux autres, et qu'elle s'en est insensiblement dépouillée. Ainsi la règle ne se dément pas ; concluons-en que les quatre conjugaisons, qui n'existent d'ailleurs qu'à l'égard de certains temps, se résolvent définitivement en une seule. *Amare*, *delere*, *audire* sont, dans le fait, des mots complexes. Néanmoins, nous les regarderons comme simples, d'abord parce qu'à cette erreur près, les résultats sont les mêmes ; ensuite parce que l'on a dû les envisager ainsi, pour tirer d'*AM:are* le nom *AM-or*, et l'adjectif *AM-ic:us* ; de *CAND:ere*, le nom *CAND-or* et l'adjectif *CAND-id:us*. Si nous regardons *amare* et *candere* comme antérieurs aux mots cités, c'est que nous ne trouvons pas de mots plus simples, auxquels les uns et les autres puissent se rapporter. Moyennant cette convention, on pourra dire : la manière la plus ordinaire de produire les *formes verbales*, consiste à ajouter *av* et *at* pour la première conjugaison (*LAUD*, *LAUD-av*, *LAUD-at*) ; *ev* et *et* pour la deuxième (*FL*, *FL-ev*, *FL-et*) ; *iv* et *it* pour la troisième et la quatrième (*PET*, *PET-iv*, *PET-it* ; *MUN*, *MUN-iv*, *MUN-it*). A parler vrai, on n'a fait qu'ajouter *iv* et *it* à *lauda*, *fle*, *pet*, *muni*. La même considération introduit un changement

de lettres initiales et de quantité, dans plusieurs des parties accessoires finales qui, commençant par *i*, s'ajoutent à la première forme verbale : *iment* avec *tentare* (dont le corps apparent est *tent* et le corps réel *tenta*) ou *moliri* (dont le corps apparent est *mol* et le corps réel *moli*) fera *tentament:um* et *moliment:um*, la seconde syllabe étant longue. On en dira autant d'*ibil*, *ibund*, *icund*, *imin*, etc., mais on exceptera *ic* (*AM-ic:us*), *id* (*CAND-id:us*), *ion* (*opin-ion:s*, par euphonie *opinio*).

Le procédé que nous avons indiqué, pour déduire de la première forme verbale les deux dernières, n'est pas le seul dont on fasse usage. Parmi plusieurs autres, deux surtout sont fréquemment employés; ils consistent à ajouter, l'un *u* et *it* (*VET:are*, *VET-u*, *VET-it* ; *MON:ere*, *MON-u*, *MON-it*) ; l'autre *s* et *t* (*DUC:ere*, *dux* pour *DUC-s*, *DUC-t*). Tantôt, d'ailleurs, la seconde forme ressemble à la première, la troisième s'en tirant par l'addition de *s* ou autrement (*SCAND*, *SCAND*, *scans* pour *SCAND-s*) ; tantôt la seconde est la première précédée d'un redoublement, comme en grec, (*PEND:ere*, *pe-PEND*, *pens* pour *PEND-s*) ; tantôt en passant de la première aux autres, la racine s'altère (*STRU:ere*, *strux* pour *STRUC-s*, *STRUC-t*; *QUÆR:ere*, *QUÆS-iv*, *QUÆS-it*). Il serait trop long et peu utile d'épuiser ici cette énumération; les mêmes raisons nous ont déjà fait omettre le rapprochement des terminaisons latines et grecques. Citons cependant, comme exemple du cas le plus extraordinaire, le verbe *ferre* pour *FER:ere*, qui, n'ayant conservé que la première de ses formes, quoique la troisième existe dans *FER-t-il:is*, emprunte la seconde *TUL* d'un verbe qui sert de racine à *TOL-er:are*, et la troisième *lat* d'un verbe *L:are*, que l'analogie indique, mais que l'usage a repoussé, s'il l'a jamais admis.

Remarquons ici que le verbe simple, en devenant complexe ou composé, subit d'ordinaire un changement dans sa première voyelle, qui est la première lettre d'AG:*ere*, la seconde de FAC:*ere*, la troisième de SCAND:*ere*. On la remplace, sans doute pour l'affaiblir et porter l'attention sur l'initiale, qui souvent joue le rôle principal (témoin *ingredi* et *egredi*), ou par *e* (*de*-SCEND:*ere*, *dis*-CERP:*ere*), ou par *u* (*in*-CUT:*ere* pour *in*-QUUT:*ere*, de QUAT:*ere*, *qu* et *c* représentant la même articulation) ; ou, ce qui est le plus ordinaire, par *i* : mais alors le changement n'est pas le même à toutes les formes; la troisième prend un *e* ou reste invariable, la deuxième reste elle-même invariable ou suit la première (*ex*-IG:*ere*, *ex*-EG, *ex*-AC-*t* ; d'AG:*ere*, EG, AC-*t* : *an*-QUIR:*ere*, *an*-QUIS-*iv*, *an*-QUIS-*it* ; de QUÆR, QUÆS-*iv*, QUÆS-*it* : *de*-JIC:*ere*, *de*-JEC, *de*-JEC-*t* ; de JAC:*ere*, JEC, JAC-*t*). Dans le verbe D-*are*, *de*-D, D-*at*, où il n'y a pas de chan-

gement de voyelle possible à la première forme, on change la conjugaison (*con*-D:*ere*, CRE-D:*ere*, *per*-D:*ere*); les deux autres reçoivent les altérations d'usage (*con-di*-D et *con*-D-*it*; CRE-*di*-D et CRE-D-*it*; *per-di*-D et *per*-D-*it*). Quelquefois *dare* se conserve intact (*circum*-D:*are*, *circum-de*-D, *circum*-D-*at*). Les deux manières se rencontrent dans VEN-D:*ere* et VEN-*um*-D:*are*, verbes de même signification et de même origine. Ces changemens de voyelles ont lieu d'après une loi à peu près générale, qui consiste à passer d'un son vocal plein à un autre qui le soit moins, suivant cette échelle de dégradation, *a*, *o*, *e*, *u*, *i*. Ce principe, qui n'exerce point d'influence sur la quantité (*occido*, je tue, et *occido*, je tombe, différant entr'eux de la même façon que *cædo* et *cado*, l'un long, l'autre bref), convient aux mots déclinables comme aux verbes, ainsi : *superficies* (de *facies*), *inimicus* (d'*amicus*), *iniquus* (d'*æquus*), *bicipitis* (de *caput*), *tripudium* (de *pes*).

(Note 33.) Certains verbes grecs, semblables en ce point à la totalité des verbes latins, n'ont pas le même corps dans leurs divers temps, abstraction faite des accessoires variables : d'ordinaire une forme sert pour le présent et pour l'imparfait ; une ou plusieurs autres s'emploient dans le reste de la conjugaison. Nous appelons l'une *première* forme ou forme *secondaire*, et les autres *secondes* formes ou formes *primitives*. Cette opposition dans les termes tient au point de vue sous lequel on envisage les choses. Première et secondes formes rappellent le rang des temps où l'on en fait usage; formes secondaires et primitives expriment une génération relative et des rapports mutuels. Fixons les idées à l'aide du mot μανθάν:ειν ; on dit μανθάν:ω, *j'apprends*, et ἔμαθ:ον, *j'appris* : μανθαν est première forme, parce que l'on s'en sert avec les premiers temps : par une raison contraire μαθ est seconde forme. Mais c'est en même temps la forme primitive : qui ne voit en effet qu'on en a tiré μανθαν par le changement de la voyelle simple en voyelle nasale et par l'addition de la syllabe accessoire αν ? En latin, ces doubles dénominations sont superflues. Il y a plus ; elles seraient inexactes, si l'on en faisait une application semblable : la *première* forme, par exemple, y est la forme *primitive*. D'où vient cette différence ? et d'abord est-elle constante?

La réponse à la dernière question ne pourrait être qu'affirmative, si tous les verbes ressemblaient à *AM*, *AM-av*, *AM-at*. Mais elle ne saurait convenir à *cresc*, *CR-ev*, *CR-et*; à *gign*, *GEN-u*, *GEN-it*, *etc*. A coup sûr *cresc* et *gign* n'ont ni la simplicité, ni la pureté nécessaires pour être envisagés comme le fondement des formes qui leur succèdent. L'un est complexe final (*CRE-sc*); l'autre est complexe initial *(gi-GN)*. La racine

CRE, comme *NA* (de *NA-sc:i*), prouve un des résultats précédemment déduits, savoir, que dans *LAUD:are*, *DEL:ere*, *AUD:ire*, la véritable terminaison est *ere* (*pyrrhique*), implicitement compris dans *are*, *ere*, *ire* (*trochées*); et le véritable corps, *LAUD-a*, *DEL-e*, *AUD-i* (*trochées*), implicitement compris dans *LAUD-a*, *DEL-e*, *AUD-i* (*spondées*). La racine *GN*, comme *ST* (de *si-ST:ere*), est précédée d'un redoublement, différent du redoublement grec ordinaire qui se prend par ε et qui se rencontre au parfait et au plus-que-parfait, mais analogue ou plutôt entièrement semblable au redoublement *des verbes en μι*, qui se prend par ι et qui accompagne le présent et l'imparfait. De plus la racine *GN* est pour *GEN*: elle se trouve sans retranchement dans *GEN-u:i*, *GEN-it:um* et ce verbe répond exactement au verbe grec γιγν ou γιν (pour γιγεν), γεν, moyen, *naître*. Quelquefois la nature secondaire de la première forme verbale latine est décélée par un changement nasal qui, en lui ôtant sa pureté, ne lui enlève pas son caractère de simplicité. Dans *FRANG*, *FREG*, *fract* (pour *FRAG-t*), on est passé de *FRAG*, forme pure manifestée par *fract* et par le nom composé-complexe-final *naufragium* (pour *NAV-i-FRAG-i:um*), à *FRANG*, forme altérée mais adoptée par l'usage, à l'aide du premier des changemens opérés dans μαϑ, qui s'est d'abord transformé en μανϑ, puis en μανϑαν.

Pourquoi les verbes latins, qui ont trois formes, diffèrent-ils des verbes grecs qui, pour la plupart, n'en ont qu'une? Pourquoi, dans le cas où il y en a plusieurs de part et d'autre, la première est-elle *secondaire* en grec et *primitive* en latin? Cette divergence n'est qu'apparente: prouvons-le, en ramenant, comme on y est toujours forcé, le latin pauvre de philosophie et d'explications satisfaisantes, au grec aussi riche en ressources qu'indépendant et complet dans ses théories. (Ces considérations au reste sont purement spéculatives: dans cet essai nous ne nous sommes écartés du langage ordinaire que quand nous y avons été forcés par une impérieuse nécessité; ici, comme ailleurs, on peut dire *summum jus*, *summa injuria*.) La troisième forme latine est étrangère à la conjugaison: *factus sum* n'est qu'une circonlocution, ce n'est pas un temps; si on l'a envisagé comme tel, c'est qu'il traduit le πέπραγμαι du grec, *FAC-t:us* répond à πρακ-τ:ός (pour πραγ-τ:ός); or, l'on n'a jamais songé à introduire πρακτός dans la conjugaison grecque, pourquoi introduirait-on *factus* dans la conjugaison latine? les grammairiens l'ont fait: il est vrai, mais nous examinons moins ce qui s'est pratiqué à tort ou avec raison, que ce qui était convenable ou possible. Quant à la seconde forme, les Latins ont long-temps hésité. D'abord, ils se bornèrent au redoublement: ils le donnaient à beaucoup de verbes qui ne l'ont

pas conservé, et alors ils n'avaient garde d'altérer la racine. C'est donc par abus que nous appelons *de-D*, seconde forme de *D:are* : cette énonciation est aussi peu exacte que celle qui attribuerait λε-ΑΥ, comme seconde forme, au verbe ΑΥ:ειν. Plus tard les Latins se lassèrent de ce procédé qu'ils avaient rendu difficile dans certains cas, incomplet dans plusieurs autres : ils cherchèrent une compensation dans une lettre euphonique placée avant la terminaison, et ils se déterminèrent en faveur du digamma éolique déjà employé ailleurs. Ils avaient dit *te-TUL:i*, ils dirent *POR-t-av:i*. Ainsi naquit leur seconde forme verbale, bien moins ingénieuse que les temps passés du grec. Ici, une lettre mise en tête de la racine pour un faible intervalle (imparfait), deux pour une plus grande distance (parfait), trois pour l'éloignement le plus considérable (plus-que-parfait), se trouvent prononcées lorsqu'arrive l'énonciation de l'état ou de l'action représentée par le verbe. Hors de l'indicatif, les nuances extrêmes s'affaiblissent et s'effacent ; de là l'emploi, presque indifférent, de temps qui ne pourraient, sans danger pour la pensée, se mettre dans l'indicatif les uns à la place des autres ; de là aussi la disparition de l'augment et le maintien du redoublement seul dans les cinq derniers modes. Une fois que les Latins eurent fait un premier pas hors du vrai chemin, ils ne s'arrêtèrent plus, et telle fut la diversité et quelquefois même la bizarrerie de leurs choix, que la théorie des *dernières formes verbales*, quant à leur descendance de celle qui, d'abord unique, finit par être seulement principale, exige ordinairement plusieurs années d'étude, pour être sinon saisie, du moins retenue et fidèlement appliquée. Au reste, ce passage des formes primitives aux formes secondaires, dans les deux langues anciennes, est un des points les plus curieux de la grammaire philosophique, et par les espèces qu'il présente, et par les causes qui leur ont donné naissance.

Ce que nous venons de dire sur l'expression grammaticale d'une des parties de la durée peut faire naître le désir de connaître ce qui regarde celle du futur. Observons d'abord que le digamma déjà employé au parfait (*a-V-i*) et à l'imparfait (*a-B-am*), se reproduit au futur (*a-B-o*). Cette confusion d'essence et d'emploi était peu convenable pour des nuances très-différentes ; disons mieux, pour des valeurs entièrement opposées. La faute n'en est point à la langue originale ; car le grec offre, ici comme ailleurs, la régularité la plus frappante. L'invention de l'*augment*, du *redoublement*, de l'*augment suivi du redoublement*, suggéra bientôt l'idée d'une modification ajoutée aux dernières lettres du corps et placée immédiatement avant la terminaison. De cette façon, la succession du tems, objet tout idéal, trouvait son image dans une peinture toute sensible. Au mérite de la convenance, cette représentation

joignait celui de la fidélité. En effet, c'est le passé qui a excité nos affections, qui a vu naître et se développer tout ce qui nous constitue, en un mot qui fait de nous des êtres moraux; nous le possédons, nous le divisons, nous le parcourons à volonté : au lieu que l'avenir est indépendant de nos facultés morales, et ne donne prise qu'à notre entendement et à nos espérances. Ainsi donc plusieurs moyens étaient d'abord nécessaires, un seul l'est maintenant. Il fallait que l'on trouvât d'abord une empreinte de nous-mêmes et des objets de nos pensées (*redoublement* constitué par la répétition de la lettre *fondamentale*); rien de semblable n'est maintenant à propos; il suffira d'un expédient unique, pourvu qu'il soit d'une nature assortie à l'ouvrage qu'il s'agit d'exécuter. Or quoi de plus fugitif et de plus insaisissable, quelle articulation plus légère et plus voisine de la voyelle que la sifflante? Telle sera la marque du futur (Σ-ω, Σ-ομαι) : seulement au passif, pour désigner plus fortement l'action d'une cause étrangère, elle s'adjoindra une longue (η), avec une dentale rendue par l'aspiration (θ, ναὶ τὼ σιώ, disaient les Lacédémoniens, pour ναὶ τὼ θεώ) aussi analogue que possible au sifflement, base de ces modifications (ΘΗΣ-ομαι). Il résulte de là que, si dans ἔ-ΛΥ:ον le corps est ἐ-ΛΥ, le mot étant complexe initial; dans ΛΎ:σω le véritable corps est ΛΥ-σ, le mot devenant complexe final. En procédant ainsi, on simplifierait la conjugaison, et les terminaisons ne *représenteraient plus que les quatre modifications de voix*, de *mode*, de *nombre* et de *personne*. Toutefois nous nous sommes abstenus, dans le tableau de la page 22, de présenter les choses sous cet aspect; nous aurions craint de faire perdre à notre *Essai* le caractère d'utilité pratique et immédiate, que nous avons cherché à lui imprimer et qui seul nous l'a fait entreprendre.

Faisons une dernière application. Si notre vie physiologique est renfermée dans le présent, comme celle des animaux, notre vie intellectuelle, précieux apanage de l'humanité, n'est pas resserrée dans de si étroites limites. De ce point, elle s'étend à de prodigieuses distances en-deçà comme au-delà; elle fait plus, elle applique le passé à l'avenir et l'avenir au passé. Les Grecs l'ont senti; leurs formes grammaticales le témoignent : λε-ΛΎ:σόμαι exprime une action future, mais qui aura été *accomplie* quand une autre *s'exécutera*; aussi voyons-nous le redoublement qui domine, associé à la sifflante : voilà le passé dans l'avenir : ἐ-ΛΥ:σα exprime une action *achevée*, mais qui était *à faire*, quand une autre, celle où se dirige l'attention, avait lieu préalablement; aussi voyons-nous l'augment associé à la sifflante qui domine à son tour : voilà l'avenir porté dans le passé. Des obstacles pouvaient se présenter dans l'agrégation du corps et de la terminaison : les inventeurs, ou plutôt la nature, y ont pourvu en doublant la

plupart des formes par d'autres formes, pareilles quant à la signification, mais différentes quant au commencement de leurs inflexions. Ces variétés étaient d'ailleurs éminemment propres à distinguer le présent, qui n'est qu'un point et n'a qu'une forme, des autres portions de la durée, toujours restreintes dans les spéculations grammaticales, quelque étendues qu'elles soient, puisque notre intelligence y trouve l'infini. La cause principale assignée à l'introduction d'instinct ou volontaire des nouveaux temps, trouve une double preuve dont l'usage rarement simultané des uns et des autres, et dans la parfaite ressemblance, du moins pour les terminaisons, du futur second avec le futur premier, actif et moyen, des verbes à corps terminé par une liquide (στελ:έω, στελ:ῶ, futur 1 ; σταλ:έω, σταλ:ῶ, futur 2). Dans le parfait λέ-ΑΥ:κα, on peut considérer le κ comme euphonique, ou admettre que la terminaison (κα) est secondaire eu égard à celle du parfait 2 (α). Ce qui peut aider à constater cette subordination, c'est une addition analogue que prennent poétiquement les temps à augment, pour tenir lieu de l'initiale variable (ΑΥ-σπ:ον, pour ἔ-ΑΥ:ον). Là est l'origine probable ou l'idée première du *v* et du *b* employés par les Latins aux temps correspondans (AM-*av:i*, AM:*ab-am*).

(Note 34.) En grec le redoublement n'est possible en général devant deux consonnes que dans le cas où la première est une muette et la seconde une liquide : c'est un des nombreux sacrifices faits par cette langue à l'euphonie. Les Latins, qui paraissent retenus par le même scrupule, ne renoncent pas cependant à alonger la forme; ils donnent à l'initiale variable les deux premières consonnes de la racine, et la racine ne retient plus que la seconde. Au lieu de *se*-ST (dans le verbe ST:*are*) et de *so*-SPOND (dans SPOND:*ere*), ils disent *ste*-T, *spo*-POND. Mais à la première forme verbale, ils ne sont plus arrêtés par la même considération et ne craignent pas de dire dans un nouveau verbe *si*-ST:*ere*. Ce verbe, par un hasard singulier, offre les deux natures de redoublement. En effet les trois formes en sont *si*-ST, *sti*-T, ST-*at*.

(Note 35.) Dans l'ordre habituellement suivi, l'exposé des variations des mots devrait être suivi d'une partie que nous omettons. C'est donc ici le lieu de présenter une observation, relativement à ce que les grammairiens donnent sous le nom de *syntaxe*. Chaque langue, avec des constructions qui lui appartiennent en propre, a des procédés généraux qui ne sont guère autre chose qu'une émanation du sens commun. Ils peuvent être facilement expliqués aux plus faibles intelligences, ou plutôt l'homme le moins familiarisé avec la mécanique des langues peut

par la réflexion en découvrir l'origine et la raison. Pourquoi donc établir un grand appareil, dans la vue d'apprendre à un enfant que l'adjectif prend le genre, le nombre et le cas du nom qu'il accompagne? Que le sujet se met au nominatif devant tout autre mode que l'infinitif, et donne son nombre et sa personne au verbe qui complète l'idée? Il en est de même de toutes les règles élémentaires. Trop importantes pour être passées sous silence, mais trop simples pour être longuement développées, elles devraient sortir des premières définitions et se vérifier par les premières applications. Quant aux constructions propres et aux idiotismes, la meilleure méthode consisterait à les traduire avec la plus grande fidélité. Cette scrupuleuse exactitude blesse le goût et viole le génie de la langue que l'on parle; mais c'est là précisément ce qui les grave dans la mémoire. On s'est mis à expliquer un auteur facile, aussitôt après avoir appris la déclinaison et la conjugaison, et l'on traduit; *le vêtement ce*, ou *ce le vêtement*; *le jardin le fertile*; *les choses est changeantes; usez bien du tems dont vous possédez encore; dans-le-s'accomplir-le-jour-de la-Pentecôte-les-apôtres-furent remplis-tous-d'Esprit-Saint.* Ces locutions barbares pour nous, mais exactes pour la langue grecque (comme *avoir beau*, et tous nos idiotismes seraient inintelligibles pour un Romain, mais sont pour nous clairs et élégans), en diront plus par leur apparence extraordinaire et par leur continuel retour que les plus amples dissertations.

En rapportant sans cesse la tournure ancienne au tour moderne, on appréciera la différence des institutions grammaticales; on se prémunira contre l'infidélité des traductions littérales, dont La Mothe et Voltaire lui-même ont tant abusé; on se fera des règles de critique; on se ménagera des ressources pour l'expression des idées analogues à celles dont on aura dû se pénétrer. Ce n'est pas tout: en s'écartant par degrés de la locution première, on fera un travail de synonymie futile en apparence, mais réellement précieux et très-profitable. On mettra à profit ce penchant invincible que combattent vainement les maîtres en disant à leurs disciples: Pensez en latin ou en grec pour éviter les gallicismes. On arrivera à saisir toujours le vrai sens d'un passage, au lieu que trop souvent on se borne à quelques traits, à quelques mots, à quelques rapports dont l'expression exclusive dénature la pensée. Enfin on aura une espèce d'échelle applicable aux diverses langues, et propre à en indiquer, à l'aide d'une comparaison devenue facile, les procédés, les idiotismes et le génie.

Ces rapprochemens conduiront à un résultat général assez remarquable. On trouvera à l'antiquité un caractère d'indépendance dans ses constructions, dans le rhythme de ses vers et dans le nombre de sa prose, qui favorisait singulièrement les

conceptions de l'imagination, laissait la plus grande liberté aux choix du goût et se prêtait merveilleusement aux inspirations de l'éloquence poétique et oratoire. Aussi l'histoire de l'esprit humain nous montre-t-elle dans cette période les beaux-arts portés à leur perfection. Les temps modernes au contraire nous présentent partout un calcul sévère, des règles presque invariables, en un mot, une marche telle que la pouvaient demander les sciences, branches de nos connaissances qui n'ont jamais été plus brillantes que depuis trois siècles et qui tendent chaque jour à le devenir davantage. Si cette observation est vraie, elle peut aider à résoudre une question qui a été long-temps agitée : *Les inversions du grec et du latin sont-elles plus conformes à la nature que notre marche didactique?* Reconnaissons ici deux faits : la *conception* et l'*énonciation;* la conception a toujours été la même, sans distinction de temps ni de lieu ; les inflexions grammaticales le prouvent. Les mots d'une phrase ne sont pas entassés confusément, ils ne sont point sans rapports mutuels ; loin de là, ils se tiennent par des analogies visibles et par une action réciproque. Ce premier travail peut être le seul praticable dans une langue : alors l'énonciation ne diffère en rien de la conception ; c'est l'effet ou d'une lenteur naturelle dans les facultés intellectuelles ou d'une moindre perfection dans l'instrument qui transmet au-dehors l'impression intérieure ; mais il peut arriver, grâce à d'heureuses préparations, que les pièces de cette admirable machine se séparent sans que le tableau se défigure. On connaît ces tubes où quelques grains de verre et de métal se déplacent des milliers de fois et n'en présentent pas moins à l'œil des assemblages toujours différens entr'eux, mais toujours réguliers et symétriques. Telle est l'image de la période antique : elle se diversifie au gré de la passion, du goût et de la sensibilité des organes. L'imagination profite de cette flexibilité : revenant sur la première opération, elle la modifie, la bouleverse quelquefois ; et cette souplesse, principe de l'harmonie, concourt efficacement à opérer la persuasion par le plaisir. La construction moderne est donc naturelle, mais n'a que ce caractère ; la construction ancienne est à la fois naturelle et artificielle ; ou plutôt elle est doublement naturelle, associant deux essences opposées, la raison et la passion, toutes deux inhérentes à la constitution de l'homme; la première veut convaincre, la seconde demande à persuader; l'une parle à l'esprit, l'autre à l'âme; celle-ci couvre la vérité d'un voile qui en cache les défauts et en relève les beautés, celle-là, jugeant tout déguisement inutile et dangereux, semble nous traiter moins d'après ce que nous sommes que sur les habitudes d'ordre dont nous ne devrions jamais nous départir.

Il est curieux de rechercher comment les langues modernes

ont tenté de rompre l'uniformité de leurs moyens, sans abandonner leur principe constitutif. Nulle n'a fait plus d'efforts dans cette vue, ni des efforts plus heureux que la langue allemande. Nous l'avons déjà citée, nous la citons encore, et cela d'autant plus volontiers que l'on n'est pas assez généralement persuadé de son importance et de sa richesse, quoiqu'elle mérite autant que plusieurs autres de prendre rang parmi les besoins d'une éducation soignée. Voici comment elle procède : 1° elle rejette à la fin de la phrase ou du membre, les verbes de mode indéfini (l'infinitif et le participe), les disposant dans un ordre inverse du nôtre ; ainsi *j'ai votre bonheur assurer voulu* (j'ai voulu assurer votre bonheur). 2° Reconnaissant des initiales inséparables, qui ne quittent jamais le verbe, et des initiales séparables, qui peuvent s'en détacher, elle dépouille de ces dernières le verbe de mode fini, et les rejette, même après les verbes de mode indéfini, s'il y en a ; ainsi : TIENS *ton semblable dans le malheur* SOUS (soutiens ton semblable dans le malheur). Cette division et ces renvois sont une ingénieuse imitation de l'antiquité : l'idée de la division est évidemment prise, mais en sens contraire, de la *tmèse*, figure très-fréquente dans les poètes grecs (Homère, qui sans cesse recourt à cet artifice, a dit : ἐκ δὲ πόλιν πέρσεν pour ἐξέπερσε δὲ πόλιν, et Euripide, κατ' Εὔριπον ἔχουσιν pour κατέχουσιν Εὔριπον) : les renvois sont la reproduction, par équivalent, de ces périodes latines dont le verbe occupe la fin et qui commencent d'ordinaire par les termes principaux mis en opposition (*ego te*, *Cæsar Pompeio...*). Ces deux principes généraux sont applicables à quatre ordres de construction. Pour fixer les idées et abréger notre exposition, supposons les deux phrases : *Le soleil est immobile*, et *Grégoire VII déposa Henri IV sur la fin du* 11e *siècle, après de longs démêlés.* Sous cette forme, au rejet près de l'initiale *dé*, du verbe *déposa*, après le dernier mot *démêlés*, la construction est *directe*, voilà une première espèce. — Que le sujet soit remplacé par *qui*, ou bien qu'en se conservant il soit précédé d'une conjonction où entre *que*, soit implicitement, soit explicitement, alors le verbe de mode fini est renvoyé lui-même tout-à-fait au dernier rang, et l'on dira : *qui immobile est* ou *puisque le soleil immobile est.* On dira aussi : *quand Grégoire VII Henri IV, sur la fin du* 11e *siècle, après de longs démêlés, déposa* ou *déposer voulut* ou *déposer voulu eut.* Cette construction *relative* est une seconde espèce. Nous n'avons rien de semblable dans notre langue. C'est, comme on le voit, une représentation fidèle de la tournure latine déjà indiquée à propos du second principe général. — Le sujet vient-il après le verbe de mode fini : *est la terre immobile* ; POSA *Grégoire VII, Henri IV, sur la fin du* 11e *siècle, après de longs démêlés*, DÉ, la phrase est *interroga-*

tive, troisième espèce. Nous employons le même procédé avec les pronoms ; *mourons-nous* ? Mais nous disons, à l'aide d'un pléonasme, *l'homme meurt-il?* — Une dernière espèce, la construction *emphatique* ou *inverse*, consiste à placer en tête l'un des déterminatifs, celui qui doit être le principal objet de l'attention, en rangeant tout le reste comme dans l'ordre interrogatif : *immobile est le soleil:Henri IV (Henricum)* POSA *Grégoire VII (Gregorius)*, *sur la fin du* IIe *siècle*, *après de longs démêlés*, DÉ ; ou bien, *sur la fin du* IIe *siècle* POSA *Grégoire VII*, *Henri IV*, *après de longs démêlés*, DÉ ; ou bien encore, *après de longs démêlés* POSA *Grégoire VII Henri IV*, *sur la fin du* IIe *siècle*, DÉ. Nous avons adopté cette tournure avec certains mots ; ainsi : *hier arriva l'heureuse nouvelle*, ou même, sans adverbe de temps, à l'aide d'un pléonasme, analogue et opposé au précédent, mais plus vicieux puisqu'il s'y trouve une discordance de nombre : *il est arrivé une heureuse nouvelle.* Nous y suppléons habituellement en plaçant le déterminatif principal entre *c'est* et *que*. C'EST *Henri IV* QUE *déposa Grégoire VII* ou *que Grégore VII déposa*, etc. ; C'EST *sur la fin du* IIe *siecle* QUE *Grégoire VII déposa*, etc. ; C'EST *après de longs démêlés* QUE *Grégoire VII déposa*, etc.

(Note 36.) Ces altérations, auxquelles on a donné le surnom de *calligraphiques*, sont toujours curieuses et souvent utiles à étudier. On pourrait le prouver par la comparaison de l'alphabet grec avec celui des Phéniciens : le premier est semblable au second, à de légères modifications près, et sauf les différences que devait introduire la direction suivie dans le système d'écriture, les uns allant de gauche à droite, et les autres de droite à gauche. La conclusion de ce parallèle serait que l'écriture grecque n'est pas, comme la langue, indigène et propre aux peuples qui en faisaient usage : eux-mêmes au reste l'avouaient sans détour. Ils proclamaient leur idiome *autochthone* et ils appelaient leur alphabet *cadméen*. Il l'est en effet à l'exception de huit lettres : deux longues, utile innovation indispensable à une langue si harmonieuse; trois aspirées et trois doubles, caractères moins nécessaires, puisqu'ils étaient facilement suppléés, quelquefois même nuisibles par l'incertitude qu'ils répandent sur les vrais élémens des mots. On voit que, s'ils ont eu le génie de la parole, il leur manquait celui que rappelle ce vers :

Mansuram rudibus vocem signare figuris.

Mais prenons un sujet d'application dans les signes de numération qu'emploient les peuples modernes. Nos chiffres sont de deux espèces, ou *romains* ou *arabes* ; on croit que ces derniers sont tout-à-fait arbitraires et que les premiers ne sont que les lettres de l'alphabet employées, de la même façon que chez les Grecs,

à des usages arithmétiques. Voyons si ces opinions sont exactes.

Les Grecs, qui avaient trois systèmes de numération, suivaient dans les deux premiers l'ordre alphabétique, et déduisaient du rang relatif des lettres la valeur numérale de ces caractères dépouillés de leur valeur grammaticale et revêtus d'une nouvelle acception. Or, chez les Latins ce n'est pas A qui signifie un, c'est I. Ce signe appartenait primitivement au langage d'action et représentait le doigt levé. Un rapport fortuit de configuration a fait dire que l'*I* majuscule est l'unité; dans le fait ce n'est que la barre verticale. Doublée, triplée, autrefois quadruplée, elle forme *deux*, *trois* et *quatre*, c'est-à-dire, le nombre même des doigts levés. Là on s'arrête ou plutôt avec les quatre doigts on étend encore le pouce: ce nouveau tableau, dessiné par ses lignes extrêmes, conduit à une figure semblable au V, rapport tout aussi fortuit que le précédent. Que maintenant pour compter au-delà on rapproche les deux mains en plaçant le dos de l'une dans la paume de l'autre, on aura encore, si l'on ne prend que la partie la plus frappante, une figure pareille à la lettre X de l'alphabet et toujours par un effet du hasard. Voilà déjà trois signes : veut-on franchir cette limite ? Le langage d'action désormais impuissant fait place à des conventions d'un autre genre : *cent* et *mille* se figurent par leurs lettres initiales C et M, et leurs moitiés *cinquante* et *cinq cents*, par les mêmes signes réduits eux-mêmes à une moitié de leurs traits. La partie inférieure du C, coupé par une ligne horizontale, et celle de gauche du M, coupé par une ligne verticale, converties toutes les deux, à l'aide d'un artifice calligraphique, en celles des lettres qui y sont le plus semblables, donnent à la numération les deux nouveaux et derniers signes L et C. Tel est le système romain. On y voit trois lettres offertes par le hasard, ce sont les premières; deux introduites par l'art et pour ainsi dire de force, ce sont les dernières; et entre ces deux espèces, deux véritables caractères alphabétiques, employés avec une valeur indépendante de leur rang. C'est la représentation énigmatique de deux mots qui n'auraient pu dans le principe recevoir une autre constitution grammaticale, sans faire plus tard participer à leur transformation un ordre de considérations tout-à-fait étranger à la grammaire.

Quant aux chiffres arabes, la conception en est plus régulière. Le point de départ n'est que l'empreinte de la plume posée sur le papier : ce signe agrandi et embelli, car ici la calligraphie a tout modifié, est devenu le zéro. Ce même signe, allongé horizontalement, est devenu l'unité; des habitudes invétérées et le besoin d'une expression de moindre espace, lui ont donné une autre direction. Le trait rendu à sa position horizontale, répété d'abord en forme de double tiret, triplé ensuite de manière à offrir trois

barres superposées, puis, pour l'un comme pour l'autre cas, arrondi et lié dans ses parties; voilà le 2 et le 3. Nous venons d'indiquer un principe dont les applications sont très-multipliées; c'est ce désir de liaison qui a introduit les abréviations grecques, repoussées aujourd'hui, autant pour des motifs typographiques que pour des raisons de goût; qui convainc d'impuissance toute méthode d'écriture abrégée, où la main doit se lever souvent, ne fût-ce que pour des points; qui fait que dans une écriture expédiée tout s'enchaîne, non-seulement les lettres d'un mot, mais les mots d'une ligne, la main ne se levant pour les signes d'orthographe que le plus tard possible, et les comprenant tous dans la même opération. Si nous avons insisté sur ce principe de *prompte écriture*, analogue à celui de *prompte énonciation*, dont nous parlerons plus loin, c'est que nous allons le retrouver avec une influence plus forte et plus étendue. Les trois chiffres suivans, 4, 5, 6, ont bien quatre, cinq et six lignes droites, mais elles ne sont plus toutes horizontales ou verticales, à cause du temps trop long qu'il aurait fallu y consacrer; elles se présentent *liées* entr'elles de la manière suivante : 1°, horizontale de droite à gauche; 2°, verticale de haut en bas; 3°, horizontale de gauche à droite; 4°, verticale de haut en bas (la calligraphie y trouve 4); 5°, horizontale de droite à gauche (la calligraphie en fait visiblement 5); 6° verticale de bas en haut (la calligraphie en tire plus évidemment encore 6). Le 7 est la partie inférieure de la figure précédente avec un trait dirigé vers le bas. Le 8 est un double losange, d'où se déduit le 9, comme le 7 provient du 6, c'est-à-dire, par l'addition d'un neuvième et dernier trait et par la suppression de la partie supérieure. Demandons-nous maintenant si ces chiffres appartiennent en effet aux arabes dont ils portent le nom : on en a douté et on les attribue assez généralement aux Indiens. Mais si l'on considère que ce sont de véritables hiéroglyphes, c'est-à-dire, une peinture réelle, et qu'ils se rattachent à un système vertical, on sera autorisé à en chercher l'origine chez les Chinois, dont les clés sont ou furent d'abord de vrais hiéroglyphes, et qui écrivent effectivement de haut en bas. L'état des sciences et des arts chez ce peuple oriental, ne contrarie point l'opinion que nous hasardons ici. Au reste, ne croyons pas que ces caractères, introduits chez nous entre le 10e et le 11e siècle, aient l'honneur du perfectionnement des mathémathiques. Il en faut faire hommage à cette convention, la plus simple et la plus féconde qui jamais ait été imaginée : *un chiffre a une valeur décuple et en général multiple, eu égard au suivant*, et plus encore au soin qu'on a pris de généraliser l'arithmétique par l'algèbre et l'algèbre par le calcul infinitésimal, dernier terme où le raisonnement pur puisse arriver.

(Note 37.) L'aspiration n'existe pas en latin sous la même forme qu'en grec : elle s'incorpore aux mots et se représente par une ou plusieurs lettres, qui se mettent avant la voyelle (ὑ, *hy*; ἁ, *ha*; ἑ, *he*; ἱ, *hi*, etc.), et après la consonne (ῥ, *rh*; φ, *ph*; χ, *ch*; ϑ, *th*). Le plus souvent c'est *h*, comme chez nous, quelquefois *s*, surtout dans les mots les plus anciens de la langue, *sub* (ὑπό), *super* (ὑπέρ), *sex* (ἕξ), *se* (ἑ). Au temps de Cicéron, on aurait dit probablement, si ces expressions avaient été à former, *hyp*, *hyper*, *hex*, *he*. D'autres fois c'est le *c*, ou les deux lettres équivalentes *qu*, *QU:i* (ϝ:ος), ou bien une labiale, *vesper* (ἕσπερος). Cette labiale, connue sous le nom de digamma éolique, se retrouve, à titre d'aspiration, jusque dans le corps des mots ; *ovum* (ᾠόν), *ovis* (ὄϊς), *bov:is* (βο:ός), *voc:is* (βο:ῆς) ; d'où l'on peut conclure, ce qui est connu d'ailleurs, que la première syllabe n'est pas le siége unique de l'aspiration.

Il suit de là qu'on pourrait en quelque sorte reconnaître à la forme l'âge d'un mot latin. Indépendamment des différentes manières de latiniser certaines voyelles ou certaines articulations (*duo*, au lieu de *dyo* ; *cum* au lieu de *syn*), dans les premiers siècles de Rome l'aspiration se renforçait avec la voyelle, témoin tous les mots cités plus haut, ceux qui ont pris le digamme éolique, et certaines habitudes censurées, il est vrai, comme vicieuses, mais indiquées comme existantes par les épigrammatistes (*hionios*, au lieu d'*ionios*. Au reste on disait, non par abus, mais en vertu d'une prononciation universellement adoptée, *si* d'*si*, quoique régulièrement on n'eût dû en tirer qu'*i*). Au contraire l'aspiration s'affaiblissait dans les consonnes ; ainsi *lat:ere* et *pat:i* (de λαϑ et παϑ) : φέρ:ειν a conservé la sienne dans *fer:re* et l'a perdue dans *por-t:are*. Certains peuples en usaient et en usent encore tout différemment : ils la font reposer sur les articulations, dont ils augmentent la dureté, par des réduplications qui ont laissé des traces jusque dans nos origines historiques. Ces déguisemens nous trompent sur des faits importans. On croit, par exemple, que les deux dernières races de nos rois n'ont rien de commun avec la première et que nos Louis ne remontent pas au-delà du 9e siècle : cependant ce nom est celui du fondateur ou plutôt du conquérant de la monarchie. Clovis est le même mot que Louis, à la rudesse germanique près, comme *Lothaire* se retrouve dans *Clotaire*.

Ce n'est pas là le seul genre d'influence que les pratiques anciennes aient exercé sur les habitudes modernes. Par exemple, nous sommes dans l'usage de commencer toutes nos phrases et tous nos vers par des lettres majuscules, qui cependant devraient être exclusivement réservées pour les noms propres. Chaque vers occupant maintenant une ligne, et le premier mot de chaque

phrase succédant immédiatement à un point, cet appareil est sans utilité ; il est même quelquefois nuisible, en empêchant de distinguer les noms appellatifs des noms propres. C'est un reste de la barbarie du moyen âge; en effet les copistes, pour ménager l'espace et le temps, remplissaient toutes leurs lignes et faisaient peu d'attention à la ponctuation. Tout se trouvant ainsi confondu, il fallait de loin à loin quelques signes frappans pour jeter un peu de lumière dans ces ténèbres. Mais la cause une fois détruite, l'effet devait disparaître lui-même ; aussi les bonnes éditions grecques sont-elles exemptes de ce défaut. Le vice que nous reprochons aux manuscrits du moyen âge est l'opposé d'une pratique bien plus ancienne et non moins embarrassante. Elle consistait à écrire en majuscules tous les mots et à les séparer les uns des autres par des points, manière qui a été retenue dans le style lapidaire.

(Note 38.) A en croire les auteurs de prosodie, la quantité latine est hérissée de difficultés. On serait tenté de s'en rapporter à leur jugement, en considérant le temps qu'il y faut consacrer dans nos écoles. Toutefois y regarde-t-on de près? Rien n'est plus simple, si l'on suit une autre marche ; mais rien ne l'est moins, si l'on tient à cette bizarre théorie des crémens, surtout à ces règles en vers latins ou français, si déplacées quand il s'agit d'initier la jeunesse aux beautés de la poésie. Indiquons une méthode préférable.

Principe général : Les syllabes sont brèves. Les deux seules exceptions sont la *longueur de position* et la *longueur de nature* (nous appelons longue de nature toute syllabe qui ne l'est pas par position). Elles reposent l'une et l'autre sur le même fondement, le temps nécessairement plus considérable qu'exige l'énonciation d'une syllabe, lorsque deux articulations ne se lient point (*ast*), ou que deux voyelles se succèdent sans se confondre entièrement (*au*) : dans la longueur de nature il y a en effet double voyelle ou voyelle doublée, c'est-à-dire, ou diphthongue et contraction, ou bien appui et prolongation du son. Il est facile de reconnaître soit une contraction et une diphthongue, soit la position avec les modifications que lui font subir la muette et la liquide. Restent les syllabes qui ne sont dans aucune de ces circonstances.

Pour les déterminer, que l'on dresse trois tableaux; le premier des parties initiales, le second des parties finales, le troisième des terminaisons, avec la seule précaution de marquer d'un trait particulier, ou d'écrire à l'aide d'un caractère différent, les syllabes qui sont longues. Ce triple travail ne sera pas borné à des avantages prosodiques; on sent, d'après tout ce qui précède,

qu'il en offrira de grammaticaux et de littéraires. Un quatrième tableau complétera l'ouvrage : il ne s'y trouvera que des racines longues. De cette manière, on sera fixé, non sur une portion, mais sur la totalité des mots latins et des accidens métriques de leurs syllabes, avantage que n'offrent point les méthodes actuelles, muettes dans un grand nombre de cas. La note 45 offre un modèle de chacun de ces tableaux.

On en hâtera la connaissance, après les avoir complétés, si l'on se rappelle que *les syllabes latines*, à l'exception de quelques terminaisons, *ont la même quantité que les syllabes grecques correspondantes*, principe secondaire d'une grande importance. (Or en grec, grace à l'η et à l'ω, trois voyelles seulement restent incertaines. Encore l'incertitude est-elle très-faible; l'α, l'ι, et l'υ étant brefs neuf fois peut-être sur dix.) Remarquons cependant qu'avant de latiniser ou de franciser un mot grec, on y pratique quelquefois un changement qui altère l'écriture et la quantité. De ποιητής on ne tire ni *pœeta* ni *péète*, mais *poeta* et *poète*, parce qu'on part du mot altéré ποητής ; alors *poeta* forme un amphibraque. Pareillement στεῖρα donne *STER-il:is* (tribraque) et non *STIR-il:is* (dactyle). De διοίκησις on a fait le latin *diœcesis* qui est régulier, et le français *diocèse*, qui ne l'est point. Il se trouve dans *Æneas*, d'Αἰνείας, le même retranchement et de plus le changement de la brève en sa longue. Régulièrement il faudrait *Ænias* : le mot traité comme *poeta* deviendrait, en conservant la terminaison grecque, *Æneas* (amphimacre). Mais l'usage en a fait un molosse.

Quant aux deuxièmes et troisièmes formes verbales monosyllabes, le raisonnement suivant fait connaître ce qui les concerne. Ayant d'ordinaire une syllabe ou une consonne de plus que la première forme (et ceci convient aux verbes en général, quel que soit le nombre de leurs élémens), elles en diffèrent par leur quantité totale (*REG* bref, *rect* long, de *REG:ere* : *AM* bref, *AM-av* ïambe, d'*AM:are*) à moins d'un cas semblable à *dix* (de *DIC:ere*), *DIC-t*, longs l'un et l'autre. N'y a-t-il d'addition ni avant ni après ? On y supplée en alongeant la syllabe; de la sorte il y a *compensation*. Parmi les six verbes exceptés quant à la seconde forme, deux portent évidemment leur syllabe additionnelle, le redoublement qui est toujours bref, savoir, *de-D*, *ste-T;* un troisième l'a dans Plaute qui dit *te-TUL:i;* un quatrième paraît l'avoir, quoiqu'on ne le lui reconnaisse pas; c'est *bi-B:ere*. Il en est de ce verbe comme du grec ὀτ-ΔΑ-σκ:ω. Portant le redoublement à toutes ses formes, il passe pour n'en point avoir : en effet cette partie accessoire est ordinairement variable, au lieu qu'ici elle est fixe. La racine *B* est tirée par adoucissement d'un verbe grec (πιν , πι et πο , *boire*); elle a la même origine

que *potare*, dont le seul avantage est d'être plus voisin de la source et d'en découler immédiatement. Les deux autres verbes demanderaient donc seuls à être cités : mais on les a tous compris dans la formule suivante aisée à retenir : *Je me suis arrêté* (*stet* de *ST:are*) *et j'ai donné* (*ded*, de *D:are*) *à boire* (*bib*, de *bi-B:ere*) *à un homme qui portait* (*tul*, de *TOL:ere* inusité) *des instrumens pour scier* (*scid*, de *SCIND:ere*) *et pour fendre* (*fid*, de *FIND:ere*). Les dix verbes exceptés, quant à leur troisième forme, sont également compris dans cette autre formule : *arrête* (*stat*, de *ST:are*), *et ne vas pas* (*it* d'*ire*) *songer* (*rat*, de *R:eri*) *à de nouveaux bouleversemens* (*cit*, de *CI:ere*) : *l'être qui donne* (*dat*, de *D:are*) *l'onction aux rois* (*lit*, de *LIN:ere*), *et la semence aux prairies* (*sat*, de *SER:ere*), *ne saurait* (*quit*, de *QU:ire*) *permettre* (*sit*, de *SIN:ere*) *la ruine du monde* (*rut*, de *RU:ere*).

Observons en finissant qu'il y a contraction dans beaucoup plus de syllabes qu'on ne le suppose communément. *Alius* au génitif est pour *AL-i:ius*, *flumen* est pour *FLU-imen* comme *numen* pour *NU-imen*, *dego* pour *de-IG:o* comme *cogo* pour *co-IG:o* (*AG:ere* adoucit ici sa première voyelle, aussi bien que dans *ex-IG:ere* : *per-AG:ere* pourrait faire douter de la réalité de ce changement, mais pourquoi alors ne dirait-on pas *co-AG:ere* comme *co-AC-t:us?*)

(Note 39). Les Latins ont suivi scrupuleusement les idées des Grecs sur la poésie. Ils ne se sont pas bornés à leur en emprunter les genres, les sujets, la mythologie et toute la partie morale : ils les ont mis à contribution pour le reste et ont adopté sans restriction toutes leurs inventions dans cette partie de l'art d'écrire.

(Note 40). Nous devrions peut-être citer des vers grecs comme modèles, mais d'abord nous aurions eu peine à en trouver de tous les genres dans les classiques. En second lieu, les jeunes gens, plus familiarisés avec la versification latine, feront plus facilement l'application des règles sur des citations de Virgile et d'Horace, que sur des citations d'Homère et de Pindare. Une dernière raison, c'est que plusieurs monumens de la poésie lyrique grecque nous sont parvenus mutilés (il n'est question ici que des chœurs des poètes dramatiques, Pindare étant peut-être l'écrivain de l'antiquité qui a eu le moins à souffrir des injures du temps). Nous aurions donc été exposés à donner l'ouvrage des commentateurs qui ont essayé de les rétablir, plutôt que les vers réels et authentiques des poètes qui font loi pour nous. Les citations latines qu'on lit ici sont empruntées de Port-Royal, ainsi que la distribution générale.

(Note 41.) La règle d'accentuation a été énoncée de manière à convenir aux deux langues. En latin on ne se sert d'aucun signe extérieur, parce que les exceptions sont très-rares : on en introduit néanmoins quelques-uns dans les livres de chant, pour prévenir les fautes de prononciation où tomberaient des personnes ordinairement étrangères à la langue et par conséquent à ses règles. Quant aux notes à l'aide desquelles on désigne, dans les éditions latines publiées en France, l'adverbe et certaines circonstances de déclinaison, elles ont bien la même forme, mais non la même destination, que les véritables accens. Pour éviter une confusion, qu'ils croient sans-doute dangereuse, les Allemands et les Anglais s'en abstiennent dans leurs éditions. Si nous avons moins de scrupule, c'est que ces signes font partie de notre système grammatical, avec un objet différent, il est vrai, mais tout aussi étranger à celui qui les fit imaginer par l'école d'Alexandrie.

On pense vulgairement que l'élévation de la voix sur une pénultième longue a pour but d'en faire ressortir la quantité ; c'est une erreur introduite par la connexion de deux faits, savoir : *l'accent* placé sur cette syllabe plutôt que sur la précédente (premier fait), à cause de sa *longueur* soit de nature soit de position (2.e fait). Au reste, cette confusion paraît naturelle aux langues modernes. Les grandes littératures qui rivalisent en Europe avec la nôtre ont un système de versification à la fois *métrique* et *rhythmique*, mais les pieds y sont formés par des syllabes pourvues ou *dénuées d'accent*, *envisagées* les premières comme longues, les secondes comme brèves ; c'est même à cette surabondance de moyens qu'elles doivent la faculté d'écrire en vers blancs, sortes de vers tout-à-fait inconnus chez nous.

(Note 42.) Nous ne faisons point usage des mots techniques *oxyton*, *paroxyton*, *proparoxyton*, *périspomène*, *propérispomène*, *baryton*, 1° parce qu'ils manquent peut-être de justesse et ne sont pas formés sur le même plan ; 2° parce que l'expérience nous a prouvé que c'est un appareil scientifique plus propre à rebuter la jeunesse qu'à lui donner des notions exactes ; 3° parce que les mots *grave*, *aigu*, *circonflexe*, en plus petit nombre, sont tout de suite compris et représentent les exceptions les plus ordinaires de l'accentuation. Il est vrai qu'un mot grave prend quelquefois l'accent aigu ou l'accent circonflexe. Mais il en est à peu près de même des barytons et des oxytons. D'ailleurs, à l'aide de nos appellations, un mot conserve sa nature, du moins en général, au lieu qu'un mot oxyton peut devenir et devient souvent perispomène.

Ce que nous avons déjà dit de notre répugnance à changer le

langage reçu, doit faire juger que nous ne nous sommes pas légèrement décidé à repousser ici une nomenclature toute faite. Quand nous avons précédemment introduit l'expression *complexe*, pour désigner une classe de mots, nous n'avons fait qu'user d'un droit, commun à tous ceux qui veulent distinguer ce qui avait été mal à propos confondu. D'ailleurs la dénomination n'était pas nouvelle et la logique nous présentait, dans la théorie de la *proposition*, le terme le mieux approprié à cette espèce intermédiaire, plus *composée* que le *simple*, plus *simple* que le *composé*. Elle nous offrait en même temps les trois mêmes caractères que nous avons attribués aux mots complexes, l'un pour le sujet ou le premier terme de la proposition, l'autre pour l'attribut qui en est le dernier élément, et le troisième pour le sujet et l'attribut simultanément modifiés. Ici nous n'avions ni les mêmes motifs ni les mêmes ressources.

Il était facile de sentir que le langage usuel et même les diverses langues scientifiques étant remplis d'expressions abusives ou de catachrèses, une réforme n'était pas plus urgente en cet endroit qu'ailleurs. Cependant la peine que nous avions éprouvée à donner des notions exactes, jointe à une préoccupation favorisée dans les jeunes gens par de grands mots à apparence mystérieuse, ébranlait notre résolution : nous nous décidâmes enfin à traduire par des équivalens les termes *oxyton*, *périspomène* et *baryton*, en limitant toutefois la signification de ce dernier et en appliquant le précédent au cas d'une contraction à la dernière syllabe, que les règles n'auraient ni prévue ni autorisée. Les termes correspondans, *aigu*, *circonflexe* et *grave*, suffisaient après l'énonciation du principe général, les mots régulièrement accentués n'ayant pas besoin de dénominations particulières.

En y regardant de près, nous vîmes que nous appelions *graves* des mots qui ne prennent jamais l'accent *grave*, et *aigus* des mots qui le reçoivent le plus souvent. Cette opposition ayant plus d'inconvéniens que la correspondance exacte du français avec le grec n'offrait d'avantages, vu surtout le peu d'attention qu'on donnait à ce rapport, et même l'ignorance où l'on pouvait rester à l'égard d'appellations devenues presque inutiles, nous avons fini par appeler *aigus* les mots, tels que παρθένος, qui accentuant la pénultième, y ont habituellement l'*aigu*; et *graves* les mots, tels que l'adjectif dans ἀγαθὴ παρθένος, qui, accentuant la dernière, y prennent ordinairement le *grave*.

Nous avons retenu les dénominations caractéristiques *enclitique* et *proclitique*, nous bornant à changer le genre de la première. Ce qui nous y autorisait, c'est le silence de l'académie, l'analogie qui voulait que nous dissions *un enclitique*, comme *un grave*, *un circonflexe*, *un complexe*; *un composé*, enfin l'el-

lipse de *mot* qui transforme, au moins pour l'usage, tous ces adjectifs en autant de substantifs. Une dernière expression restait à introduire : nous l'avions déjà employée dans la première section, nous l'avons transportée sans scrupule dans la dernière, et les mots *multiples* ont complété notre série. Nous avons dérogé sur un autre point au système des éditeurs français, qui mettent l'accent grave devant la virgule : l'analogie, et la pratique des meilleurs éditeurs étrangers, pratique qui est aussi celle de M. Lécluse, et que M. Boissonade a préconisée en diverses circonstances, quoiqu'il ne la suive pas, nous ont paru des autorités suffisantes pour l'adoption de la méthode opposée.

Observons ici que, dans les formes des mots *aigus* où la terminaison, exprimée ou sous-entendue, est censée faire une syllabe, sans en constituer une véritablement, cette fiction ne va pas jusqu'à transformer l'accent en circonflexe, conséquence qui semblerait néanmoins découler de la seconde phrase du § 45, dans le cas d'un corps terminé par une syllabe longue de nature : ainsi Σαλαμῖν:ος et Μαραθῶν:ος ne conduiront pas à Σαλαμῖ:ς pour Σαλαμῖν:ς et à Μαραθῶν pour Μαραθῶν:ς, mais à Σαλαμί:ς ou Σαλαμίν et à Μαραθών. A la série du § 48, renfermant les principales classes de mots circonflexes, nous aurions pu ajouter le vocatif singulier de noms en εύς, έως, déjà compris, pour leurs autres formes, parmi les mots aigus énumérés au § 46.

Ce qui a été dit, au dernier alinéa et dans les dernières lignes du § 12, sur la nature *multiple* plutôt que *composée* de certains mots, ne peut convenir à l'accentuation. En effet on serait obligé d'écrire Τηλεγόνος, χαμαιδρῦς (ou χαμαιδρύς, comme μηδείς de μηδὲ εἷς) etc., au lieu de Τηλέγονος, χαμαίδρυς, etc., seules formes en usage. Observons à ce propos qu'avant d'affirmer qu'un mot est *multiple*, il est nécessaire de se prémunir contre certains artifices qui changent la forme et non la nature d'une expression. Qu'il faille, par exemple, faire un mot composé avec Πέλοπ:ς (Πέλοψ) et νῆσ:ος, *île;* on dira, d'après les principes exposés au § 11, Πελοπ-ό-νησ:ος, et, en francisant régulièrement, *Péloponèse*. C'est ainsi que l'on écrit assez communément aujourd'hui le mot français : mais les Grecs écrivaient toujours Πελοπόννησος. Convient-il d'envisager cette expression comme *multiple*, à l'imitation de Ἑαυτοντιμωρούμενος ? Non. La liquide a été doublée par une particularité de la prononciation usuelle; comme elle l'est, par un principe de grammaire, dans les temps à augment, des verbes qui commencent par un ρ (ἔρ-PE:ον pour ἐ-PE:ον, de PÉ:ω); comme elle l'est, par une licence poétique, dans ἄμ-MOP:ον, qu'Homère emploie pour ἄ-MOP:ον, *malheureuse*. Ces réduplications ne se bornent pas aux liquides dans les poètes, qui souvent alongent, à l'aide du même expédient, l'augment syllabique

devant toute autre consonne : ἔδ-δεισας, dit encore Homère, pour ἔ-δεισας, *craignit.* On se tromperait si, voyant dans ce qui précède, autre chose qu'une explication, on en déduisait un principe général et que l'on se crût en droit d'appeler, comme on l'a proposé récemment, *lithontripteur* (de λίθ:ος, *pierre*, et τρίβ:ειν, *écraser*) un appareil destiné à broyer la pierre dans la vessie. Cette expression, essentiellement vicieuse, présente d'abord une fausse lettre euphonique (la nasale au lieu de la voyelle simple); ensuite deux finales, *t* et *eur*, l'une grecque, l'autre latine et toutes les deux de même signification, double monstruosité grammaticale. Le vice est plus grave dans la réalité que dans l'intention de l'inventeur qui, parmi les syllabes des mots semblables à *amateur* (*AM-at-eur* ou même *AM-a-t-eur*), prenant faussement *teur* pour l'élément dont la reproduction lui était nécessaire, en a fait un usage extrêmement inexact. Rien n'est plus trompeur en général que ces analogies tirées de la simple vue des formes grammaticales, et non des règles établies. Il faudrait dire *lithotripte* (λιθ-ο-τρίπ-τ:ης, τριπ pour τριβ par le principe de deux muettes consécutives) ou appareil *lithotriptique* (λιθ-ο-τριπ-τ-ικ:ός). Certains lexicographes donnent même le corps λιθ-ο-τριβ-ικ. On ne peut expliquer cette forme qu'en regardant τριβ comme nom (τριβ:ή) et non pas comme verbe (τρίβ:ω). En effet la finale ικ ne s'ajoute point immédiatement à un verbe ; il lui faut dans ce cas l'intermédiaire d'une autre finale τ, c'est-à-dire que, suivant le tableau du § 6, ικ est finale d'un nom à un adjectif. Quoique nous ayons, ici et ailleurs, rendu la lettre euphonique indépendante des mots entre lesquels elle est placée, nous ne prétendons pas qu'elle ne se rattache à aucun. Il est évident qu'elle appartient à celui qui la précède, et qu'elle en était primitivement une inflexion grammaticale.

(Note 43.) Ces cinq formes se réduisent à deux, ἐκ et ἐν : ἐκ a fait ἐκ-ς ou ἐξ, comme aussi l'adverbe ἔκ-σω ou ἔξω : ἐν a donné de la même manière ἐν-ς (ἔν-σω) et par euphonie εἰς (εἴσω). Les Ioniens et les poètes disent ou peuvent dire ἐς (ἔσω), abrégeant la longue. Dans une vue analogue, mais opposée, les derniers disent quelquefois εἰν pour ἐν, ils ont même la facilité d'étendre le mot et d'en tirer deux syllabes, ἐνί. On voit ici un exemple des ressources qu'offre la versification grecque. Si l'on observe dans leur principe, qui est le plus souvent celui que nous venons d'indiquer, les changemens nombreux qu'éprouvent les formes régulières, on en saisira sans peine l'ensemble et les variétés : ces perpétuelles mutations, additions et retranchemens, loin d'être un objet d'embarras et de difficultés, seront un moyen d'exercice et une source de plaisir pour la sagacité qui les aura pressenties et devinées.

(Note 44.) Si nous avons fait des mots *proclitiques*, *enclitiques* et *multiples* trois classes particulières, c'est pour rendre plus claires et plus faciles à saisir les règles qui les concernent. Ils doivent leur existence à un seul et même principe, celui de *prompte énonciation*, qui a déjà produit l'ellipse et les trois espèces de métaplasme par retranchement. Ce principe, qui joue un rôle si important dans la langue française, considérée sous l'aspect de ses origines latines, n'était point inconnu des Grecs. Comme ils avaient beaucoup de petits mots et de courtes particules, ils sentirent de bonne heure le besoin de ne pas donner à chaque expression son accent propre et sa prononciation distincte : ils en réunirent donc plusieurs ou par la pensée (de là les *proclitiques* et les *enclitiques*), ou réellement (de là les mots *multiples*). Si dans ceux-ci on a retenu quelquefois plusieurs accens, ce n'est pas qu'on en fît ressortir plus d'un, mais on voulait conserver la physionomie de l'expression primitive. Quant aux deux autres espèces, elles n'en forment qu'une à proprement parler ; on pourrait les appeler d'une dénomination commune *mots réunis mentalement*. La distinction est venue de leur nature diverse. Les uns, modifiant ce qui les suit, ne pouvaient s'unir à ce qui les précède ; les autres par une raison contraire, le devaient toujours. Les enclitiques ont quelquefois un accent et souvent font que l'autre mot en prend deux, semblables en ces deux points aux *expressions multiples*. *Pourquoi ce double signe ?* nous l'avons dit ; c'est que le premier étant trop éloigné pour être prononcé, et trop important pour être supprimé, surtout après que la langue eut cessé d'être d'un usage général, on lui permit de figurer encore, mais en lui ôtant ses droits qui furent transmis à un nouvel accent. Rien de pareil ne devait avoir lieu, à moins d'isolement, pour les proclitiques, vu que l'accentuation se règle, non sur les premières syllabes, qui peuvent être très-multipliées, témoin le mot d'Aristophane, mais sur les dernières qui sont dans les expressions isolées, ce que les dernières expressions elles-mêmes sont dans la période oratoire, c'est-à-dire, la partie principale pour le rhythme.

Remarquons qu'un mot n'est pas *triple* par l'unique raison qu'il en renferme trois autres : μηδεμία, par exemple, n'est que double (μηδὲ μία) ; μηδέ à son tour est double (μὴ δέ) : ἐπειδήπερ paraît être dans le même cas (ἐπειδὴ (ἐπεὶ δή) περ). De plus il n'en est pas des mots multiples comme des enclitiques, dont le nombre est invariablement fixé. Certains éditeurs écrivent τὰ νῦν, d'autres ταννῦν, *maintenant*, (les Grecs pouvant modifier certains adverbes par l'article singulier ou pluriel). Vous trouverez tantôt τὰ πρῶτα et tantôt ταπρῶτα, *d'abord* ; tantôt πρὸ τοῦ et tantôt προτοῦ, *auparavant*, (en sous-entendant un nom). La

forte ellipse de ce dernier exemple, rend assez plausible l'explication suivante d'εἶτα, *ensuite*, *donc* : dans la phrase εἰ τὰ πράγματα οὕτως ἔχει, *s'il en est ainsi*, ne conservons que le commencement pour en faire un *multiple* ; nous dirons et écrirons εἰτά. Cette origine, à la supposer vraie, a été perdue de vue, comme l'attestent l'orthographe εἶτα et les dérivés complexes initials ἔπειτα, εἰςέπειτα. En latin les enclitiques s'incorporent aux mots qui deviennent ainsi multiples, nouvelle preuve d'une nature commune (*hominum que deumque*, ἀνθρῶν τε θεν ὥτε).

(Note 45.) Dans les quatre tableaux suivans, modèles de ceux qu'on peut dresser pour fixer la quantité de toutes les syllabes latines, et dont l'achèvement, facile autant que profitable, sera un utile sujet d'exercice, nous avons écrit en italique les syllabes longues de nature, et en capitales, celles qui sont à volonté longues ou brèves. Quant à leur disposition relative, nous avons suivi l'ordre même où les élémens, qui en sont l'objet, se présentent dans un mot. Par cette raison, le premier est pour les initiales, le second pour les racines, le troisième pour les finales : enfin, le quatrième est consacré aux terminaisons.

1.er *Tableau.* — Initiales.

a, ab, abs,
ad,
con*tra*,
cum,
de,
di,
e, ex,
præ (bref devant une voyelle, malgré la diphthongue),
pro (sauf quelques exceptions),
Satis,
se,
ul*tra*,

2.e *Tableau.* — Racines.

Dans la série suivante, voici le mode d'analyse qui a été adopté. Avant la signification française, on donne :

Pour un nom de la première déclinaison, — le corps et la terminaison du nominatif singulier. (S'il y avait eu lieu, on aurait désigné le genre, à supposer que ce n'eût pas été le féminin) ;

Pour un nom de la seconde déclinaison, — le corps et la terminaison du nominatif singulier, en indiquant le genre, si ce n'est pas le masculin pour les noms en *us* ou en *er* ; ni le neutre pour les noms en *um* : le mot *variété* appartient ici comme dans

les adjectifs aux mots masculins dont le nominatif et le vocatif singulier perdent leur terminaison, tels que PU-*er* et AT-*er* ;

Pour un nom de la seconde déclinaison, — le génitif, puis, entre parenthèse, le nominatif singulier, avec le genre, si ce n'est pas le neutre ;

(Pour un nom de la quatrième ou de la cinquième déclinaison, on aurait donné le corps avec la terminaison du nominatif et du génitif, en indiquant le genre, si ce n'avait pas été le masculin, mais pour la quatrième seulement ; ceux de la cinquième étant du féminin).

Pour un adjectif de la première classe, — le corps ;

Pour un adjectif de la deuxième ou de la troisième classe, — le corps, et, entre parenthèse, la terminaison adverbiale, savoir: *er* pour la seconde, *iter* pour la troisième ;

Dans un verbe, — l'infinitif présent. Mais à la troisième conjugaison où la terminaison *ere* appartient également à des verbes en *o* et en *io*, on cite cette dernière forme.

ac-r (iter),	aigre ;
at-r (var. d'*ater*),	noir (*non dans* at-r-oc:s, atrox) ;
bin,	deux ;
brach-i:um,	bras ;
cal-ig:are ;	obscurcir ;
ced:o,	céder ;
clam:are	crier ;
clin:are,	courber (in. sous la forme simple);
cred:o,	croire ;
cur:a,	soin ;
dic:o,	dire ;
dir,	cruel ;
duc:o,	mener ;
fig:o,	fixer ;
flav,	jaune ;
fum:us,	fumée ;
ham:us,	hameçon ;
jur:is (jus),	droit ;
leg:is (lex),	loi (et *leg*:are, non leg:ere) ;
lud:o,	jouer ;
lur-id:us,	pâle ;
mal:us, mât, ou f,,	pommier ;
mir:ari,	admirer ;
mug:ire,	mugir ;
mul:us,	mulet ;
nit:or,	s'appuyer ;
nod:us,	nœud ;
nud,	nu ;

or:is (os),	bouche ;
plen,	plein ;
*Rad:*o,	Raser ;
*Reg:*is (rex), m,	Roi (non reg:ere) ;
*Rep:*o,	Ramper ;
*Rup:*is, (rupes), f,	Rocher ;
*Sol:*is (sol), m,	Soleil ;
Sol,	Seul ;
*Spir:*are,	Respirer ;
*Sum:*o,	Prendre ;
*Trud:*o,	Pousser ;
Un,	Un ;
*Ut:*or,	User ;
*Vag-in:*a,	Fourreau ;
*Vel:*um,	Voile ;
*Ven:*ire,	Être vendu.

3.e *Tableau.* — Finales.

Dans la première colonne, les chiffres 1 et 3 mis après le mot *verbe* indiquent les première et troisième formes verbales. On voit que la seconde ne produit rien, non plus que la première en grec. Dans la troisième colonne, les divers chiffres marquent la *déclinaison* d'un *nom*, la *classe* d'un *adjectif*, la *conjugaison* d'un *verbe*. Les lettres renfermées entre parenthèses désignent le genre :

Verbe 1	*ac*	Adj. 3
Nom	*al*	Adj. 3
Nom	*an*	Adj. 1
Nom	*ane*	Adj. 1
Nom	*ar*	Adj. 3
Nom, qq. verbe 3	*ari*	Adj. 1
Verbe 3	*il*	Adj. 3
Nom	*il*	Adj. 3 ou nom 3 (n)
Nom	*imoni*	Nom 2 (n), qq. 1
Verbe 3	*ion*	Nom 3 (f)
Adj.	*itat*	Nom 3 (f)
Adj.	*itudin*	Nom 3 (f)
Adj.	*itut*	Nom 3 (f)
Adj.	*oc*	Adj. 3
Verbe 1	*or*	Nom 3 (m)
Verbe 3	*or*	Nom 3 (m)
Verbe 1	*or*	Adj. 1
Verbe 3	*ric*	Nom 3 (f)
Verbe 3	*ur*	Nom 1
Verbe 3	ur	Verbe 4

4.° Tableau. —

INDICATIF PRÉSENT.

1.re CONJUG.		2.e CONJUG.		3.e CONJUG.		4.e CONJUG.	
Actif.	*Passif.*	*Actif.*	*Passif.*	*Actif.*	*Passif.*	*Actif.*	*Passif.*
O	or	eO	eor	O	or	iO	ior
as	*ar* { is / e	*es*	*er* { is / e	is	er { is / e	*is*	*ir* { is / e
at	*a*tur	et	*e*tur	it	itur	it	*i*tur
*a*mus	*a*mur	*e*mus	*e*mur	imus	imur	*i*mus	*i*mur
*a*tis	*a*mini	*e*tis	*e*mini	itis	imini	*i*tis	*i*mini
ant	antur	ent	entur	unt	untur	iunt	iuntur

INDICATIF IMPARFAIT.

PARTIE SPÉCIALE.				PARTIE COMMUNE.	
1.re Conj.	2.e Conj.	3.e Conj.	4.e Conj.	*Actif.*	*Passif.*
				am	ar
				as	*ar* { is / e
ab	*eb*	*eb*	i*eb*	at	*a*tur
				*a*mus	*a*mur
				*a*tis	*a*mini
				ant	antur

TERMINAISONS.

SUBJONCTIF PRÉSENT.

1.re CONJ.		DERNIÈRES CONJUGAISONS.				
		PARTIE SPÉCIALE.			PARTIE COMMUNE.	
Actif.	*Passif.*	2.e *conj.*	3e. *conj.*	4.e *conj.*	*Actif.*	*Passif.*
em	er				am	ar
es	*er* { is / e				*as*	*ar* { is / e
et	*e*tur	e	«	i	at	*a*tur
*e*mus	*e*mur				*a*mus	*a*mur
*e*tis	*e*mi*ni*				*a*tis	*a*mi*ni*
ent	entur				ant	antur

SUBJONCTIF IMPARFAIT.

PARTIE SPÉCIALE.				PARTIE COMMUNE.	
1.re Conj.	2.e Conj.	3.e Conj.	4.e Conj.	*Actif.*	*Passif.*
				em	er
				es	*er* { is / e
ar	*er*	er	*ir*	et	*e*tur
				*e*mus	*e*mur
				*e*tis	*e*mi*ni*
				ent	entur

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE